

10  
23  
113







**ENTRE DEUX AMOURS.**

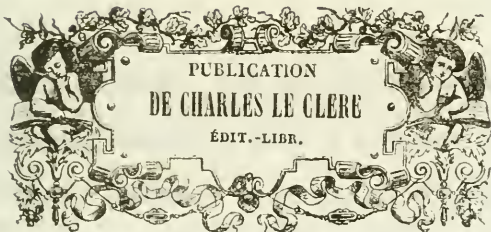
REVUE DE LA LITTÉRATURE

ENTRE  
DEUX AMOURS

PAR

Gustave **DESNOIRESTERRES.**

II



PARIS.

Librairie spéciale pour les Cabinets de Lecture,  
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 1.

—  
1845.

ENTRE DEUX AMOURS



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



Deux cavaliers, par une fraîche matinée d'octobre, laissaient aller à leur gré leurs montures fatiguées et couvertes d'écume, occupés l'un et l'autre à flaner des yeux et à critiquer chaque équipage qui traversait l'es-

pace immense jeté entre la place de la Concorde et l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. Ces deux hommes étaient dans la force de l'âge et décorés ; leur démarche, leur air martial sous le frac bourgeois accusaient suffisamment des officiers de cavalerie. Ils gardaient depuis quelques instants le silence , lorsque le plus jeune, s'adressant à son compagnon, lui dit en lâchant une bouffée de tabac :

— Eh bien ! commandant , que regardez-vous donc ?

Il n'obtint point de réponse , mais il vit presque aussitôt le commandant ôter son chapeau et faire un salut respectueux à une jeune dame voluptueusement étendue dans un équipage d'une élégance exquise , qui le lui rendit avec sa petite main gantée comme vous savez que se gantent nos femmes à la mode. La voiture était entraînée avec rapi-

dité ; toutefois il eut le temps d'embrasser à la hâte l'ensemble harmonieux de cette jeune femme , qui , encadrée dans des nuages de gaze et de dentelles , offrait une apparence presque aérienne. Quant à l'autre cavalier , il regardait s'éloigner avec une contemplation voisine de l'extase cette créature merveilleuse qui lui avait souri et s'enfuyait comme ces rêves délicieux dont le charme dure trop peu.

— La jolie femme ! s'écria celui-ci.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ? répliqua le commandant avec enthousiasme.

— Vraiment , j'envie votre bonheur , commandant , ajouta le jeune officier ; je donnerais de grand cœur Ketty , bien qu'elle n'ait pas sa pareille , pour obtenir un sourire , un geste de familiarité de la part de cette

femme. Qu'elle est belle ! Comment l'appellez-vous donc, commandant ?

— Vous avez toujours été indiscret, Ferdinand ; quand vous corrigerez-vous de ce défaut ?

— Me corriger ? Vous conviendrez que l'instant serait mal choisi. Seriez-vous jaloux, par hasard, commandant ?

— Fou que vous êtes ! il faudrait être amoureux.

— Osez nier que vous ne l'êtes point.

— Quand cela serait, Ferdinand, poursuivit-il d'une voix rêveuse et lente, convenez que je serais excusable.

— Oh ! sans doute. Cette femme doit être aimée de tous ceux qui l'approchent.

— Raison de plus pour ne pas vous dire son nom.

— Commandant, vous vous moquez ; vous

faites le modeste et vous savez bien que vous n'avez rien à craindre; c'est pourquoi aussi vous m'apprendrez qui elle est. Je ne veux que cela maintenant, plus tard exigerai-je peut-être de votre amitié de me présenter à elle. Voyons son nom?

— La baronne d'Arteny.

— Son mari n'est pas dans l'armée?

— La baronne est veuve.

— Tant pis, tant pis.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, parbleu, que les femmes à mari ne cherchent que des amants et que les veuves cherchent des époux.

— Et vous trouveriez le fardeau trop lourd que d'être le mari de madame d'Arteny?

— Je ne dis pas cela; mais une chaîne, toute belle, toute brillante qu'elle peut être, est et sera toujours une chaîne.

— Vous raisonnez, Ferdinand, d'une façon pitoyable ; vous parlez de chaînes, comme si tout n'était pas chaînes dans la vie. Mais les convenances sociales , mais les relations du monde, mais l'état militaire que vous professez, ne sont-ce pas là autant de chaînes? et qui , vous l'avouerez , tout étant aussi pesantes que le mariage , n'en ont pas les douceurs , les jouissances délicieuses.

— La baronne, commandant , vous a ensorcelé.

— Allez au diable ! s'écria le chef d'escadron impatienté.

— Mon pauvre commandant , que je vous plains ! continua le malicieux jeune homme d'un ton de pitié railleuse.

Celui-ci , vexé de ce persifflage , se préparait à lui répondre de manière à mettre fin à son hilarité moqueuse , lorsqu'un groom de la

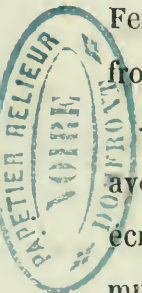
livrée du commandant vint à lui et lui remit une lettre. Il en regarda quelque temps l'enveloppe en homme qui cherche à reconnaître une main jadis bien connue, mais maintenant oubliée.

— C'est une écriture de femme ! s'écria Ferdinand ; méneriez-vous deux amours de front , M. de Beaufort ?

— Cela vient de Saumur. Oh ! Il ne peut y avoir qu'elle... D'ailleurs , c'est bien là son écriture... Plus de doute, c'est d'elle!... murmura le commandant fort agité et hésitant à ouvrir la lettre, dans l'appréhension vague qu'elle ne lui annonçât quelque malheur.

— Vous en convenez donc, c'est d'une femme !... Mais lisez, commandant. Dieu me damne, on dirait que vous tremblez !

Le chef d'escadron brisa du doigt le cachet de la lettre et la déplia avec une émotion



croissante. Ferdinand , qui le remarqua , comprit à merveille qu'il serait du plus mauvais goût de continuer davantage ses plaisanteries goguenardes ; d'ailleurs, le trouble du commandant l'intriguait et l'alarmait tout à la fois ; il éprouvait pour lui une vraie affection , et , quoique plus jeune de quelques années , il le regardait et le chérissait comme un frère. Cependant celui-ci prenait lecture de la lettre , et à chaque ligne son agitation devenait de plus en plus apparente. Ferdinand , inquiet à juste titre de l'impression de mauvais augure que produisait cette missive, rompit le silence et , s'adressant à son chef avec un intérêt marqué :

— Qu'avez-vous, commandant ? cette lettre vous apporterait - elle de mauvaises nouvelles ?

— Oh ! cette lettre, Ferdinand, c'est peut-



être l'arrêt de mort de mes affections les plus chères ! balbutia-t-il d'une voix altérée.

— Vous m'effrayez ! qui peut à ce point?...

— Venez chez moi, mon ami ; je sais votre vieille et bonne amitié pour moi. Lorsqu'on souffre, l'on a besoin surtout d'un être qui écoute vos plaintes et partage votre peine ; je n'ai que vous qui me soyez véritablement attaché ; venez à la maison , je vous conterai tout.

Cela dit , le commandant donna de l'épéon à son cheval qui partit aussitôt au galop ; le jeune officier l'imita , et ils eurent bientôt laissé derrière eux l'Arc-de-Triomphe et les Champs-Élysées. Les deux amis s'arrêtèrent devant un riche hôtel de la rue de Varennes et montèrent au premier , dans un petit salon qui servait au commandant de cabinet de travail.

— Je n'y suis pour personne, fit-il au domestique qui vint ranimer le feu de la cheminée.

Lorsqu'ils furent seuls, le commandant passa la main sur son front et tira de sa poche avec une pénible émotion sa lettre, la cause mystérieuse des soucis qui obscurcissaient ses traits habituellement gais et insoucians. Il la présenta à Ferdinand.

— Lisez d'abord ceci.

Le jeune homme prit le billet et parcourut avec étonnement les lignes qui suivent :

« Amaury, la mort est venue me rendre ma  
« liberté ; depuis une année, M. de Veaucelles  
« n'est plus, mon deuil est fini, je puis donc  
« vous rappeler vos paroles d'il y a sept  
« ans : Fanny, me disiez-vous, pourquoi de  
« fatals nœuds nous séparent-ils à jamais ?  
« Que je serais fier et heureux de vous don-

« ner mon nom!..» Sept années sont bien  
« longues , et l'absence aide beaucoup à  
« l'oubli ; Amaury, serait-il possible qu'il ne  
« restât plus rien en vous de cet amour qui  
« nous rendit si coupables?... Oh! non ; cela  
« ne se peut pas! D'ailleurs, un devoir ri-  
« goureux vous lie à moi , mon ami ; il faut  
« rendre son véritable père à notre petit  
« Adrien... Si vous saviez comme il vous res-  
« semble! au point de m'avoir mille fois fait  
« craindre que M. de Veaucelles ne devinât  
« l'affreuse vérité!... J'ai bien souffert et  
« bien expié mon crime, mon ami, il est temps  
« que le calme succède à l'orage, la félicité  
« aux larmes et aux remords. Répondez-moi  
« promptement, Amaury, et songez un peu,  
« en m'écrivant , à notre Adrien.... Ne me  
« croyez pas cependant trop inquiète de vo-

« tre réponse ; je sais que vous êtes un  
« noble cœur et j'ai confiance en vous.

« Votre amie bien tendre ,

« FANNY DE VEAUCELLES. »

« P. S. Je vous envoie un baiser de vo-  
« tre fils. »

— Comment ! s'écria Ferdinand étonné ,  
en rendant la lettre à son ami, comment ! vous  
étiez l'amant de madame de Veaucelles ?

— Oui.

— De cette femme en apparence si froide,  
si timide !... elle qu'on présentait comme le  
type de ces épouses vertueuses autant par  
simplicité que par tempérament ! Je vous  
avoue, commandant, que madame de Veau-  
celles eût été la dernière que j'eusse suppo-  
sée capable d'une faiblesse ; vous avez été  
un habile séducteur, ou elle a fait preuve

d'une fausseté et d'une rouerie bien complètes. Laquelle de ces deux hypothèses est la vraie ?

— Ni l'une ni l'autre. Vous calomniez madame de Veaucelles cruellement, Ferdinand ; mais je ne puis vous en vouloir. Le monde, pas plus que vous, n'a apprécié et compris Fanny. Aussi, puisque j'ai confié à votre amitié le secret important que cette lettre renferme ; vous dois-je l'histoire entière de mes relations avec elle et du dénouement qu'eurent forcément nos amours. Accordez-moi seulement quelques instants pour me recueillir et revenir sur ce passé qui semble m'imposer un devoir rigoureux, dont l'accomplissement me briserait le cœur.

Le commandant laissa tomber sa tête dans ses deux mains et demeura dans cette pose plusieurs minutes. Ferdinand, qui avait ren-

contré madame de Veaucelles dans la société à Saumur, ne pouvait revenir de son étonnement : Fanny la maitresse d'Amaury ! c'est ce qu'il n'eût pu se résoudre à croire, s'il n'eût pas eu sous les yeux un témoignage devant lequel tout doute devait nécessairement s'évanouir.

Enfin Amaury se redressa brusquement, et après avoir essayé de maîtriser son trouble, il reprit d'une voix lente et triste :

« J'étais depuis fort peu de temps à Saumur quand je fus invité d'un bal où devait se réunir toute la noblesse des environs. J'étais jeune, très-avide de plaisirs, très-avide surtout de voir de jolies femmes ; je me gardai bien de manquer à cette réunion, qu'on annonçait devoir être des plus brillantes ; je ne fus même point le dernier à m'y rendre. Si le mérite d'une fête consiste à

étouffer dans la foule , à ne pouvoir se remuer ni changer de place , à se sentir coudoyer de droite et de gauche , marcher sur les pieds , chiffonner , éreinter , il faut convenir que ce bal était enchanteur. L'atmosphère était accablante , et , parmi ce grand nombre d'appelés , peu d'élus réussissaient à parvenir jusqu'aux rafraîchissements. Les danseurs n'étaient pas le moins à plaindre ; la foule à chaque instant leur tombait sur le dos et empiétait insensiblement sur le terrain nécessaire au développement des figures. Je vous avouerai que , pour mon compte , je fus bien vite las de cette cohue et ne tardai pas à prendre le parti de la retraite. Cette décision une fois arrêtée , il ne restait plus qu'à l'exécuter ; la chose était difficile , mais qui veut bien peut beaucoup , et j'avais grande envie d'être de-

hors. J'usais donc du seul moyen à employer en pareil cas , c'est-à-dire des coudes et des épaules , lorsque je me sentis saisi tout-à-coup par mon habit. Je me retournai aussitôt pour voir qui me retenait ainsi, et j'aperçus un gros petit homme au teint violet et aux yeux de lynx , qui sauta sur ma main en s'écriant :

— Parbleu ! je ne me trompe pas , c'est bien ce cher Amaury de Beaufort !

— Vous avez raison , monsieur , mais je n'ai pas l'honneur...

— Comment , tu ne me reconnais pas ?

— Non vraiment , répondis-je en souriant.

— Il est de fait que j'ai un peu changé depuis que nous ne nous sommes vus ; mais avec de la bonne volonté , il n'est pas possible que tu ne me reconnaises point.... Eh bien ! y es-tu ?



— Pas du tout.

— Comment, tu ne te souviens plus du gros Etienne de Veaucelles, auquel, soit dit sans amertume, tu as joué plus d'un mauvais tour ? Voilà qui est humiliant !

— Humiliant ? non, mon cher Etienne, car, depuis cette époque, loin de dépérir, tu n'as fait que croître et...

— Et embellir, n'est-ce pas, farceur ?.... me dit-il en me frappant sur le ventre, avec ces manières communes que l'éducation et le monde n'avaient pu réussir à polir. Mais depuis notre séparation bien des jours se sont écoulés ; toi, aventureux et brave, tu as tenté la carrière des armes, la plus belle de toutes, mon cher ; moi, dont la vocation était tournée vers une façon de vivre moins turbulente et plus pacifique, j'ai pris le parti de manger doucement mes rentes dans une no-

ble oisiveté , partageant mes loisirs entre Saumur et ma terre. Enfin , par une nécessité de ma position , j'ai dû me marier pour apporter quelque variété dans mon intérieur et doubler mon revenu. Mais tu souhaites peut-être voir ma femme ? Suis-moi , et je vais te présenter à elle. Diable ! on étouffe ici ; avec cela , n'étant pas de première hauteur , je me trouve encaissé et englouti dans cette foule. Veux-tu passer le premier ? tu me fraieras la route , cela vaudra mieux. Bon ! de ce côté , et , quand nous serons arrivés , je te le dirai.

Je fis ce qu'il me demandait ; il s'attela aux basques de mon habit , et je le trainai ainsi au milieu de cette masse compacte , que je heurtais sans pitié et qui nous rendait nos coudoiements en nous accablant de malé-

dictions. Après avoir marché quelques instants, Etienne s'arrêta.

— Halte ! Nous avons atteint le but , mais ce n'a pas été sans mal. Maintenant viens près de cette fenêtre , ma femme s'y trouve.

— Volontiers, répondis-je, pressé de mettre fin à cette présentation que je souhaitais médiocrement , dans la persuasion qu'Etienne n'avait pas mis plus de discernement et de goût dans le choix d'une femme que dans l'accomplissement de la plupart des actes de sa vie.

— Ma bonne amie , dit-il en s'adressant à une jeune femme assise tout auprès de nous, je te présente M. Amaury de Beaufort, un ancien ami de collège que le hasard vient de me faire retrouver. Je le laisse avec toi ébaucher les préliminaires d'une connaissance que son séjour à Saumur finira par rendre plus intime.

Pour moi, il y a là-bas une table de bouillotte qui m'attend , et il serait imprudent de faire attendre trop long-temps la fortune. A tantôt donc ; sans adieu , Amaury.

Et il se perdit à l'instant même dans la foule , après avoir crié ce peu de mots aux oreilles de sa femme.

Mon premier soin fut d'examiner attentivement madame de Veaucelles. Elle me parut d'autant plus jolie que j'étais très-persuadé de rencontrer une femme de la nature d'Etienne, c'est-à-dire grosse , réjouie , commune , comme la province en offre à chaque pas. Vous la connaissez , Ferdinand , et cependant je vous en ferai le portrait , car le charme qu'elle opéra sur moi fut moins dû à la beauté de ses traits qu'à l'impression indéfinissable qui résultait de sa pose. Quand je l'abordai , elle était isolée des autres

femmes ; son corps, appuyé contre l'encadrement de la fenêtre , avait une courbe pleine de noblesse et d'autant plus onduleuse que le rideau rouge faisait ressortir les gracieuses bizarreries des plis de sa robe blanche. Ses bras nus étaient croisés et semblaient supporter sa poitrine légèrement penchée en avant ; son regard distrait et presque triste errait sans but et sans éclair sur tous les groupes. Evidemment , tout en portant ses yeux çà et là , elle ne voyait rien. Cette espèce d'absorption avait-elle une cause ? Peut-être non. Il n'est pas rare , au milieu d'un bal, dans cette atmosphère de parfums et d'harmonie , de céder à une atonie qui vous isole complètement. Cette situation est pleine de charme chez la femme, dont le visage alangui revêt une douce et langoureuse mélancolie , tous les symptômes enfin de la

rêverie , lorsque ce n'est le plus souvent, au contraire, que le résultat de l'absence de toute pensée. Sa parure était des plus simples : quelques fleurs dans ses cheveux noirs. Sa seule coquetterie consistait en un assez beau diamant qu'elle portait au milieu du front et qui brillait sur cette peau si transparente comme une étoile au ciel.

Ma présence parut l'embarrasser, elle rougit extrêmement... Je m'assis auprès d'elle et je commençai une conversation banale, ainsi que vous pouvez vous le figurer. Cependant l'envie de conquérir une espèce d'intimité me donna presque de la verve ; je m'échauffai, j'usai de tous mes moyens ; enfin , vanité à part , j'eus de l'esprit. L'attention qu'on semblait me prêter me stimulait ; d'ailleurs je crus qu'on prenait à mon entretien quelque plaisir. Mais quelle fut ma dé-

ception! aussitôt que je cessai de péroter pour questionner, à toutes mes demandes on ne répondait qu'en balbutiant et d'une manière très-vague, pour ne pas dire très-peu à propos. Était-ce la timidité qui causait cette hésitation incompréhensible dans les répliques en apparence les plus simples? Je ne savais vraiment pas à quoi m'en tenir.

En ce moment, deux jeunes officiers passaient près de nous.

— La jolie tête! dit l'un d'eux.

— Mais de cervelle, point, répondit imprudemment l'autre, assez haut pour être entendu.

— Comment?

— C'est une belle statue, mais elle est sotte.

Le malheureux étourdi n'avait pas certes l'envie d'outrager cette femme en lui lan-

çant à brûle-pourpoint une brutalité qui eût été d'une lâcheté indigne, si telle eût été son intention. Mais habitué à crier le commandement aux soldats, il n'avait pas calculé l'étendue de sa voix et avait jeté cette phrase au vent, comme si le vent ne devait pas la reporter à cette pauvre femme. Madame de Veaucelles ne perdit pas un mot de cette conversation ; je la vis pâlir, et elle me dit en jouant une indifférence qui me fit mal :

— Il fait bien chaud ici.

Elle se leva aussitôt et se dirigea vivement vers la fenêtre ; je l'y suivis. La lumière donnait en plein sur elle ; je surpris deux grosses larmes poindre à ses paupières et rouler lentement sur ses joues. Cela m'émut au-delà de toute croyance, mais me donna aussi à penser.

Madame de Veaucelles ne pouvait douter



que je n'eusse pas aussi bien entendu qu'elle. Cette conviction la mit |horriblement mal à l'aise; je crus deviner que ma présence l'embarrassait terriblement et lui devenait presque un supplice. Cette supposition n'était pas sans fondement, car elle se servit aussitôt d'un prétexte pour m'éloigner.

— M. de Beaufort , seriez-vous assez bon, me dit-elle , si vous rencontrez mon mari , pour lui faire savoir mon désir de dire adieu à cette fête, où l'air est écrasant.

— Je vous l'enverrai, madame, dès que je pourrai le rejoindre , je vous le promets.

Je la saluai donc et j'allai à la recherche d'Etienne, qui était resté fidèle à sa partie de bouillotte.

Il parut visiblement contrarié de la requête de sa femme et quitta la table de jeu

avec humeur. Il me serra néanmoins la main avec une franche cordialité et m'engagea à aller le voir le plus tôt possible, ce que je lui promis.

Je ne tardai pas moi-même à désertter le bal. L'impression assez profonde que je venais d'éprouver ne faisait que rendre pour moi davantage cette cohue assourdissante et pleine d'ennui. Je me sauvai donc ; et, quoique la nuit fût peu avancée, je regagnai directement mon appartement et je me couchai aussitôt. Il ne faut pas croire que j'en agis ainsi par lassitude et par besoin de sommeil ; mais pour penser, pour divaguer dans de folles rêveries, il n'est que l'oreiller : c'est là que l'imagination dresse son trône et se plaît à vous transporter dans des mondes inconnus et étranges comme les contes arabes. Madame de Veaucelles n'occupait toute la

nuit. Je ne saurais vous dire précisément ce que sa pensée éveillait en moi. Tantôt en me rappelant sa beauté, le charme de douceur et de tristesse répandu sur ses traits, son regard languissant et méditatif, j'enviais le bonheur d'Etienne et je me demandais comment deux natures aussi antipathiques avaient pu songer à s'allier ; tantôt la terrible sentence de l'officier me revenait à la mémoire : c'est une belle statue, mais elle est sotté ! et tout attrait disparaissait. Cette phrase m'avait d'autant plus frappé qu'elle était venue en réponse à la demande que je me faisais de la cause probable de cette médiocrité, pour ne pas dire plus, que madame de Veaucelles montrait dans les quelques mots que la conversation la forçait d'échanger. Serait-ce vrai que cette figure, ce regard si expressifs ressembleraient à ces enseignes

menteuses qui promettent tant et ne tiennent rien de leurs promesses ? Bien que tout me portât à le croire, je répugnais de m'arrêter à une telle idée. On est prêt à nier jusqu'à l'évidence même, lorsqu'elle nous enlève nos illusions les plus douces. Pour moi, je voulus douter encore ; seulement , je formai le projet d'approfondir ce mystère et de m'assurer s'il y avait une âme cachée sous ces formes harmonieuses et séduisantes.

Deux jours après, j'allai faire ma visite ; mais Etienne était sorti, madame de Veaucelles n'était pas visible. Je revins chez moi, sans avoir pu acquérir de certitude sur l'opinion qui devait me fixer à son égard.

Il eût été peu convenable de précipiter une seconde visite sans mettre entre elle et la première l'intervalle de quelques jours.

Une semaine après, je me présentai de nouveau chez M. de Veaucelles.

Etienne cette fois était chez lui; je le trouvai en chemise et les bras nus, comme un homme de journée.

— Mon cher Amaury, me dit-il en venant à moi, tu me pardonneras de te recevoir ainsi débraillé; mais figure-toi que nous faisons des préparatifs de départ, et, pour avancer les choses, je n'ai pas dédaigné de mettre les mains à la pâte.

— Et où vas-tu donc?

— Parbleu! à ma terre. Les beaux jours sont venus, la campagne commence à être belle et Saumur m'ennuie.

En effet nous étions entrés dans le mois de mai, chose que vous n'aviez sans doute pas devinée, Ferdinand, car on donne peu de bals à cette époque. Mais vous saurez

que la fête où je fis rencontre de madame de Veaucelles avait été donnée à l'occasion du mariage d'un des officiers supérieurs de l'école.

— Madame de Veaucelles se porte bien ? demandai-je, espérant qu'Etienne la ferait appeler.

Mais mon espoir fût déçu :

— Tu voudras bien l'excuser, n'est-ce pas ? me répondit-il ; elle s'occupe également de ses malles, de ses cartons, que sais-je moi ? et tu conçois qu'elle ne peut te recevoir avec le sans-gêne qui me caractérise en ce moment.

— Tu lui exprimeras alors tout mon regret de n'avoir pu lui présenter mes respects.

— Sans doute, sans doute. Mais il ne sera pas dit que j'aurai, par un heureux hasard, rencontré un ancien camarade, pour le perdre aussitôt de vue. Il faut que tu me pro-

mettes de me rendre de fréquentes visites.

— Très volontiers. Ta campagne est-elle loin d'ici ?

— Un peu : à dix lieues.

— Diable ! il faudrait coucher.

— Que cela ne t'inquiète pas.

— Les permissions s'obtiennent difficilement.

— Bah ! tu ne dois pas être moins fin que dans ton enfance, et au collège tu faisais de tes maîtres et de tes condisciples tout ce que tu voulais.

— Oui, mais ici c'est autre chose.

— Comment ! tu ne pourrais pas obtenir un congé de quelques jours.

— Ce ne serait pas aisé... mais dans six semaines...

— Eh bien ?...

— Je serai en congé de semestre.

— Bravo! bravo! et tu ne le disais pas !  
alors tu passeras ton congé avec nous.

— Y penses-tu?

— C'est une chose arrêtée.

— Mais, mon cher...

— Je n'accepte pas d'excuse. Tu es orphelin depuis ton jeune âge, ce n'est donc pas ta famille qui te réclame. Que va-t-il arriver? c'est que tu iras perdre ton temps à Paris, je te demande la préférence. Je n'insisterais pas si nous étions en hiver; mais Paris, mon cher, n'est plus habitable, qu'irais-tu y faire? Tes connaissances vont émigrer, les Italiens sont à Londres; il est vrai, qu'en revanche, tu aurais les théâtres du boulevard... Allons! sérieusement, tu nous restes; je t'attends dans six semaines.

— Mon cher Etienne ton offre est très séduisante, mais il serait indiscret d'accepter..



Jamais réponse ne fût plus jésuitique que celle-là. Maintenant que la possibilité existait de me trouver en rapport intime avec madame de Veaucelles, j'eusse renoncé avec un regret infini à la réalisation de mes observations projetées. Seulement je sentais que pour aller ainsi m'installer six mois durant chez un homme dont la femme était jeune et jolie, j'avais besoin d'une invitation des plus formelles; en un mot, je voulais céder, non à ma propre envie, mais paraître le faire à une violence affectueuse. Etienne, qui d'ailleurs ne pouvait deviner ma pensée, en vint où je prétendais l'amener. Il employa tous ses moyens de conviction pour m'attirer à faire une concession qui entraît si bien dans mes vues.

— De l'indiscrétion! s'écria-t-il presque indigné. Mais quel homme donc supposes-tu

que je sois ! Si je t'invite, c'est que vraiment je serai heureux de t'avoir, rien que cela, Amaury. Et veux-tu même que je te fasse un aveu ? il se glisse beaucoup d'égoïsme dans le désir de te posséder. A la campagne, les moyens de varier ses plaisirs sont moins grands qu'à la ville, la monotonie ne manque pas de se nicher dans un ménage livré à un éternel tête-à-tête. J'aime assurément madame de Veaucelles, mais on ne peut pas, que diable ! être continuellement avec sa femme. Que faire alors ! on bâille, on s'ennuie, on se couche de bonne heure ; les seuls moments un peu passables sont ceux qui s'écoulent à table... Au lieu que si tu nous arrives, eh bien ! l'uniformité disparaîtra, notre vie sera accidentée, nous ferons des courses ensemble ; la chasse n'est pas ouverte, mais j'ai un

fort joli parc où le gibier abonde, et puis le garde-champêtre de la commune est aussi mon garde particulier, tu conçois... enfin je ne veux plus entendre parler de refus ; on a des amis ou on n'en a pas : si on en a, on leur doit quelque chose, et on leur sacrifie au besoin un voyage de Paris, dans une saison surtout où Paris n'est pas tenable,

J'admiraïs ce pauvre garçon se battant les flancs pour gagner une cause qui l'était déjà avant ce flot d'instances. Mais je le laissai faire, et, quand il fût à court d'haleine, je voulus bien pousser le dévouement jusqu'à promettre et m'engager sur l'honneur ; car il ne se contenta point d'une promesse moins formelle, et je le quittai heureux des circonstances qui s'offraient à moi et me facilitaient l'étude psychologique que je brûlais d'entreprendre.

Six semaines s'écoulèrent ; enfin je fus envoyé en congé.

Le soir même, accompagné de mon domestique, j'e suivis à cheval la route qui mène à l'habitation de Veaucelles, et en quelques heures j'eus comblé l'espace qui séparait son château de Saumur.

## II.

Lorsque j'arrivai au château, le soleil était près de se coucher, l'Occident diminuait mollement ses teintes et changeait son rouge de sang en des nuances rosées, qui finissaient par se fondre dans l'azur du ciel.

Etienne était à surveiller une plantation nouvelle, madame de Veaucelles de son côté s'était dirigée vers une pièce d'eau qui fermait le parc. Je me fis indiquer l'allée sablée qui y conduisait, et j'en pris le chemin. Je trouvai Fanny occupée à jeter des miettes de pain à deux cygnes d'une blancheur éclatante : elle était tellement absorbée par ce soin, qu'elle n'entendit pas le bruit de mes pas : ce ne fut qu'en m'avançant tout à fait en face d'elle que je réussis à attirer son attention. Elle me rendit aussitôt mon salut en rougissant, et avec un embarras qui avait quelque chose de plus que de la timidité. Cependant elle reprit un peu d'assurance.

— Vous allez rendre Etienne bien heureux, me dit-elle enfin, il vous attend avec une vive impatience ; cela se conçoit du res-

te, il compte sur vous pour varier notre vie si uniforme. Mais nous vous devons de la reconnaissance de nous avoir sacrifié vos plaisirs de Paris, c'est du dévouement.

— Madame, vous voulez rire assurément.

— Je vous plains beaucoup, monsieur, si vous n'aimez pas la campagne : cette solitude vous paraîtra une vraie prison.

— J'aurais peu de goût pour le séjour des champs, que celui-ci me les ferait aimer.

— Je vous avouerai, monsieur, me répondit-elle, que je ne me plais qu'ici, au milieu de ce bois, où du moins je suis complètement libre de me livrer au genre de pensées qui me convient. Je n'aime pas le monde; j'y parais, je le sais, avec peu d'avantages; dans un salon on s'observe, on est à

l'affût de vos plus petits défauts, la plaisanterie y est acerbe, je m'y sens mal à l'aise... au lieu qu'ici, fit-elle en me montrant ses deux cygnes et souriant légèrement, on me trouve toujours assez d'esprit, lorsque je viens émietter du pain au bord de l'eau et apporter la nourriture accoutumée à ces amis, dont la nature, tout ayant l'égoïsme de l'espèce humaine, n'en a pas du moins la méchanceté immotivée.

Je compris à merveille le sens de ces paroles qui étaient un cri d'amertume contre la société, où madame de Veaucelles avait été jugée avec une extrême rigueur. La tournure que prenait l'entretien devenait gênante; j'offris mon bras à la jeune femme, et nous revînmes au château. La nuit était tombée peu à peu, les étoiles brillaient au ciel; cette



promenade dans une demi-obscurité, dans un silence uniquement interrompu par le bruissement des feuilles et des insectes, avait un côté sentimental qui me frappa. Madame de Veaucelles s'appuyait naïvement sur mon bras, je sentais le frémissement de sa robe, et nous marchions aussi silencieusement que deux amants, qui s'aiment sans oser se le dire. Une promenade ainsi tous les soirs, avec une femme à soi, Ferdinand, je ne sache pas de plus grand bonheur au monde.

Nous trouvâmes sur le perron Etienne : il venait d'apprendre mon arrivée et se disposait à voler à notre rencontre. Bien que la nuit nous eût gagnés, comme le firmament scintillait d'étoiles, il me fit rebrousser chemin et me força d'errer ainsi deux éternelles heures dans les allées de son parc.

Fanny ne nous y suivit pas, et ne reparut point de toute la soirée.

Le lendemain, lorsque je descendis pour le déjeuner, madame de Veaucelles se tenait appuyée sur un guéridon et lisait un livre qu'elle ferma aussitôt qu'elle m'aperçut. Elle me sourit avec une simplicité des plus affables :

— Nous nous mettrons à table, si vous le voulez bien, me dit-elle. Etienne est parti ce matin de très bonne heure, sa plantation l'occupe beaucoup, et il pourrait tarder longtemps encore; d'ailleurs, la coutume est de déjeuner sans lui, lorsqu'il passe le moment fixé pour ce repas, ce qui arrive fréquemment.

La conversation fut languissante : je remarquais toujours dans la plupart des ré-

pliques de Fanny cette hésitation et ce défaut de justesse qui m'avaient surpris de prime-abord. Elle me proposa au lever de table de l'accompagner et de venir avec elle donner à manger à ses cygnes ; j'acceptai avec empressement, et elle prit mon bras que je lui offrais. Le mot de cette énigme, que je m'efforçais de découvrir inutilement, je l'obtins enfin d'elle-même. Je ne sais quelle question je lui adressais, qui n'eût qu'une réponse assez peu satisfaisante, ma demande était des plus simples, je ne pus céler l'étonnement que me causèrent ces paroles qui n'avaient qu'un bien faible rapport avec l'objet de ma question. Fanny s'en aperçut aussitôt et devint pourpre ; cependant elle fit un effort sur elle-même et me dit après un instant de silence pénible :

— Je vous dois une confession, devant laquelle votre séjour ici m'empêche de reculer davantage ; ma répugnance à avouer une chose qui d'ailleurs ne pourrait vous être longtemps cachée, serait plus que de l'enfantillage , ce serait une petitesse d'esprit. Vous avez remarqué, n'est-ce pas, dans mon entretien, un je ne sais quoi d'étrange et de décousu qui a dû vous donner à penser peu favorablement de mon intelligence, convenez-en ?

— Madame... murmurai-je horriblement embarrassé.

— Devrais-je me plaindre, en supposant ? Vous n'auriez , au reste , sur mon compte, que l'opinion du monde parmi lequel je passe pour être bonne tout au plus à faire tapisserie ou à figurer dans un quadrille. Tout en

reconnaissant avec lui l'exiguité de mon esprit , je ne puis pas pourtant me résoudre à accepter l'arrêt en entier ; je veux bien être ordinaire, commune, dénuée de tout ce qui rend une femme supérieure , mais on va plus loin, vous l'avez entendu vous-même, monsieur : je suis une belle statue, mais je suis sotte !

J'aurais donné cent louis pour voir déboucher Tienne d'une allée voisine. Madame de Veaucelles fut impitoyable, comme toute personne poursuivie par une idée fixe ; elle continua avec une vivacité croissante :

— Par une fatalité inconcevable, cette phrase que, je veux le croire, cet officier n'avait eu l'intention d'adresser qu'à son ami, retentit à mes oreilles comme un coup de feu. Je ne puis maintenant me rendre compte du hazard qui fit parvenir jusqu'à

moi cette parole cruelle, quand le plus souvent l'infirmité qui m'afflige me rend étrangère à la conservation. Voilà mon secret, monsieur : je suis... sourde ! assez du moins pour ne saisir qu'avec bien de la difficulté l'entretien qui a lieu à mes côtés. Vous ne sauriez croire combien cela rend timide, gauche, pleine d'hésitations et de réticences insipides, combien cela rend sotté même ? oui, sotté ! car, ce jeune homme qui m'avait parlé pour la première fois le jour du bal, quelques instants avant que vous ne me fussiez présenté, m'a jugée d'après le peu de mots qu'il a échangés avec moi ; c'était à peine si dans cette foule tumultueuse l'on pouvait s'entendre, je ne compris pas ce qu'il me disait, mais je ne pouvais rester ainsi sans ouvrir les lèvres, je lui jetai quelques phrases au hasard qui ne cadraient nullement avec

ce qu'il m'adressait, et sur cela, il m'a déclarée une belle statue, mais sotte ! Eh bien ! monsieur, cette opinion isolée, c'est l'opinion du monde, qui se doute peu ou point des milles entraves qui embarrassent la formulation de ma pensée, et qui m'a accusée d'idiotisme, uniquement parce que je suis sourde ! Tout humble et exempte d'ambition que l'on soit, monsieur, on ne peut se résoudre à jouer un tel rôle ; aussi la société m'est-elle un fardeau des plus lourds, je ne m'y présente que de force ; il ne faut rien moins qu'un ordre pour m'y traîner. Ma situation m'a rendue sauvage, triste, farouche ; je ne vous le cacherai pas, M. de Beaufort, quand mon mari m'apprit que vous deviez passer quelques temps au château, j'en fus affectée péniblement. Avec une infir-

mité semblable, la seule chose capable de vous la faire oublier, c'est une complète solitude ; autrement chaque mot vous la rappelle et vous plonge dans une gêne inexprimable.— Vous savez maintenant la cause secrète de ce langage étrange et sans suite que vous avez remarqué en moi. Depuis cet aveu , je me sens plus à l'aise ; vous saurez du moins à quoi vous en tenir à mon égard.

C'était donc là le mot de l'énigme : elle était sourde !

— Je comprends alors, madame, que la présence d'étrangers vous fatigue, et je suis prêt à vous demander excuse de l'embarras que j'ai pu vous causer et à prendre congé de vous ; mais s'il ne fallait pour triompher de votre sauvagerie qu'une complaisance à toute épreuve, une attention soutenue, je vous conjure-



rais, madame, de vous fier à ma vieille amitié pour votre mari et à l'intérêt plein de respect que vous ne pouvez manquer d'inspirer, ajoutai-je vivement.

— Touchez-là ! m'interrompit-elle en me présentant sa main d'une beauté aristocratique. C'était une mauvaise honte qui me faisait vous redouter ; mais elle est passée. Vous nous restez ; je vous en prie, je l'exige même ; j'accepte votre offre... Après tout, poursuivit-elle avec une légèreté forcée, je suis moins sourde qu'une taupe ; cela dépend du temps et du timbre de la voix de celui qui me parle. Je suis fâchée que vous n'ayez pas le même son de voix que celui de cet officier du bal, je ne perdrais pas un mot de votre conversation.

— S'il était ici en ce moment, il se hâterait vite de rétracter la parole en l'air qui lui est échappée.

— Tenez, monsieur de Beaufort, laissons-le où il est, et n'y songeons plus. Je suis vraiment confuse du ton de mélodrame que j'ai mis à m'expliquer ; mais, je ne vous le célerai point, je ne pouvais m'empêcher de me révolter de l'injustice du monde qui me déclarait frappée d'une infirmité morale, quand toute l'imperfection résidait uniquement dans un de mes organes. Malheureusement ce n'est pas la seule bévue qu'il fasse ; aussi serait-ce une niaiserie de se formaliser de ses jugements. Parlons d'autre chose. Comment trouvez-vous ce parc ? J'en suis l'architecte. Est-il de votre goût ?

Cette diversion me soulagea d'un poids énorme : aussi me hâtai-je d'attirer la conversation uniquement sur ce point. J'admirai les grottes, les ermitages ; je donnai des louanges à la disposition coquette et élégante

des allées; je m'extasiai sur de charmants bosquets dont le mystère me parut propre aux rêveries de l'amour. Mes éloges flattèrent madame de Veaucelles, et lui firent insensiblement oublier la tournure larmoyante de son exorde. Elle retrouva un peu de gaieté et me sembla disposée à se laisser aller à cet abandon si attrayant, quand il existe entre vous et une jolie femme.

J'éprouvai, une fois seul, le besoin de ramener ma pensée sur la scène qui venait de se passer et sur les aveux de madame de Veaucelles. Je vous le jure, Ferdinand, ce fut pour moi un grand bonheur que cette infirmité dont elle était affligée. Elle était sourde, il est vrai; mais elle n'était point sotté, ce que j'avais redouté, ce que j'avais supposé ! cela, du moins, me sauvait d'une déception, et cela peut-être même aussi lui donna devers moi

un charme de plus. Je ne sais si vous avez observé que chez une femme belle et séduisante une imperfection, lorsqu'elle ne nuit en rien à la pureté de ses traits, à la régularité de son visage, loin de lui être défavorable, est souvent un appât à la sympathie et à plus encore. Beaucoup de gens se sont laissé fasciner par ce qui, en apparence, aurait dû les tenir à l'écart. La douce Lavallière n'en est-elle pas un exemple? Nombre de femmes à la cour l'égalaient en beauté et eussent pu lui être préférées pour la perfection des formes, et cependant Louis XIV la choisit entre mille autres. Qui pourrait assurer que ce n'était pas parce qu'elle boitait que son royal amant s'attachait à elle? Je me sentis faible devant ce genre de séduction, tant l'âme se trouve naturellement encline à protéger la faiblesse et à s'allier à elle. Quelques jours

s'écoulèrent ainsi pour nous dans cette douce familiarité, qui est si fréquemment l'aurore de l'amour.

Tout nous entraînait l'un vers l'autre : la situation pénible et douloureuse de Fanny m'avait ému profondément; j'étais jeune, j'avais le cœur bouillant et passionné, je conçus la folle résolution d'être pour quelque chose dans la vie de cette pauvre femme. L'isolement auquel elle était condamnée me navra; jusqu'à ce moment personne ne s'était offert pour combler le vide immense qui l'entourait, personne, pas même son mari. Etienne, d'une nature bonne, mais grossière, lui parlait rarement : la surdité de sa femme lui était à charge; l'obligation où il était souvent de répéter les phrases qui avaient échappé à l'ouïe paresseuse de madame de Veaucelles, l'exaspérait; il les lui criait alors aux

oreilles avec une force outrée et une brutalité révoltante. Lorsque celle-ci, pour éviter ces emportements, répondait au hasard, Etienne manifestait également son impatience sans nul ménagement : il ne fallait, il est vrai, qu'une larme de sa femme pour lui faire regretter sincèrement sa conduite et lui arracher la promesse d'être tout autre à l'avenir; mais on conçoit que cette existence devait être un enfer pour la malheureuse Fanny. Je fus témoin de deux ou trois scènes de ce genre et je ne pus cacher mon indignation à Veaucelles, qui avoua franchement ses torts et les rejeta naïvement sur son caractère violent et brutal.

— Vous le voyez, me dit une fois madame de Veaucelles après une sortie de son mari : voilà ma vie!

Dans les crises de l'âme, les épanchements

sont plus complets, le besoin se fait sentir davantage de communiquer à quelque être sympathique ses douleurs, ses désespoirs mortels. Fanny, qui étouffait depuis si longtemps faute de décharger le poids d'une souffrance sans consolateur, laissa tout déborder; elle me mit au fait de ses tourments, découvrit à nu les plaies saignantes de son cœur, et me confia les luttes intérieures, les révoltes secrètes, les élans de rébellion que sa raison quelquefois avait peine à contenir.

Notre position l'un à l'égard de l'autre établit rapidement une intimité qui rompait trop la monotonie de sa vie habituelle pour être combattue et repoussée. Je me rendis nécessaire à force d'assiduités et de soins; Fanny elle-même me

l'avoua avec une ingénuité des plus affectueuses :

— Mon ami, vous me gêtez comme si nous étions tous deux inséparables ; songez que six mois sont prompts à s'écouler, et que deviendrai-je en retombant dans mon existence d'autrefois, après avoir apprécié tout le prix de votre amitié.

En grandissant à mes yeux l'importance de mes services, elle m'ouvrait imprudemment une voie dont la pente est si rapide qu'elle entraîne toujours. Rappelez-vous, Ferdinand, qu'entre homme et femme jeunes, l'amitié est un abus de mots d'autant plus fatal qu'il trompe sur les vrais sentiments et laisse sans méfiance contre le danger.

Avec un caractère ardent et impétueux,



jë ne pouvais longtemps m'abuser : il était certain que j'aimais Fanny. Mais cela ne m'effraya point; quelque chose légitimait et sanctifiait ma passion, puisqu'elle avait pris sa source dans la pitié. D'ailleurs, qui serait là pour l'aimer si je ne l'aimais pas, moi? Qui voudrait bien adoucir l'existence triste et amère de cette jeune femme, sinon moi? Le monde semblait la repousser, son mari ne pouvait la comprendre et était séparé d'elle par la distance qui divisera toujours un être étroit et borné d'une intelligence développée et douée d'une exquise sensibilité; en l'isolant ainsi et en me jetant à sa rencontre, la providence ne paraissait-elle pas m'ordonner elle même de servir de tuteur à cette frêle plante aux tiges souffrantes et renversées? La passion a un sophisme qui répond

à tout. Rien ne me dit que c'était peu reconnaître la confiance d'Etienne que de m'abandonner à une affection qui pourrait me rendre coupable envers lui; je ne vis que les chagrins dont madame de Veaucelles était abreuvée, et je me crus destiné à y mettre fin.

J'étais depuis deux mois au château; mon amour pour Fanny avait puisé dans son affabilité, dans les fréquentes preuves d'attachement qu'elle me témoignait un aliment qui lui avait fait prendre des proportions immenses. Je m'étais tû cependant : tout blasé qu'on peut être, on commence à devenir craintif et timide aussitôt qu'on aime véritablement; mais il ne fallait qu'une occasion pour m'arracher un secret qui voltigeait sur mes lèvres. Cette circonstance finit par se présenter. Un soir, madame de Veaucelles me

proposa une promenade dans son parc ; j'acceptai avec joie. Rien ne prêtait plus que le ciel serein, l'air limpide et parfumé, le chant babillard des oiseaux aux rêveries passionnées. Je me sentais ému, comme si je présentais qu'il allait se passer quelque chose d'inusité entre nous. Fanny, de son côté, n'avait point cette franche gaiété, cet abandon charmant qui ne la quittaient pas depuis quelque temps ; ses traits avaient un air de dignité grave et de préoccupation solennelle qui me glaça. Nous gardâmes tous deux le silence. Parvenue à une grotte voisine de la pièce d'eau, elle hésita un instant comme si elle eût craint d'y entrer ; pourtant elle se décida à en franchir le seuil, et je la suivis, embarrassé sans trop savoir pourquoi.

— J'ai à vous parler, mon ami, et j'ai pré-

féré ce lieu , parce que nous serons sûrs de n'être point interrompus , me dit-elle enfin d'une voix lente et mal assurée.

Je l'engageai à continuer par un geste de tête.

— Laissez-moi d'abord , Amaury , vous rendre grâces des bontés , des prévenances , des attentions de toute sorte que vous avez eues pour moi , je ne les oublierai jamais , soyez-en convaincu. Vous seul avez eu pitié de la pauvre femme dédaignée et désolée... Pourquoi faut-il que nos relations si douces soient brusquement rompues!...

— Rompues ? m'écriai-je.

— Oui , Amaury , car demain vous nous quitterez... c'est moi qui vous en prie...

— Et c'est vous , Madame , qui m'ordonnez!...

— Oh ! ne m'accusez pas , je serai la plus à plaindre !... mais il le faut...

— Il le faut !... Eh ! quelle nécessité ?...

— Parce que, me répondit-elle en me prenant la main avec une douceur angélique , parce que votre cœur si bon, si noble, a fini par se laisser séduire par la seule séduction devant laquelle une âme comme la vôtre , Amaury, ne pouvait résister; parce que les sentiments de compassion et de pitié que je vous inspirais se sont changés en d'autres sentiments aussi purs, sans doute, mais trop dangereux, parce qu'enfin, mon ami, j'ai deviné que votre amitié avait fait place... à de l'amour.

— Fanny !...

— Vous m'aimez...

— Oh ! plus que je ne puis le dire !

— Vous le voyez, voilà ce qui légitime ma prière...

— Me chasser de votre présence, Fanny!... vous êtes bien cruelle!

— Je vous le répète, Amaury, il le faut.

— Oh! ce n'est pas nécessaire, madame, votre vertu est suffisamment gardée contre les emportements de ma passion, m'écriai-je; vous avez raison, vous pouvez craindre de moi tout ce que peut susciter de troubles et d'agitations un amour violent, infini; vous pouvez redouter mes paroles brûlantes, mes regards de feu, mes plaintes, mes soupirs, tous les égarements!... Mais qu'importe? toutes ces flammes ne viendront-elles pas s'éteindre en face d'éternelles glaces? N'aurez-vous pas toujours votre calme à opposer à mon trouble, votre indifférence aux ten-

dres élans de cette inclination exaltée? Oh! par pitié, sinon par affection, ne m'éloignez pas de votre présence!... Qui peut vous faire trembler? vous n'aimez pas, vous!

A cette phrase, madame de Veaucelles me répondit par un regard qui me dit tout.

— Et si je vous aimais!... murmura-t-elle d'une voix indéfinissable.

Je m'élançai vers elle et je voulus la presser dans mes bras : un bruit de pas m'arrêta ; nos yeux se tournèrent simultanément vers la porte. Nous aperçûmes Étienne se dirigeant mystérieusement du côté du bois avec mademoiselle Élisabeth, une bonne assez fraîche qui était depuis quelques mois au château; Veaucelles avait une main passée sous la taille de cette fille, que ces privautés ne semblaient nullement effaroucher. Nous les

vîmes disparaître bientôt tous les deux derrière un massif.

Je me retournai aussitôt vers Fanny :

— Je le savais, me répondit-elle avec un sourire de dédain, calme et sans aigreur. Il y a longtemps déjà que je n'ignore point que j'ai pour rivale préférée ma femme de chambre. Cela fait honneur aux sentiments de M. de Veaucelles.

— Le malheureux ! m'écriai-je en m'élançant de nouveau vers elle. Fanny ! Fanny ! me direz-vous encore de m'en aller ? Repousserez-vous le seul cœur qui vous soit dévoué ?... Oh ! aimons-nous, aimons-nous ! Votre mari n'a-t-il pas brisé tout lien entre vous et lui ?...

— Amaury, vous m'effrayez ! m'interrompit elle fort agitée en me repoussant ; vous devez partir maintenant plus que jamais... Comment ! c'est vous qui me conseillez d'imiter



M. de Veaucelles! vous auriez donc cessé de m'estimer?... Non, non, j'aime mieux croire que vous êtes insensé. Sortons, sortons, Amaury! l'air est dangereux ici!

Elle franchit vivement l'entrée de la grotte, je la suivis; nous reprîmes le chemin du château en gardant le silence; nous craignons également de le rompre.

Etienne était de retour et se tenait sur le seuil de la porte. Fanny alla droit à lui et lui dit d'une voix assurée quoique plus vibrante que de coutume :

— Mon ami, M. de Beaufort nous quitte demain.

Je fis un geste qui échappa à Etienne; je ne devinais que trop où elle voulait en venir, mais la stupeur me coupa la parole.

— Comment cela? demanda son mari étonné; c'est une plaisanterie.

— M. de Beaufort a reçu une lettre de Paris qui le force, à ce qu'il paraît, à s'y rendre sur-le-champ.

— Vraiment? fit-il en s'adressant à moi.

— Oui, répondis-je contraint de ratifier cette cruelle supercherie qui rendait dès lors tout délai impossible.

— Mais entendons-nous, reprit Etienne; est-ce un voyage indispensable, ou bien cette course peut-elle se remettre?

— M. Amaury prétend que dès demain matin, de bonne heure, il doit être en route, ajouta madame de Veaucelles en appuyant sur ces mots avec intention.

— C'est donc sérieux?

— On me demande au ministère, répliquai-je aussitôt.

Fanny me remercia par un regard d'Ange.

— C'est différent. Il faut obéir.

Nous ne tardâmes pas à nous séparer. Fanny me serra furtivement la main et me glissa ces mots à l'oreille en se sauvant :

— Je puis bien te dire maintenant que je t'aime!

Quand je la cherchai des yeux elle avait disparu.

Je me retirai, l'esprit plein de cette parole qui me mit la tête en feu. Au lieu de gagner ma chambre, je parcourus le parc et j'errai à travers les allées dans le désordre le plus grand. Elle m'aimait, elle venait de me le dire, et c'était au moment même où elle m'en faisait l'aveu que je me voyais, par une destinée amère, éloigner de cette femme dont je ne pouvais désormais me séparer ! Je m'emportais contre la rigueur de Fanny, une voix fatale me criait de lui désobéir, je ne pouvais me résoudre à la fuir

ainsi. Mon cerveau s'exalta, la lutte qui se livrait en moi me plongea dans une espèce d'ivresse nerveuse qui ne fit qu'augmenter en se prolongeant. Depuis deux heures j'arpentais ainsi les sinuosités du bois, tout le monde reposait ; je rentrai. Arrivé dans le corridor qui menait à mon appartement, je m'arrêtai devant la chambre de madame de Veaucelles; elle était là, à quelques pas seulement de moi. Je pouvais, à la rigueur, entendre la respiration de sa poitrine; peut-être songeait-elle à moi et se repentait-elle de son impardonnable cruauté. Un appât irrésistible m'attirait vers elle ; je ne sais comment cela se fit, mais le bouton de la porte se souleva et je pénétraï dans la chambre de Fanny, que le sommeil, la stupeur et l'amour aussi me livraient sans défense. La passion excuse bien des choses, car avec la réflexion, elle nous

enlève la possibilité de la résistance; sans cela, Ferdinand, j'aurais été bien coupable. Mais j'étais fou, je n'avais pas conscience de ce que je faisais.

Le lendemain matin Etienne entra chez moi et me dit que madame de Veaucelles, sérieusement indisposée, regrettait de ne pas recevoir mes adieux de départ et me suppliait de l'excuser. Je compris l'intention de Fanny, elle persistait plus que jamais dans la volonté de m'éloigner; il fallut se résoudre et obéir. Je quittai tristement cette maison où j'eusse point dû mettre les pieds pour le repos de cette pauvre femme.

Depuis sept ans, malgré les nombreuses épîtres que j'adressai dans les premiers temps à Fanny, je n'ai reçu qu'une lettre d'elle : celle qui m'apprenait la naissance d'Adrien.

Mon amour, d'abord violent, s'éteignit bien-

tôt peu à peu comme tout foyer qui manque d'aliment; ma vie aventureuse de garnison contribua beaucoup à déraciner cette affection. D'ailleurs, où m'eût conduit la constance? Tout espoir ne m'était-il pas enlevé? Je connaissais madame de Veaucelles : un instant de faiblesse et d'égarement avait bien pu la rendre coupable; mais elle avait trop de vertu et de pureté pour persévérer dans sa faute. Lorsque l'amour commence à décroître, il change le sophisme de face, et, pour légitimer son inconstance, il retourne en sens inverse les arguments qui plaidaient naguère en sa faveur. Ainsi procédai-je, et me fis-je un devoir d'oublier cette femme infortunée, dont l'intimité avait passé comme un accident dans ma vie quand peut-être cette liaison si courte devait à jamais ternir la sienne.»

M. de Beaufort cessa de parler; sa voix

s'était visiblement altérée vers la fin de ce récit ; Ferdinand comprit la nécessité d'un instant de silence qui fît rentrer le calme dans l'esprit douloureusement remué du commandant. Leurs regards se rencontrèrent et s'évitèrent aussitôt. Amaury redoutait les conseils que pourrait lui dicter une règle de conduite dont son cœur se révolterait ; Ferdinand, lui, eût voulu s'abstenir de donner un avis qui frapperait cruellement son ami.

Enfin le chef d'escadron fit un effort sur lui-même et dit au jeune officier :

— Eh bien !...

— M. de Veaucelles est mort, mon ami.

— Je comprends ; Fanny...

— Elle est libre.

— Elle me rappelle mes serments, n'est-ce pas ?

— Quel parti prendrez-vous ?...

— Le sais-je!... Oh! s'il y avait un moyen!.. Mais non, c'est folie! Ferdinand, la main sur la conscience, croyez-vous que je doive?.. Suis-je absolument dans l'obligation?.. Mais parlez-donc !

— Tenez, commandant, vous savez bien vous même ce qu'il en est; vous voudriez, ne le niez pas, trouver quelqu'un qui pût légitimer un abandon que vous n'approuvez pas intérieurement... Mais répondez, exigez-vous un avis sincère?

— Oui, oui.

— Eh! bien, mon pauvre commandant, vous devez votre main et votre nom à madame de Veaucelles; si ce n'est pour elle, faites-le pour votre enfant.

Amaury poussa un gémissement sourd et douloureux.



— Mais je ne l'aime plus ! s'écria-t-il enfin en se levant avec agitation et marchant à grands pas.

— Sans doute ; vous aimez la baronne d'Arteny ?

— Oh ! si je l'aime, Ferdinand ! je l'aime comme un fou !

— Il faut vous éloigner, vous finirez alors par l'oublier. N'est-ce pas ainsi que vous avez cessé d'adorer cette malheureuse Fanny qui vient, au nom des droits les plus saints, réclamer un cœur qui lui appartient à tant de titres ?

— Mais je ne l'ai jamais aimée autant.

— Votre amour pour la baronne vous rend injuste envers votre première affection, commandant. Croyez-moi : vous pouvez chasser cette fièvre en vous créant des devoirs qui vous seront doux à remplir. Après

tout, madame d'Arteny répond-elle à cette inclination si emportée que vous ressentez pour elle ?

— J'ai lieu de le croire...

— Soit ; mais madame de Veaucelles vous adore, elle ; et, en supposant que leur passion pour vous rivalisât, la baronnen'a pas, comme Fanny, un enfant à vous présenter et ne peut vous dire comme elle : Ton fils est là qui te tend les bras, rends un père à ce fils chéri, à notre Adrien !

— Assez , assez, Ferdinand ; vous avez raison : le devoir est là qui commande, il faut obéir. Mes espérances de bonheur s'envolent pour toujours ; mais je vous le promets, madame de Veaucelles sera ma femme.

— Ferdinand serra en silence la main de M. de Beaufort.

— Laissez-moi, mon ami, lui dit Amaury d'une voix aride : je vais répondre sur-le-champ à la lettre de Fanny, et je prends dès ce soir la poste pour Saumur.

— I have only one word to say to you —  
I am very glad to hear that you are  
enjoying the fruits of your  
work in your own country.

III.

Dans une chambre à coucher d'un des plus beaux hôtels de Saumur, se trouvait une femme jeune encore près d'un lit élégant de damas bleu : cette femme c'était madame de Veaucelles; un enfant de six ans blond et rose

jouait à ses pieds et se livrait à son aise à ses goûts bruyants, sans que Fanny songeât à apaiser l'essor trop incisif de cette petite voix de chanterelle. Un papier qu'elle ne se lassait point de relire l'occupait exclusivement, et lui arrachait par intervalle des transports de joie et de ces larmes que le bonheur seul fait couler.

— Petite mère, tu pleures ! s'écria tout à coup Adrien, qui interrompit ses jeux en sentant une larme tomber sur son frais visage.

— Oh ! si je pleure, c'est d'allégresse, murmura madame de Veaucelles en couvrant de baisers le front de son fils.

Celui-ci retourna à ses jouets avec la facile légèreté de son âge.

— Ai-je bien lu ? se demanda Fanny les yeux humides et le cœur bondissant. Ce n'est

donc pas un songe ? aujourd'hui, dans quelques heures au plus il sera ici, à mes pieds, me confirmant de sa propre bouche les serments qu'il me fait dans cette lettre !... c'est à n'y pas croire !... Voilà mon rêve qui va se réaliser, ce rêve si beau, que je l'éloignais de ma pensée comme un appât trompeur ! Dieu a eu pitié de moi ; il a, dans sa providence, estimé que j'avais assez souffert et qu'il était temps qu'un ciel serein succédât aux brouillards et aux orages de ma vie !... Oh ! soyez béni, mon Dieu, pour tout le bonheur qui m'arrive !

En ce moment, une chaise de poste s'arrêta à la porte de l'hôtel : le cœur de la pauvre femme battit avec tant de force dans sa poitrine qu'il lui fallut en comprimer les pulsations avec ses deux mains. Elle voulut se lever, se diriger vers la fenêtre pour s'assurer

si ce n'était point une fausse alerte, mais elle n'y put réussir, cette émotion l'avait brisée. Bientôt des pas, des pas d'homme se font entendre dans l'escalier ; plus de doute, c'est lui, lui seul peut venir la visiter ; elle n'attend et ne veut voir que lui ! Enfin la porte s'ouvre : toutes ses joies se résumèrent dans un seul cri :

— Amaury !!

En effet, c'était bien le commandant.

Fanny fit un effort pour s'élancer vers lui, elle retomba sur son siège. Beaufort courut à elle et la reçut dans ses bras. Madame de Veaucelles cherchait en vain à exprimer ce qu'elle éprouvait, des larmes, des sanglots, des murmures confus formulaient seuls la violence des sentiments qui l'agitaient. Dans l'impuissance de prononcer une parole, elle prit son enfant par un élan rapide et le jeta avec



transport dans les bras de son ancien **amant**. Malgré le trouble de ses idées, elle avait compris que le plus fort lien qui les enchaînât l'un à l'autre, c'était ce gage précieux d'une passion de sept années, qui avait bien pu vieillir par une séparation aussi longue et faire place à un autre attachement. Ce n'était là qu'un instinct, mais ces voix du cœur nous trompent rarement et mériteraient d'être écoutées plus souvent qu'on ne le fait.

Peu à peu le tumulte de l'âme s'apaisa, les émotions se calmèrent, le bonheur fut aussi vif, mais il devint plus intelligent, plus capable d'apprécier ses jouissances et d'en savourer la douceur. Madame de Veaucelles embrassa Amaury d'un regard :

— Il n'a pas changé ! s'écria-t-elle en le

contemplant avec une avidité passionnée : c'est toujours mon Amaury avec ses traits nobles, sa figure pleine de bonté et de dignité à la fois!... Oh! si ce n'était cet enfant, je croirais que ce jour qui nous rendit si coupables, c'était hier!

Le commandant répondit à ces transports d'un air contraint et forcé. Si madame de Veaucelles le trouvait tel qu'elle l'avait vu au moment de leur séparation, elle ne produisit pas le même effet aux yeux prévenus d'ailleurs de Béaufort. Sept années avaient modifié gravement la beauté de Fanny : sa fraîcheur avait en partie disparu; de petites rides, filles des souffrances de l'âme, plissaient son front; ses joues étaient creusées; dans ses cheveux noirs, quelques cheveux gris clair-semés, il est vrai, s'étaient nichés çà et là; et ses yeux enfin, ternis par les larmes n'avaient plus

leur éclat printanier. Cependant, Fanny était belle encore, entourée de cette auréole du malheur qui attire à elle la sympathie sinon l'amour. Certes, il lui restait assez d'attraits et de charmes pour inspirer une passion sérieuse; Amaury l'eût alors rencontrée pour la première fois qu'il eût pu s'éprendre d'elle, mais il avait à comparer le présent au passé. La pauvre femme portait sur son visage l'empreinte de la douleur et de sept années de souffrances; c'était déjà beaucoup contre elle, lors même que la figure épanouie et radieuse de la baronne d'Arteny ne se serait pas offerte pour contraste à l'idée du commandant. La disposition d'Amaury devait le rendre sévère envers son ancienne amante: elle lui parut vieille; en l'épousant il épousait une vieille femme, une femme enfin qu'on ne peut plus aimer d'amour; et, cette

conviction une fois établie, voyez que de maux menaçaient ces deux êtres si jeunes de cœur l'un et l'autre, et qui allaient se trouver séparés par un abîme que rien ne pourrait plus combler désormais !

Fanny, aveuglée comme toute femme qui aime, et dont l'amour est la vie, ne s'aperçut de rien, ne soupçonna rien et supplia Beaufort de hâter cette union, l'objet de tous ses vœux. Celui-ci, résigné et pressé de mettre fin à toutes ces angoisses par une décision qui l'empêcherait de jeter à l'avenir un regard en arrière, seconda cet empressement avec une ardeur qui trompa de plus en plus la malheureuse femme sur ses sentiments secrets, et la conduisit à l'autel six semaines après son arrivée à Saumur. L'accomplissement de ce sacrifice le soulagea ; il pensa que les sollicitations du devoir lui donne-

raient le courage de vaincre son inclination pour la baronne, et même de rendre affection pour affection à cet ange dont le bonheur était désormais entre ses mains. La lutte qu'il dut livrer à cet attachement fatal l'exalta assez pendant quelque temps pour lui faire croire qu'il avait réussi à bannir de sa pensée l'image brûlante de madame d'Arteny.

L'éloignement, du reste, facilitait la réalisation de ce bon mouvement ; il avait obtenu de passer la fin de l'hiver et toute la belle saison dans cette même terre où il avait connu madame de Veaucelles , et dont le moindre recoin lui rappelait les mille gracieux épisodes de cet amour qui l'avait deux mois entiers occupé exclusivement.

Le séjour des champs, le calme de la campagne, les soins affectueux d'une femme qui vous aime, l'existence d'un enfant dont la

vue rappelle aux austères devoirs de la paternité, tout concourait à couvrir de cendres le feu qui couvait sourdement dans le cœur d'Amoury. L'impression désavantageuse qu'avaient produit les traits flétris de madame de Veaucelles s'évanouit peu à peu : la nature mélancolique de sa beauté résidait moins dans la fraîcheur et la régularité des lignes que dans l'expression de douceur et de suavité de sa figure ; aussi, l'âge qui dégrade tout, ne pouvait lui enlever son principal charme. Son mari, dans cette solitude qui les rapprochait fatalement, ne tarda pas à se faire d'elle une douce habitude : son amitié se changea petit à petit en un attachement plus tendre, il se reprocha sa froideur et chassa de sa pensée le souvenir de la baronne. Une circonstance parut faire naître en lui l'ardeur de ses premiers sentiments pour sa

femme : Fanny devait lui donner un nouveau gage de son amour, gage légitime cette fois et qu'elle pouvait avouer à la face du monde ; elle allait être mère et en était au sixième mois de sa grossesse.

Les beaux jours commençaient déjà à faire place aux pluies et aux vents tempétueux des dernières fins d'automne ; près d'un an avait passé sur leur union dans leur retraite où Fanny, riche de l'affection de son mari, se sentait si heureuse, quand un ordre du ministère vint mettre un terme à cette vie intime et quelque peu bucolique : la missive informait Amaury de sa nomination d'officier à l'état-major et le rappelait à Paris dans un délai assez bref. Cette nouvelle jeta l'émoi dans l'âme de Fanny, le séjour de la capitale l'effrayait vaguement ; pouvait-elle d'ailleurs, se trouver jamais plus complète-

ment selon son cœur que dans cette retraite, où rien ne troublait leurs longs tête-à-têtes? Non, mille fois non; et changer de situation lorsque l'on se sent heureux là où l'on est, c'est hasarder son bonheur, c'est courir risque de déchoir. Mais elle préfera, malgré ses répugnances, suivre Beaufort; que lui importait au demeurant le lieu où elle irait, pourvu qu'elle ne le quittât pas? Elle se résigna donc, quoique à regret, et fit en s'éloignant un adieu triste à ce château témoin de bien des heures délicieuses.

Le chef d'escadron reprit son ancien appartement de la rue de Varennes et s'y installa sur un pied d'élégance et de luxe que lui permettait une fortune des plus brillantes.

Un matin, après le déjeuner, Amaury reçut une lettre comme il se dirigeait vers son



cabinet de travail; ce billet produisit sur lui un effet galvanique : il avait reconnu sur le champ l'écriture , c'était de la baronne d'Arteny.

— Que me veut-elle ? s'écria-t-il en frissonnant. Elle sait donc déjà mon retour à Paris ? Mon Dieu ! que peut-elle m'écrire ?

Le billet était ainsi conçu :

« Vos procédés monsieur, n'ont pas été, à  
« mon égard, ceux d'un homme qui a du  
« monde. Un beau jour, j'apprends que vous  
« avez pris la poste, cela sans avertir vos  
« amis ; je pensai d'abord qu'il vous était  
» arrivé quelque malheur ; mais non, il pa-  
« raît que vous alliez tout uniment prendre  
« femme en province. Certes, vous étiez bien  
« libre de satisfaire cette belle fantaisie, et je  
« l'eusse empêchée moins que qui que ce  
« soit, je vous jure. Mais vous avez redouté  
« la violence de mon désespoir, et pour

« m'épargner toute secousse, apparemment  
« vous vous êtes abstenu de m'envoyer de  
« ces lettres de faire part qui se doivent, je  
« ne dirai pas à des amis, mais à de simples  
« relations. Vraiment, Amaury, vous avez  
« trop bonne opinion de vous même ; mais  
« tranquillisez-vous, le désespoir ne m'a nul-  
« lement fait maigrir, j'ai supporté assez  
« courageusement ce coup de foudre ; bref,  
« mon état n'est point alarmant. Je vous  
« parle sans amertume, et, pour preuve de  
« ce que j'avance, je veux me lier, entendez-  
« vous, avec madame de Beaufort. Vous ne  
« pouvez vous dispenser de la produire dans  
» notre monde ; je me charge de la mettre au  
« courant de ces mille riens, qu'il faut ce-  
« pendant apprendre. Amenez-moi-la ; j'at-  
« tends votre visite et celle de votre femme.  
« J'espère que vous réparerez tous vos torts

« envers moi par votre empressement à me  
« présenter madame de Beaufort, pour la-  
« quelle je me sens déjà par avance une  
« vive amitié.

« CAROLINE D'ARTENY. »

Cette lettre jeta le commandant dans le plus grand trouble et réveilla en lui mille souvenirs, mille sentiments endormis. L'ironie sèche et glacée qu'elle contenait lui fit mal; il avait craint pour la baronne l'effet que la nouvelle de son mariage devait produire sur elle, et cet acte, qui lui avait brisé le cœur à lui, n'avait même pas effleuré celui de madame d'Arteny. Son orgueil fut profondément blessé de cette découverte, la vanité entre toujours au moins pour moitié dans la passion la plus ardente et la plus vraie; l'amour ne voit jamais sans amertume la guérison trop prompte des maux qu'il a

causés, lors même qu'il est dans l'impuissance d'y remédier. Mais il finit par s'arrêter au but de la lettre : conduirait-il sa femme chez la baronne ? souscrirait-il au désir assez bizarre que manifestait Caroline de se lier avec sa rivale ?... Pourquoi pas au demeurant ? Elle lui avait écrit avec un ton de sécheresse hautain et froid ; eh bien ! il étalerait, lui, de son côté, tout ce qu'il se sentait au cœur d'affection, de tendresse pour Fanny ; il lui ferait voir que tout était oublié, qu'il ne se souvenait de rien, que sa femme l'occupait uniquement et que toute liaison antérieure était une histoire trop ancienne pour qu'il se la rappelât. Le malheureux ne s'apercevait point que le dépit seul l'animait, et que le dépit est toujours un retour vers l'objet qui le fait naître.

A peine l'idée lui fut-elle venue de lui prou-

ver sa complète indifférence, qu'il parla aussitôt à sa femme de visites à faire, d'amis à aller voir, enfin, il cita madame d'Arteny comme une personne qu'il ne pouvait se dispenser de fréquenter et lui témoigna le désir de la présenter à Caroline. Madame de Beaufort n'avait d'autres objections à opposer que ses goûts de solitude et elle était prête en tout à se sacrifier aux volontés de son mari ; il ne lui vint d'ailleurs aucun soupçon : Amaury avait toujours aimé le monde, il était bien naturel qu'il se sentît faible devant les mille séductions de la société parisienne et souhaitât renouer avec ses anciennes liaisons.

Deux jours après, la voiture du commandant s'arrêtait dans la cour d'un vaste hôtel de la rue St-Dominique, et Beaufort et sa femme montaient l'escalier qui conduisait aux appartements de madame d'Arteny.

Caroline alla au devant d'eux et fit asseoir Fanny auprès d'elle, en l'accablant de ces mille attentions flatteuses, de cette foule de cajoleries dont on n'est point dupe pour peu qu'on connaisse le monde, mais qui gagnèrent le cœur confiant et simple de celle-ci. Lorsqu'ils entrèrent, madame d'Arteny n'était pas seule, un jeune homme élégant était à ses côtés et semblait l'entretenir sur le pied d'une familiarité acquise. Quelle fut la surprise d'Amaury en reconnaissant son jeune ami Ferdinand ! Ferdinand chez la baronne ! comment avait-il fait sa connaissance, lui, qui avant le départ du commandant, ne savait de cette femme que ce qu'il lui en avait appris ? c'était au moins étrange. Beaufort résolut d'approfondir ce qu'une jalousie naissante, quoique déguisée, considérait comme un mystère, quand tout s'expliquait faci-

lement par l'interprétation la plus simple. Cette circonstance assombrit aussitôt son visage ; il oublia le rôle qu'il venait jouer devant madame d'Arteny, il répondit avec embarras aux compliments de la baronne et accueillit d'un air de contrainte les paroles affectueuses de son ami, qui lui serrait la main avec toute la chaleur d'une vraie amitié.

— Enfin vous voilà, s'écria madame d'Arteny avec une sorte d'enjouement ; c'est bien heureux ! — Figurez-vous, madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Fanny, que le commandant est parti sans en dire le motif et que j'ignorerais encore votre mariage, si M. Ferdinand ne m'en avait instruite.

Tout en achevant ce peu de mots, Caroline s'était livrée à l'examen le plus minutieux de toute la personne de Fanny, à une

de ces observations féminines qui embrassent tout en un clin-d'œil, et dissèquent une rivale avec une infailibilité de tact merveilleuse.

Le résultat de cette rapide investigation n'eut rien sans doute de défavorable à la baronne ; un sourire imperceptible d'ironie effleura sa lèvre rose et semblait dire : « Et l'on m'a préféré cela ! » Amaury, malgré son trouble, surprit ce sarcasme muet, et le dépit qu'il en ressentit l'arracha pour un moment à l'inquiète préoccupation dont il était la proie.

— Je m'accuse coupable, fit-il en s'adressant à elle ; mais suis-je sans excuse ? Le mariage, lorsqu'il est amené par l'amour, est un lien saint et puissant qui rompt ou affaiblit pour longtemps du moins, toutes relations antérieures. Cela est si vrai, madame, qu'il me semble que mes meilleurs amis



n'occupent plus autant de place dans mon cœur.

— Ce que vous dites là, commandant, n'a pas le droit d'étonner, répondit Caroline d'un ton mielleux en se tournant vers Fanny.

Un seul regard lui avait suffi pour s'assurer de la supériorité incontestable de beauté, qui l'élevait bien au-dessus de la beauté mélancolique et déjà flétrie de madame de Beaufort. Son amour-propre dut être flatté d'une comparaison qui écrasait sa rivale ; mais ce n'était pas assez : il lui fallait obtenir tous les genres de triomphes pour démontrer au commandant, jusqu'à la plus brutale évidence, le mauvais goût, la préférence niaise de son choix. La plus grande vengeance que puisse remporter une femme dédaignée, la seule qui lui soit douce parce qu'elle est sans riposte, c'est de prouver que le choix qui l'a

écartée a été fait sans discernement, par un mouvement aussi déraisonnable qu'immotivé. Sur un point donc, Caroline était supérieure : elle était plus belle que madame de Beaufort ; mais d'elles deux laquelle était la plus spirituelle ? C'est ce que voulait voir madame d'Arteny, très confiante d'ailleurs sur le résultat de la lutte qu'elle allait engager.

A quoi bon raconter la conversation qui s'entama ? Caroline parla musique, peinture, littérature avec une assurance, une verve merveilleuse : la victoire devait lui rester. Fanny ne pouvait la suivre sur ce terrain inconnu, et puis sa funeste infirmité était un obstacle, qui, en lui faisant perdre les paroles de la baronne, jetait une gêne inexprimable dans les quelques mots qu'il lui fallait bien échanger ; joignez à cela une timidité naturelle excessive qui lui enlevait tous ses

moyens. Malgré les diversions d'Amaury auquel l'intention secrète de Caroline n'avait point échappé, malgré les interruptions de Ferdinand qui prenait en pitié cette malheureuse femme, Fanny fut dans cette joute, en apparence insignifiante, d'une faiblesse dont madame d'Arteny demeura elle-même stupéfaite. Celle-ci s'arrêta tout à coup comme un homme qui, au milieu d'un combat nocturne, s'aperçoit subitement que son adversaire est un enfant; elle promena un regard d'anéantissement autour d'elle et finit par le reposer sur Beaufort avec presque de la compassion. Il y avait dans ce coup-d'œil de commisération une ironie sanglante, qui pouvait ainsi se traduire : « Oh ! mon pauvre ami ! je suis trop vengée !... la belle rivale que j'avais là !... Mais vraiment, c'est

une idiote que vous avez épousée! Je vous plains de tout cœur, je vous jure. »

Fanny, sans se douter des sentiments haineux qui animaient la baronne, s'avoua le triste effet qu'elle avait dû produire : sa timidité, son embarras s'en accrurent. Une sueur froide ruisselait de son front ; elle ne s'abusa pas un instant et faillit se trouver mal à une idée subite qui lui vint : elle craignit que son mari ne rougît d'elle, elle eut peur de lui faire honte. Elle porta aussitôt un œil inquiet vers Amaury et elle crut lire sur son visage bouleversé la confirmation de cet affreux soupçon ! En ce moment le commandant se leva, ne pouvant supporter davantage l'air insolemment compatissant de Caroline. Fanny, que cette retraite délivrait d'un enfer où elle était à la torture, se hâta de l'imiter. Madame d'Arteny se plaignit avec

une bonté perfide de la brièveté de cette visite et posa sur le front de madame de Beaufort un baiser plein d'une feinte affection.

Lorsque les deux époux furent montés dans leur voiture, le cœur de Fanny se fonda, son chagrin éclata, elle se précipita en sanglotant et en versant un torrent de larmes dans les bras de son mari :

— Amaury ! Amaury ! s'écria-t-elle avec un accent de prière et de désespoir navrant, au nom du ciel, plus de visites ! tu as vu comme j'ai été lourde, maladroite, stupide !... Le monde, mon ami, m'est interdit ; par grâce, ne me force pas à y étaler ma gaucherie, qui te ferait alors rougir comme tout à l'heure !...

— Fanny ! vous délirez !...

— Oh ! non, non, je me rends justice ; je sais combien tu as dû souffrir pendant cette

visite, et je comprends cela ! Je comprends tout ce que peut faire endurer de tourments l'infériorité de ceux qu'on aime ; je suis si fière de toi, moi !

— Mais sois sûre, ma chère amie...

— Le monde, Amaury, t'est ouvert, tu te dois à lui ; mais moi, mes devoirs sont dans mon intérieur : je serai bientôt deux fois mère, voilà mon monde à moi ! Mes enfants et ton amour, je ne veux que cela ; pour moi tout le bonheur est là !

Beaufort chercha par de tendres paroles à consoler sa femme, mais il y réussit mal ; il aurait eu besoin lui-même qu'on détruisît en lui l'impression pénible et l'irritation extrême qu'il rapportait de cette visite. Aussitôt de retour à son hôtel, il se retira chez lui et repassa avec un dépit qui déborda la scène où Caroline avait si orgueilleusement étalé sa

doublesupériorité de grâces et d'esprit. Combien il avait dû lui paraître ridicule, lui, qui venait la braver et faire parade hautement de son amour pour sa femme ! Et quelle femme ! Amaury appréciait, il est vrai, toute la valeur de Fanny ; il savait que son intelligence, sans cette infirmité qui en comprimait l'essor, n'avait rien à envier à celle de madame d'Arteny ; mais tout cela resterait perpétuellement ignoré, et la pauvre malheureuse devrait subir l'arrêt injuste qui la condamnait à la nullité la plus absolue. Dans quelques jours, on colporterait dans les salons que M. de Beaufort avait fait un sot mariage , et Amaury ne pourrait rappeler de cette sentence qui le perdait à toujours, car on ne se relève jamais d'un ridicule : à cette pensée il entra en fureur et bondissait de rage en proférant de terribles malédictions

Au sein de cette irritabilité, qui a besoin de trouver un objet sur lequel elle puisse s'abattre, Amaury cessa bientôt de prendre en considération les douleurs de sa femme ; aigri, froissé, lacéré dans son amour-propre, il devint cruel contre la cause innocente de ses souffrances et fut aussi injuste que le monde envers elle. Il entrevit avec terreur les mille dégoûts d'un mariage qui, par son inconvenance apparente, entravait un avenir des plus brillants. Il se rappelait peu alors qu'il s'était bien plutôt jeté dans la vie de Fanny, que Fanny dans la sienne ; il l'accusait intérieurement de s'être imposée à lui et d'être venue après sept ans d'oubli lui remémorer des promesses que son cœur ne se sentait plus la force de tenir. Dans son âme blessée, la victime eut tous les torts, il joua à ses propres yeux le rôle de dupe, et l'amer-



tume qu'il en conçut le disposa aux plus mauvais procédés envers sa femme.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans événement aucun. Le commandant couvait en lui son aigreur sans l'exhaler au dehors. Seulement, son intérieur lui était devenu à charge et c'était à peine s'il passait avec Madame de Beaufort l'instant des repas.

Fanny remarqua douloureusement ce changement; mais il y avait en elle tant d'amour et de dévouement pour lui, qu'elle avait bientôt trouvé une excuse à cette conduite, qui l'affligeait, sans amoindrir l'affection qu'elle lui avait vouée.

Le meilleur remède aux crises morales qui lacéraient le chef-d'escadron, c'était le mouvement. Amaury s'avisait une matinée de faire seller son cheval et de se diriger vers le bois, n'ayant d'autre envie que de donner le

change aux idées qui l'obsédaient. Il en arpentait déjà, depuis quelque temps, les allées quand au détour de l'une d'elles il vit déboucher une jolie jument blanche, montée par une femme dont la taille svelte était emprisonnée dans son long vêtement de cheval. Cette dame fit un gracieux salut à Beaufort, qui la reconnut aussitôt, et disparut comme l'éclair, suivie d'un cavalier qu'il reconnut également: c'étaient la baronne et Ferdinand.

Amaury, par un mouvement spontané, lança son cheval à leur poursuite, mais ils avaient sur lui trop d'avance; il les perdit dans un rond-point, auquel quatre chemins aboutissaient.

— Ferdinand avec la baronne! se dit Amaury fort agité en rentrant chez lui; il faut que je sache ce que cela signifie.

La liaison qui semblait exister entre le jeune homme et Caroline troubla Beaufort d'une étrange façon. Fermement convaincu de ne ressentir que de l'aversion pour Madame d'Arteny dont la conduite l'avait exaspéré, il voulait cependant s'assurer du degré d'intimité qui les unissait l'un et l'autre. Dans quel but ? il lui eût été difficile de le chercher sans s'avouer combien peu cette femme lui était devenue indifférente, bien qu'il essayât de se le persuader. Mais ses idées étaient trop tumultueuses pour qu'il songeât à y mêler quelque logique ; seulement il forma le projet d'aller voir la baronne : les circonstances seules amèneraient le reste, il s'abandonnait à elles. Le lendemain, en effet, il prit le chemin de son hôtel.

Dans l'antichambre il rencontra Ferdinand, qui précisément sortait de chez Caroline, et

se trouva nez à nez avec lui. Le jeune homme étonné l'aborda avec quelque embarras.

— Bonjour commandant, lui dit-il en lui pressant la main.

— Ma foi, fit celui-ci assez brusquement, je ne m'attendais point à vous rencontrer, d'autant plus qu'on a perdu l'habitude de vous voir. On dirait, continua-t-il d'un ton froid, que vous avez l'amour en tête; ce serait la seule excuse qui pourrait légitimer cet oubli impardonnable dans lequel vous nous laissez.

— Je vous promets de réparer mes torts, commandant, et d'être à l'avenir moins paresseux à visiter d'anciens amis comme vous, balbutia Ferdinand; mais je m'aperçois que je vous retiens ici, quand la baronne vous attend déjà au salon. A bientôt commandant; mes respects à Madame de Beaufort.

Et il disparut. Amaury entra au salon.

Caroline était couchée sur une causeuse à un des coins de la cheminée ; sa pose avait une nonchalance et une mollesse des plus voluptueuses. Jamais Amaury ne l'avait trouvée plus belle ; une robe de velours violet faisait ressortir la fraîcheur et la finesse du cou ; ses joues avaient une teinte rosée plus vive que d'habitude et due sans doute à la chaleur du foyer. A sa vue, le commandant sentit son cœur battre violemment ; il comprit alors que cet amour qu'il avait cru bien étouffé, n'avait été qu'assoupi et se réveillait avec toute la fureur d'une passion longtemps comprimée.

— Soyez le bienvenu, mon ami, lui dit la baronne, en lui tendant la main avec une simplicité qui, peut-être cachait une cruelle intention.

— Me permettrez-vous comme autrefois de porter cette jolie main à mes lèvres? demanda-t-il avec une légèreté affectée.

— Pourquoi pas?

Celui-ci usa aussitôt de la permission qu'on lui octroyait.

— Vous ne me dites pas, commandant, comment va Madame de Beaufort.

Cette question le fit tressaillir; il regarda aussitôt la baronne pour surprendre l'intention railleuse qu'il lui supposait; mais ces paroles avaient été prononcées d'un ton fort naturel, et rien sur le visage de Madame d'Arteny ne décelait la plus petite ironie.

— Je vous remercie pour elle : un peu souffrante.

— Savez-vous, commandant, que votre mariage m'a fait réfléchir?

Amaury devint pâle.

— Oui, continua-t-elle, je me suis bien ré-

pété qu'il n'est pas de plus belle situation qu'un riche veuvage ; mais pour rester toujours veuve, il ne faudrait jamais vieillir , car alors ce qui était un attrait, devient plus tard un ennui, un isolement à périr ! Aussi, ai-je songé à me remarier.

— A vous remarier ! s'écria-t-il comme frappé de la foudre.

— Je dois vous paraître bien ridicule ; mais cela est sérieux.

— Et qui épousez-vous donc ?

— Vous concevez bien , mon ami , que sans amour-propre , je puis avouer un chiffre assez honnête de prétendants : un beau nom , une fortune brillante et quelques agréments très contestables, c'est assez pour m'attirer une cour nombreuse ; mais comme je ne puis épouser tous ces messieurs, il faut bien faire un choix, et...

—Et qui avez-vous choisi? demanda Beaufort avec anxiété.

— Avant de vous répondre , j'ai à réclamer de vous quelques renseignements.

— Je suis à vos ordres.

— Vous êtes l'ami intime de M. Ferdinand?

— Mais oui... nous sommes liés.

— Quel est son caractère ?

— Honorable...

— Sa famille ?

— Distinguée...

— Sa fortune ?

— Nulle ; son père fut complètement ruiné dans une entreprise mal conçue et mal conduite.

—S'il n'y a que cela contre lui, cet inconvénient n'est pas très grave : je suis assez riche pour deux.



— Que voulez-vous dire ?.. balbutia le pauvre commandant.

— Eh bien ! c'est sur lui que mon choix s'est fixé, répondit Caroline d'une voix aussi sereine que si elle eût apporté le bonheur à Amaury au lieu de lui enfoncer un poignard en pleine poitrine.

Beaufort sortit aussitôt, presque fou, en murmurant entre ses dents :

— Ferdinand son mari ! oh ! jamais ! jamais !



#### IV.

Les paroles de la baronne bourdonnaient aux oreilles du commandant comme la mousqueterie un jour de bataille... Avait-il bien entendu? Etait-ce bien vrai?

— Ferdinand son mari!... Oh! ni lui ni

personne ! s'écria-t-il de nouveau en franchissant la porte de l'hôtel et s'élançant dans la rue.

Il n'avait point fait mettre ses chevaux à la voiture pour aller voir madame d'Arteny ; aussi fût-il forcé de prendre un fiacre de place pour se faire conduire chez Ferdinand, avec lequel il voulait avoir sur l'heure même une explication.

— Rue Lepelletier , 8 , et dépêchons , dit-il au cocher, qui, dans l'espoir d'un pour-boire honnête, fouetta ses deux rossinantes maigres et décharnées.

Après un trajet de dix minutes, Amaury était arrivé ; il se hâta de jeter quelque argent au cocher et monta rapidement l'escalier qui conduisait à l'appartement du jeune homme. Celui-ci n'était point encore de retour. Cette circonstance sembla augmenter

l'irritation fébrile du chef d'escadron ; mais il était résolu d'obtenir sans plus de retard des éclaircissements sur la conduite de son ancien ami. Il s'installa dans le salon, se laissa tomber sur un divan et dit au valet de Ferdinand que, dût-il rester jusqu'à la nuit, il n'en sortirait qu'après avoir vu son maître.

Près d'une demi-heure s'écoula ainsi, durant laquelle l'agitation désordonnée et orageuse d'Amaury ne fit qu'accroître : au bout de ce temps la porte du dehors s'ouvrit, un bruit d'éperons retentit dans l'antichambre ; bientôt les deux militaires se trouvèrent en présence.

Beaufort se leva à l'aspect de Ferdinand.

— Pardon, commandant, se hâta de dire celui-ci en s'avançant vers lui, j'apprends que vous êtes ici depuis longtemps ; si j'avais pu prévoir votre visite...

— C'est égal, c'est égal; vous voilà, n'y pensons plus, répondit Amaury d'une voix brusque et saccadée.

— Mais qu'avez-vous donc? s'écria Ferdinand, en remarquant son air agité; vous serait-il arrivé quelque malheur?

— Non, non, je n'ai rien; vous vous trompez.

— Vous me rassurez. Puis-je savoir maintenant, mon cher commandant, le motif qui vous amène?

— Oui, mais asseyons-nous; nous serons bien mieux, chacun sur un fauteuil, que debout.

Ferdinand obéit, tandis que Beaufort reprenait sa place sur le divan. L'aspect sévère de toute sa personne frappa l'officier et lui inspira quelques craintes vagues sur la suite de cet entretien. Par un motif de tous deux connu, un refroidissement réel, sinon avoué,

avait remplacé l'étroite amitié qui les unissait jadis. Rien en apparence n'était changé entre eux, aucune rupture n'avait eu lieu ; mais la pomme de discorde avait été jetée au milieu d'eux, et il était présumable qu'ils ne se feraient de concessions ni l'un ni l'autre : en un mot, la guerre n'était pas encore déclarée, mais elle était presque inévitable. Ferdinand, qui redoutait un orage, offrit pour gagner du temps sans doute des cigares au commandant, qui accepta. Un silence de quelques minutes régna dans l'appartement ; le jeune homme semblait attendre que son compagnon commençât, ce qu'il fit, après avoir respiré avec une lenteur affectée une longue bouffée de tabac.

— Comment avez-vous trouvé la baronne aujourd'hui ? dit-il enfin avec une feinte indifférence.

— Mais comme à l'ordinaire.

— Vous ne l'avez pas remarquée alors.

— Je vous le répète, je n'ai rien surpris d'étrange en elle.

— Elle ne vous a pas paru d'une gaieté folle et voisine de la mystification ?

— Non, vraiment.

— C'était donc fait pour moi. Fugurez-vous, entre autres choses, qu'elle a eu la fantaisie de s'assurer si je l'aimais encore !

— Ah !

— Oui, et pour cela elle a cherché à aiguïser ma jalousie.

— Vous vous êtes peut-être trompé, commandant.

— Me prenez-vous pour un écolier ? Enfin elle m'a, d'une petite voix douceuse et flûtée, glissé qu'elle avait assez du veuvage et qu'elle allait se remarier...



— Elle vous a dit cela?...

— Ma parole d'honneur!

— Mais, après tout, cela n'a rien il me semble, que de très naturel: la baronne est belle, riche et jeune, et ne peut pas manquer d'avoir un grand nombre de prétendants.

— Sans doute, sans doute: jusque là tout allait au mieux; mais ne me suis-je pas avisé de pousser l'indiscrétion au point de demander le nom du mortel heureux....

— Eh bien! vous l'a-t-elle dit? demanda vivement le jeune officier.

— Elle me l'a nommé.

Ferdinand fit un geste qu'il ne put réprimer, et qui décelait un embarras extrême.

— Vous ne devineriez jamais, mon cher, qui elle m'a cité! continua Amaury.

— Expliquez-vous.

— Cherchez.

— Enfin...

— Vous y renoncez et vous faites aussi bien : c'était vous !...

— Commandant...

— C'était par trop se jouer de moi ; elle m'eût nommé tout autre que j'eusse pu y croire ; mais vous ? c'était impossible. Son attaque me trouva inébranlable.

— Permettez-moi , commandant... dit Ferdinand avec une vive émotion, et pressé de sortir de la position fautive où le mettait volontairement M. de Beaufort.

Mais Amaury ne lui laissa pas le loisir de poursuivre.

— Ce ne pouvait être vous, Ferdinand ; car longtemps à l'avance vous m'auriez confié votre amour et vos prétentions , et vous

n'en avez rien fait. Notre liaison était trop intime pour que vous pussiez vous dispenser de me tout avouer ; vous aviez reçu mes secrets ; il était juste et indispensable que j'eusse les vôtres. Cela n'est-il pas vrai ?

Ferdinand ne put pas ne point reconnaître *in petto* toute la justesse de ce reproche amer , mais mérité. Il aurait dû avouer franchement au commandant sa passion pour madame d'Arteny, et, après cette confiance, le devoir de l'amitié rempli, Amaury, en s'opposant à la réalisation de projets auxquels il avait , lui , fatalement renoncé, faisait preuve d'une tyrannie qui eût entièrement dégagé son ancien ami et lui eût laissé le droit de passer outre. Son seul tort, tort réel toutefois, avait été d'agir en arrière de Beaufort. Quoi qu'il en soit, à la tournure froidement railleuse qu'Amaury donnait à

l'entretien, il était facile de prévoir que du contact de ces deux intérêts opposés devait bientôt surgir l'étincelle qui allumerait l'incendie. Où en étaient les choses, et dans l'impossibilité d'éviter le péril, Ferdinand, que révoltait l'air de sarcasme de Beaufort, préféra sans plus de retard amener la discussion sur son terrain véritable.

— Tenez, commandant, point d'ironie, point de persifflage : prenons tous deux un ton qui convienne à notre caractère et aux circonstances ; ne biaisons pas davantage. La baronne, dites-vous, vous a fait un aveu auquel vous ne voulez pas croire ; cependant tout ce qu'elle vous a confié est vrai. Oui, j'aime Caroline ! Malgré mon peu de fortune, elle n'a pas hésité à se contenter de la seule richesse que je pouvais lui offrir : un cœur plein d'amour et de dévoûment ; voilà, com-

mandant, ce qui existe, tout cela est exact.

— Bravo! bravo! s'écria Amaury qui, avant d'éclater, voulait jouer encore à ce jeu sinistre. Bravo! je vois que vous avez votre rôle à remplir dans la mystification, mais je vous déclare que tout cela est peine perdue, et que je ne croirai rien.

— Commandant! encore!... fit le jeune homme, qui commençait à s'irriter de son côté.

— Fou que vous êtes! vous, songer à vous marier! A d'autres, mon cher! Pour ajouter foi à vos contes, il faudrait ne pas connaître votre manière d'envisager le mariage. Je me rappelle bien à propos cette phrase, que vous me dites au sujet même de la baronne en apprenant qu'elle était veuve: « Une chaîne, vous écriâtes-vous, toute belle, toute brillante qu'elle peut être, est et sera

toujours une chaîne ! » et vous aviez toutes chaînes en exécration. Allons, convenez que vous avez voulu , elle et vous , vous assurer si le volcan était bien éteint et la blessure entièrement cicatrisée ? Hein ?

— Eh bien , soit ! admettons que je plaisante ; répondez à ma question : Le volcan, pour me servir de vos propres termes , est-il bien éteint , la blessure entièrement cicatrisée ? interrompit celui-ci qui comprit que , pour rétablir l'équilibre , il n'avait qu'à tourner l'attaque par une riposte interrogative.

Cette demande produisit son effet et sembla embarrasser Amaury. Il hésita un instant avant de répondre ; il vit que dès lors le moment était venu de s'expliquer , et l'altercation qui allait avoir lieu était de nature à faire naître en lui une violente émotion. Ce-

pendant l'atroce jalousie qui le rongeaït sourdement coupa court à cette incertitude inspirée par une dernière lueur d'affection pour ce jeune homme , qu'il avait longtemps regardé comme son fils. Il jeta loin de lui son cigare , se leva par un mouvement plein de défi et dit en fixant Ferdinand d'un air menaçant :

— Vous voulez de la franchise? je serai franc, moi : je l'aime toujours , et maintenant plus que jamais ! est-ce cela que vous voulez savoir ?

— Vous, commandant, est-ce possible ?

Cette surprise jouée exaspéra Beaufort.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas? s'écria-t-il en s'efforçant vainement de se contenir.

— Et n'est-ce pas à juste titre, monsieur? Lequel de nous deux devait donc oublier le premier qu'il existe désormais entre vous

et la baronne une barrière infranchissable ,  
celle de l'honneur et du devoir?

— Oh! je vous attendais là! interrompit le  
chef d'escadron avec la même violence. Sa-  
vez-vous qu'il s'est joué de vous à moi une  
étrange comédie? Mais, Dieu soit loué, nous  
touchons au dénouement! Oui, vous avez rai-  
son, une barrière se dresse entre la baronne  
et moi; madame de Beaufort, voulez-vous  
dire, a des droits qu'on ne peut violer sans  
crime, soit. Eh bien! si un amour ardent, ir-  
résistible, frénétique me faisait passer par  
dessus toutes considérations; si, malgré la  
tendresse dont Fanny est digne à tous égards,  
je ne pouvais me suffire de son affection qui  
m'obsède; si je demandais enfin à une autre  
les ivresses que je ne rencontre point en elle,  
croyez-vous, monsieur, que ce crime dût  
retomber sur moi seul et non pas sur le per-



fide ami qui a ouvert l'abîme qui menace de nous engloutir ? Ecoutez-moi jusqu'à la fin, Ferdinand ! Un jour, il y a de cela une année , au moment où je rêvais avec une indicible joie à l'espoir d'épouser la baronne , je reçus une lettre, lettre funeste qui, comme un ouragan , détruisit d'un coup tous mes projets de bonheur et me plongea dans l'agitation la plus désordonnée. Mille pensées contraires se heurtaient dans ma tête , et si parfois je semblais céder à une inspiration généreuse, je retombais toujours sous l'empire de cet amour exclusif, qui étouffait aussitôt mes élans de dévouement... Au sein d'un tel chaos d'idées, ne sachant que faire, au désespoir, dans la plus horrible hésitation, je m'adressai à un homme que je supposais mon ami ; je lui demandai un avis sincère ; je le priai de me dicter, la main sur la

conscience, la conduite qu'il me fallait tenir, jurant de me soumettre à l'arrêt qu'il prononcerait... Il fallait, n'est-ce pas, avoir grande et entière confiance en cet ami pour déposer ainsi son avenir en ses mains?

— Assurément, interrompit vivement Ferdinand; mais j'espère que cet ami a dignement rempli son devoir. Répondez, monsieur.

— Si je vous disais, répartit Amaury avec un sourire amer, que je suis convaincu du contraire, et qu'au lieu de me donner un avis sage, cet homme n'a eu d'autre intention que de me pousser vers l'abîme pour ne pas se voir disputer l'amour de cette femme?

— Je vous dirais alors, moi, que vous mentez! s'écria Ferdinand indigné et dans

l'exaspération que devait faire naître chez lui cette odieuse accusation.

— Deux hommes comme il faut peuvent , à la suite d'une querelle, se livrer un combat à mort, mais ils ne s'injurient point, répondit froidement M. de Beaufort.

— Cela est vrai, monsieur, j'aurais dû me contenir ; je vous prie de m'excuser et de donner, si cela vous est possible, une preuve à l'appui de ce que vous venez d'avancer. C'est bien le moins, je pense, que de dire au prévenu de quel crime il est soupçonné et quels sont les témoignages qui l'accablent.

— A merveille. Commençons d'abord par apprécier la valeur réelle du conseil que la fatalité m'a fait suivre. Sans doute le devoir m'imposait l'obligation de répondre à l'appel de cette femme à laquelle j'avais enlevé la paix du cœur et, plus que cela, l'estime de

soi-même. Après m'avoir tout sacrifié, elle avait bien le droit, une fois libre, de me rappeler les liens qui m'attachaient à elle et de réclamer la réalisation d'un rêve que la pauvre femme n'avait osé espérer de voir s'accomplir. Sans doute aussi la paternité me dictait de nouveaux sacrifices et devenait une chaîne de plus entre elle et moi. Mais, en me demandant mon nom l'intention de Fanny n'était pas de couvrir sa faute à l'abri de ce nom; si elle avait été coupable, Dieu seul en avait été témoin : aux yeux du monde et pour tous madame de Veaucelles avait conservé une réputation intacte et que la bouche la plus téméraire n'eût songé à attaquer. En outre, l'existence d'Adrien ne me faisait d'aucune façon une nécessité de ce mariage : il devait à tout jamais être séparé de moi par un secret, qui ne pouvait

rompre sans exposer la mère à rougir devant son enfant ; il devait éternellement ignorer qu'il fût mon fils et regarder Etienne comme l'auteur de ses jours. Donc ce n'était point le soin de sa réputation, mais bien l'espérance d'un avenir heureux, qui portait Fanny à me faire ressouvenir de notre amour d'autrefois : après une vie de dégoûts et d'amertumes, elle voulait enfin être heureuse, et pour cela elle s'adressait à moi. Je le répète encore, je ne lui devais compte que de son bonheur et non de son honneur, qui était demeuré pur et sans tache dans l'opinion de tous. Eh bien ! cette félicité, qu'elle basait sur mon amour, pouvais-je la lui donner, quand ma pensée n'avait d'autre objet que Caroline ? n'était-ce pas au contraire la tromper indignement que de lui offrir un cœur désormais engagé et qui ne

pourrait plus comprendre le sien? Voyons, répondez: ne valait-il pas mieux pour elle voir ses espérances les plus chères envolées, que de contracter une union qui tôt ou tard devait lui apporter la plus cruelle des déceptions pour une âme comme la sienne, celle de n'être pas aimée de son mari... et de lui être un fardeau? car cela est vrai, et j'ai peur de lui laisser un jour ou l'autre deviner ce secret qui la tuerait et qui me tue, moi!

Le commandant avait prononcé ces mots avec une rapidité qui s'était ralentie sur la fin pour faire place à quelque émotion. Ferdinand ne le laissa pas continuer et lui dit avec un sourire glacé :

— Et vous prétendez que j'aurais dû, au lieu de vous engager à épouser madame de Veaucelles, vous donner le conseil de n'en rien

faire ? Que cet avis soit le meilleur, c'est ce que je ne me mettrai point en peine actuellement d'examiner, je n'ai qu'une réponse à vous faire : Vous m'avez demandé un conseil, je vous ai obéi ; si vous le trouviez mauvais, pourquoi le suivre alors ?

— Oh ! vous avez une réponse à tout ! riposta Beaufort, les lèvres pâles, aussi ne suis-je point venu ici pour vous demander compte de vos avis, mais pour vous faire une question, une seule, sur laquelle je baserai mes façons d'agir.

— Parlez, monsieur, je désire pouvoir vous satisfaire, quel que soit l'objet de votre demande.

— On ne peut mieux dire. Etes vous bien décidé à conclure le mariage, dont la baronne m'a touché quelques mots !

— Très décidé.

— Sincèrement, vous l'aimez donc ?

— Plus que je ne puis l'exprimer.

— Moins que moi pourtant, répondit sourdement le commandant.

— Je l'aime à lui tout sacrifier.

Amaury se prit à sourire dédaigneusement ; le sarcasme le plus cruel se laissait deviner dans ce sourire. En effet, quel sacrifice pouvait faire un homme qui n'avait pour toute fortune qu'un nom assez distingué, à une femme jeune, riche, titrée et belle comme une création du Titien ? Il n'eût pas été amoureux que l'intérêt seul et l'égoïsme l'eussent encore attaché à la baronne, qui lui apportait en dot un avenir des plus brillants.

— Je vous crois, dit-il enfin ; vous lui avez déjà sacrifié votre ami.

— Vous êtes injuste, monsieur, car cette



discussion, qui rompt toute intimité entre nous, c'est vous qui l'avez amenée.

— Oui, c'est moi; mais c'est votre conduite à mon égard qui l'a rendue inévitable.

— Vous ferez bien de vous expliquer, commandant, je ne vous comprends point.

— Vous rappelez-vous cette promenade, où nous rencontrâmes l'un et l'autre la baronne et où je vous confiai ma passion ?

— Parfaitement.

— Vous parûtes alors ignorer qui elle était; soyez franc : vous la connaissiez ?

— Non.

— Qui vous a donc présenté à elle ?

— M. d'Annecey.

— C'est possible; il est de ses amis; et vous n'avez pas tardé à tomber amoureux de cette femme si belle et si riche. Tout cela se conçoit à merveille; mais pourquoi alors

m'en avoir fait un mystère ? Vous vous sentiez donc coupable envers moi, que vous me cachiez vos amours ? Si votre conduite vous eût semblé loyale et convenable, comment expliquer votre trouble et votre embarras, en nous revoyant chez madame d'Arteny.

— Je conviendrai, Monsieur, qu'à la rigueur notre amitié et la confiance que vous m'avez témoignée me faisaient une loi de réciprocité ; mais ce qui m'arrêta, ce fut la pensée de rouvrir une blessure mal fermée. J'avais peur que le souvenir de votre ancienne affection ne vous fit envisager d'un œil contraint des projets qui avaient été longtemps les vôtres : ce fut cette faiblesse qui comprima ma franchise, je me tus dans l'appréhension de troubler la paix dont vous jouissiez.

— Allons, je vois que c'est moi qui ai

tort, continua Beaufort d'un ton plus triste que railleur. N'en parlons plus. Oui, vous aviez raison de penser que je l'aimais toujours. Je l'adore, Ferdinand, à en devenir fou ! Tenez, ne prenez pas mes paroles pour un défi ; c'est ma destinée qui agit impérieusement. Si vous aimez Caroline, moi, je l'aime aussi ; lequel a le plus de titres de nous deux, en supposant même que votre tendresse pût égaler la mienne ? Certes c'est bien moi, puisque, d'après vos propres paroles, j'en étais amoureux fou déjà, que vous ne la connaissiez point encore. Eh bien ! mon amour n'a point changé, il n'a fait qu'accroître, il est à son paroxisme ! Et vous allez en juger vous-même, si je vous déclare que, tout en sentant qu'un abîme me sépare d'elle, je ne souffrirai jamais qu'elle soit à un autre, moi vivant. Pour arriver à elle, je vous le jure,

Ferdinand, il faudra fouler aux pieds mon cadavre!

— Mais c'est une provocation, Monsieur!

— Non, Ferdinand, ce n'est point une provocation, mais l'effet d'une passion poussée jusqu'à la frénésie! Renoncez à cette femme, je vous en conjure; ce vous sera plus facile qu'à moi, vous l'aimez depuis moins de temps, et restons amis. Vous le voyez, toute ma colère s'évanouit; je n'exige pas, je ne commande pas, je supplie!...

Il y avait dans l'accent et dans le geste du chef d'escadron une douleur si implorante et si inoffensive, que Ferdinand en fut ému dans tout son être. Quels ravages peuvent causer les égarements du cœur! que de faiblesses et de lâchetés dans l'homme le plus énergique, quand les passions l'enlacent et l'étreignent!

— Vous ne sentez donc pas, mon pauvre ami, dit le jeune homme avec douceur, toute l'injustice de votre demande? La baronne ne sera jamais votre maîtresse, elle n'aurait jamais consenti à être autre que votre femme, et vous êtes enchaîné pour la vie, vous! Vous voulez donc condamner madame d'Arteny à un veuvage perpétuel?

— Oh! sans doute, cela est injuste, cela est cruel, je le sais, je le confesse; mais, tenez, la savoir la femme d'un autre, la voir appartenir à un autre, me la voir enlever!... Oh! rien qu'à cette idée, Ferdinand, je sens la rage me dévorer l'âme. Non, non, elle ne peut être à personne!

Le jeune officier contempla d'un œil morne le chef d'escadron et resta quelques minutes sans trouver le courage de poursui-

vre cet entretien, qui semblait devoir se clore par un drame de sang.

— Commandant, dit-il enfin, si ce sacrifice que vous ne pouvez faire, je ne pouvais pas, plus que vous, m'y résoudre; si mon amour pour Caroline l'emportait sur ma vieille amitié et parlait en moi plus fort qu'elle, que devrais-je faire, que feriez-vous à ma place?

— Mon Dieu! s'écria Beaufort en se prenant le front de ses deux mains avec désespoir, il faut donc que l'amour de cette femme soit funeste à l'un de nous! Ce que je ferais à votre place, Ferdinand?... Oh! c'est atroce d'aller sur le terrain, sans haine, sans colère pour son ennemi et avec l'intention d'en revenir seul, de courir à un duel sans miséricorde et d'avoir pour adversaire un

ami , un frère ! Cela est bien affreux ! et pourtant...

— Je vous comprends, commandant.

— Aussi, pourquoi l'avez-vous aimée ?

— Pourquoi!..... Et vous, pourquoi l'aimer encore, malgré le devoir qui aurait dû étouffer cette passion coupable ?

— C'est vrai, la fatalité!... fatalité horrible , qui met aux prises deux hommes qu'unissait la plus étroite intimité!

Ferdinand eut pitié d'Amaury, dont les joues étaient sillonnées de deux larmes brûlantes ; les pleurs n'étaient pas faits pour cette organisation forte et énergique , aussi y avait-il quelque chose de véritablement navrant dans l'émotion du chef d'escadron.

— A quand la rencontre ? fit le jeune homme d'un ton léger.

— Autant en finir le plus tôt possible, murmura celui-ci d'une voix sombre. Demain matin, si vous voulez.

— Soit, à sept heures, au bois.

— Ferdinand! Ferdinand! s'écria Beaufort, pardonne-moi ta mort si je te survis, comme je te pardonne la mienne, si tu me tues!

Par un élan spontané, ces deux hommes se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent ainsi quelques secondes s'étreignant avec une force convulsive. Enfin, Amaury, après avoir pressé sur sa poitrine une dernière fois le jeune officier, s'arracha à cet embrassement et s'élança brusquement hors du salon de Ferdinand, qui le regarda aller avec une expression d'amertume et de mélancolie indicible.

Celui-ci, de retour, **s'enferma** chez lui et



ne descendit même pas pour le dîner ; il passa toute l'après-midi, la soirée entière et une partie de la nuit à écrire. Cependant, vers le matin, se sentant gagner par le sommeil, il s'étendit sur une ottomane et dormit jusqu'à six heures d'un sommeil fiévreux et agité. A cette heure un valet, comme il en avait reçu l'ordre la veille, vint rompre ce repos si court : Amaury, qui ne s'était pas déshabillé, n'avait point de toilette à faire, il quitta précipitamment sa chambre et sortit à pied de l'hôtel, sans se faire suivre d'aucun de ses gens.

Depuis quelques jours, madame de Beaufort était habituée à l'humeur sombre et fantasque de son mari. La pauvre Fanny avait cent fois eu l'idée de se jeter à son cou et de le supplier, au nom de leur amour, de la mettre de moitié dans ses chagrins, mais le

ton brusque du commandant lui en avait enlevé la hardiesse. Cependant l'inquiétude de la jeune femme était vive ; que se passait-il donc ? l'absence de Beaufort, qui ne descendit même pas pour le repas, mit le comble à ses transes ; elle voulut l'interroger et se dirigea vers son appartement ; mais le valet d'Amaury lui dit que son maître avait fait défendre sa porte à qui que ce fût, sans exception aucune. Elle n'osa transgresser cet ordre et rentra tristement chez elle, où elle fondit en larmes en s'abandonnant aux pensées les plus amères et les plus navrantes. Sa nuit fut fort agitée, elle ne put fermer l'œil ; la conduite de son mari exalta son imagination prompte à s'alarmer, et l'inquiétude prenant le dessus sur la timidité, elle se décida à aller se jeter aux genoux d'Amaury et à implorer l'aveu de ses tourments secrets.

Elle se leva de bonne heure et mit dans l'arrangement de sa toilette du matin ce soin qui annonce l'intention de ramener à soi par une coquetterie bien permise dans le mariage. Elle ne perdit point de temps et pénétra avec une émotion extraordinaire dans la chambre de Beaufort, quelques instants après qu'il en était sorti. Fanny, étonnée, regarda autour d'elle avec une douloureuse surprise. Après plusieurs secondes de cette exploration distraite, ses yeux tombèrent par hasard sur le bureau de travail. Amaury, dans la prévoyance d'un malheur, avait écrit quelques lettres : madame de Beaufort en aperçut une à son adresse ; cette circonstance bizarre la frappa, il lui vint un vague pressentiment de ce qui se passait. Elle fit sauter le cachet de cette lettre et en parcourut vivement le contenu ; mais les premiers mots

suffirent pour lui tout révéler, le reste se devinait. L'imminence du danger lui donna une énergie fébrile ; elle s'élança hors de la chambre , sonna ses domestiques et ordonna aussitôt d'atteler.

Quelques minutes après, ses chevaux dévorait l'espace dans l'avenue des Champs-Élysées.

Le coupé prit le chemin du bois de Boulogne : Fanny trouvait qu'on n'avancait pas ; chaque seconde était un siècle pour elle ; elle n'arriverait point à temps pour empêcher un malheur ! Enfin , la voiture s'est engagée dans le bois ; mais quelle allée suivre ? de quel côté étaient-ils ? Tout était désert à cette heure, personne à interroger : c'était à en perdre la tête. Fanny donnait au cocher les ordres les plus contradictoires. Elle lui faisait prendre une avenue, puis elle

lui commandait aussitôt de la quitter pour s'enfoncer dans un chemin tout-à-fait opposé; et toutes ces recherches, toutes ces courses folles à travers le bois, au sein d'un brouillard humide et glacial, avaient été infructueuses ! elle n'avait partout rencontré que la plus complète solitude.

Fanny se sentait mourir au milieu de ces angoisses affreuses. Cependant, est-ce une illusion ? au bout d'une allée déserte elle croit apercevoir, se détachant de la brume épaisse qui rendait leur forme indécise, plusieurs fantômes se mouvoir. Elle n'a pas perdu tout espoir, ce sont eux ! Dieu a permis qu'elle arrivât à temps, elle le sauvera ! Elle crie au cocher d'avancer, d'avancer ! elle n'est plus séparée d'eux que de quelques pas, elle va s'élancer de la voiture...

**Tout-à-coup une détonnation éveille les**

échos du bois, et une fumée noirâtre se joint au brouillard pour envelopper de son voile cette scène mystérieuse et sanglante.

La malheureuse arrivait trop tard !

Elle poussa un cri déchirant et tomba sans vie dans les bras de ses gens.

V.

Amaury avait écrit la veille à deux officiers supérieurs de ses amis, en les priant de vouloir bien lui servir de témoins ; le lendemain de bonne heure , comme nous l'avons vu, il était allé les rejoindre et s'était ensuite avec

eux dirigé vers Boulogne dans un fiacre de place. Ferdinand, qui de son côté en avait fait autant, rencontra Beaufort dans la première allée qui ouvre le bois. Les deux adversaires se saluèrent, l'un par un geste mélancolique et grave rempli d'une compassion affectueuse, l'autre avec l'expression d'un remords poignant, car il comprenait que le drame dans lequel il allait être acteur serait la manifestation du plus odieux égoïsme, sans toutefois se sentir la force de résister à la fatale puissance qui le poussait. Parvenus à une allée sombre, que remplissait une complète solitude, cette caravane funèbre s'arrêta; on descendit de voiture et l'on fit tous les préparatifs que comporte une circonstance de ce genre.

— Messieurs, dit Ferdinand d'une voix lente et fort émue, ce qui nous me



l'un et l'autre en présence est de nature à ne nous permettre aucun arrangement; vous en avez été prévenus, c'est donc un duel à mort qui va avoir lieu. Mais, si voisins de l'expiation, deux galants hommes sentent la haine sinon s'évanouir, du moins fortement s'ébranler; pour mon compte, je suis sans colère et sans amertume. Je ne pense pas qu'il en soit autrement de mon adversaire. Qu'en dites-vous, monsieur de Beaufort?

Le chef d'escadron, interpellé, était par trop agité pour formuler une réponse; il ne répliqua que par un bourdonnement sourd que le jeune homme sut interpréter, car il s'approcha vivement de lui et, avançant le bras :

— Votre main, commandant? fit-il avec attendrissement.

Celui-ci la pressa fortement dans la sienne : ses paroles ne pouvaient sortir ; des larmes affluaient dans sa poitrine ; un instant l'idée lui vint de renoncer à sa fatale passion et de ne pas lui donner ce dévouement atroce ; mais, encore un coup , son amour insensé pour madame d'Arteny l'emporta.

— Oh ! Caroline, murmura-t-il d'une voix étranglée , si je cesse jamais de t'aimer, je devrai bien te haïr !

— Maintenant , messieurs reprit Ferdinand avec calme , ne prolongeons pas davantage cette situation ; finissons-en, je vous prie.

Entre militaires, les témoins s'en rapportent assez volontiers de la gravité de la rencontre aux adversaires eux-mêmes. Ceux-ci chargèrent en silence les pistolets et les

mirent dans les mains du commandant et de Ferdinand ; les deux ennemis devaient marcher l'un sur l'autre et tirer à la distance de quinze pas. On les espaça dans l'intervalle déterminé , et, le signal donné, ils s'avancèrent l'arme au poing. L'instant où deux hommes sont en présence pour s'entre détruire est trop solennel pour ne pas éloigner toute préoccupation étrangère ; les témoins étaient tellement absorbés par les détails terribles de cette scène , qu'ils n'entendirent pas les roulements d'une voiture qui volait vers eux de toute la vitesse de deux chevaux haletants et couverts d'écume ; une seconde plus tôt, Fanny eût pu se jeter entre son mari et Ferdinand. Mais elle arriva trop tard : une double détonation , comme on le sait déjà , avait retenti dans le bois, au moment où elle allait s'élancer hors du coupé et interposer son amour entre ces deux haines.

Un homme était tombé, mais ce n'était pas le commandant ; la balle d'Amaury était allée se loger dans la poitrine de Ferdinand, du côté droit, au-dessous du sein. Les témoins s'élançèrent sur le malheureux, qui était étendu sur l'herbe rougie de son sang. Beaufort ne fut pas le dernier à voler vers le jeune officier. La catastrophe accomplie, sa tendresse se ranima à l'aspect du danger où il était ; il tomba à genoux et examina avec une agitation mêlée d'égarement la blessure profonde par où la balle s'était fait une issue.

— Messieurs ! messieurs ! il n'y a pas un instant à perdre ! s'écria-t-il bouleversé, vite en voiture et chez moi ; là, du moins, tous les soins lui seront donnés. Au nom du ciel, soyons prompts, si nous voulons le sauver !

Au même moment, le groom du commandant, qui avait accompagné madame de

Beaufort, vint d'un air effaré trouver son maître :

— Que me veux-tu ? lui demanda-t-il d'une voix brève.

— Monsieur, madame de Beaufort est ici, dans sa voiture, où elle est au plus mal... Elle a perdu connaissance... accourez vite, monsieur ! vous saurez mieux que nous ce qu'il faut faire pour lui porter secours.

— Elle aussi ! articula-t-il en frappant du pied avec désespoir, il ne manquait plus que cela pour compléter la fatalité de cette journée !

Cependant, il demeurait comme atterré devant le corps inanimé de Ferdinand, dont on s'était empressé de bander la plaie à la hâte, en attendant qu'on pût poser sur la blessure un appareil plus régulier. Le leva

d'Amaury eut besoin de lui rappeler une seconde fois la situation de Madame de Beaufort.

— Mais, monsieur, que faire ?

— Mon Dieu, le sais-je !.. s'écria-t-il en quittant sa victime pour suivre son domestique.

Fanny était étendue dans sa voiture, en proie à une crise nerveuse des plus violentes. Son état n'aurait eu rien de bien alarmant dans un tout autre temps, mais sa grossesse était fort avancée et la plus petite secousse pouvait mettre en péril son existence, ainsi que celle de la faible créature qu'elle portait dans son sein. Entre son ami mourant et sa femme en danger, Amaury incertain se demandait quel parti il avait à prendre et de quel côté il devait tourner ses soins ; toutefois, cette hésitation dura peu ; il comprit que Ferdinand ne demeurait pas sans se-

cours et que, lui présent, nul autre n'avait le droit d'escorter sa pauvre femme évanouie. Il monta donc dans la voiture, et le cocher ne tarda pas à s'arrêter dans la cour de l'hôtel.

Tandis qu'Amaury, la tête perdue, accompagnait Madame de Beaufort et lui faisait inutilement respirer des sels, les témoins de Ferdinand le transportaient dans le fiacre de place qui les avait amenés. Ils trouvèrent plus convenable de le reconduire dans la rue Lepelletier, où il demeurait, que chez le commandant, se promettant d'ailleurs de lui rendre tous les soins que sa situation pouvait exiger. Un chirurgien fut aussitôt appelé, mais il ne laissa pas d'espoir; la balle dans le trajet avait fait d'affreux ravages, Ferdinand ne devait pas survivre à son extraction. Vers le soir, cependant, quelques for-

ces lui revinrent avec la connaissance. Il promena un regard éteint autour de lui et aperçut à ses côtés un des témoins, qui était aussi son ami intime.

— Chany, murmura-t-il en s'adressant à lui, j'ai un service à te demander.

— Parle, répondit le jeune homme avec le ton d'une pénible émotion.

— Tu iras à l'instant même chez Madame la baronne d'Arteny... Tu sais où elle demeure ?

— Rue Saint-Dominique.

— Je lui avais promis hier matin en la quittant d'aller la voir... j'avais une réponse à lui faire sur une commission dont elle m'avait chargé... Elle a tout lieu d'être surprise de mon manque de parole... sois assez bon pour lui porter ce soir même mes excuses.



M. de Chany fit un geste de consentement.

— Tu lui diras l'accident qui en est la cause... ajouta-t-il en appuyant sur ce mot.

— J'y vais de ce pas répondit le jeune homme.

— Merci. Maintenant j'attendrai ton retour.

Chany sortit au même instant.

— Allons, murmura Ferdinand en laissant retomber sa tête sur son lit, nous verrons si elle m'aime assez pour franchir le seuil de cette porte et serrer une dernière fois la main de celui dont elle consentait à prendre le nom.

Plusieurs de ses amis entrèrent alors et entourèrent sa couche, mais il s'enfonça dans son oreiller, ne donnant d'autres signes de vie que quelques gémissements arrachés par la douleur cuisante de sa blessure.

Après une heure d'un triste silence, la porte s'ouvrit, et M. de Chany parut donnant le bras à une femme dans tout le désordre d'un chagrin violent et profond. Cette femme, c'était la baronne.

A sa vue Ferdinand releva la tête et poussa un faible cri de joie.

Caroline s'élança vers lui et, insoucieuse de tous ces regards jeunes attachés sur elle, elle prit la main du blessé qu'elle serra dans les siennes avec une énergie convulsive. Par un sentiment de tact délicat, tout le monde se retira et on les laissa seuls. Longtemps ils se regardèrent sans s'adresser la parole ; enfin Ferdinand rompit le premier le silence, et, la contemplant avec un bonheur inexprimable :

— Je vous désirais, mais je n'osais vous attendre.

— Quoi ! vous doutiez de mon attachement ?..

— Je craignais que vous ne reculiez devant une démarche... qui ne peut , au demeurant, guère vous compromettre, reprit-il avec un sourire d'un calme mélancolique.

Madame d'Arteny sentit un frisson parcourir tous ses membres à cette phrase, qui la ramenait à la situation désespérée du jeune-homme.

— Oh ! racontez-moi la cause de cet épouvantable duel ! s'écria-t-elle, ses jolis traits pâles et contractés.

— Vous saurez tout , il faut que vous sachiez tout, poursuivit Ferdinand, car vous êtes l'objet innocent de cette rencontre , et vous seule peut-être pouvez tout réparer.

— Moi, la cause de cette rencontre !.....  
Mais c'est épouvantable, Ferdinand ! vous  
avez perdu la raison !

— Non, mon amie, je suis bien dans mon  
bon sens : veuillez m'entendre ; un mot vous  
expliquera tout. Amaury vous aime jusqu'à  
la frénésie.

— Et ce duel...

— Il est jaloux... et vous lui avez fait  
part vous-même de vos projets de mariage ;  
comprenez-vous maintenant ?

— Rien, rien, je ne comprends rien à ce-  
la, à tel point que j'ai besoin de vous voir et  
de vous entendre pour ne pas me croire le  
jouet d'un mauvais rêve !... lui, m'aimer !  
Mais songez donc, Ferdinand, qu'il n'a tenu  
qu'à lui de m'épouser ! Je ne vous connaissais  
pas alors, mon cœur était libre, le comman-  
dant était un homme aimable et considéré,

et bien que nous ne nous fussions pas encore expliqués irrévocablement, nous étions l'un et l'autre sur un pied d'intimité assez significatif, quand un beau jour...

— Je sais tout cela.

— Il part sans en prévenir personne et se marie...

— Mais sans cesser de vous aimer.

Caroline arrêta ses deux yeux sur lui attendant qu'il donnât le mot de cette énigme inexplicable.

Il continua d'une voix faible :

— Oui. Ceci est un secret que je violerai pourtant, car l'intérêt d'Amaury l'exige comme celui de sa pauvre femme.

— Parlez,

— En épousant Madame de Veaucelles, M. de Beaufort réparait une faute... une faute qu'il allait expier bien chèrement car

Amaury avait l'âme pleine de votre image en menant Fanny à l'autel...

— Ah !... fit Caroline avec un geste d'étonnement.

— Oui... tout le temps qu'il passa loin de Paris, il fut courageux et sut se montrer tendre et bon envers cette femme, qu'il avait aimée et qu'il n'aimait plus. Mais aussitôt qu'il vous a revue, belle, spirituelle, avec tout le prestige parisien, l'infortunée Fanny a dû perdre la place si petite déjà qu'elle avait dans son cœur; vous l'en avez chassée, Caroline, pour y trôner despotiquement. Ecoutez, il est temps de rendre justice à cette malheureuse femme : ce n'est pas qu'elle fût indigne de Beaufort, sans une infirmité cruelle, elle n'eût peut-être eu, mon amie, qu'une chose à vous envier, votre jeunesse ; vous

l'avez crue sotte et elle n'était que sourde, mais cette imperfection l'a condamnée à tout jamais à cette nullité apparente qui l'écrase et sous laquelle en vain elle se débat. Que cette découverte vous porte à la plaindre et vous donne l'envie de la consoler... Vous êtes bonne, Caroline, vous serez son amie !

La baronne se rappela sur le champ la lutte qu'elle avait engagée avec elle, et le triomphe d'amour-propre qu'elle avait remporté, lorsqu'Amaury la lui présenta ; elle se reprocha sincèrement sa trop facile victoire et s'accusa de cruauté :

— Pauvre femme ! je l'ai misérablement torturée !.. et cela par un méprisable motif de vanité ! J'en voudrai de cela toute ma vie ! dit-elle avec un de ces bons remords qui se rencontrent si souvent chez les fem-

mes, lorsqu'on sait faire vibrer en elles quelques cordes de l'âme.

— Eh bien ! Caroline, réparez ce tort en lui rendant l'amour de son mari...

— L'amour de M. de Beaufort !... oh ! cet homme maintenant me fait horreur avec son amour !.. C'est lui qui vous tue !

— C'était un duel, je pouvais le tuer.

— Il vous avait provoqué, lui !

— Il fallait qu'il vous aimât bien pour en arriver là !.. Tenez , je l'ai vu pleurer ; oui , des larmes ruisselaient de ses yeux, il m'a demandé pardon de sa folie, mais son amour l'emportait sur tout... et nous nous sommes battus.

— C'est atroce ! Mais qu'attendez-vous de moi ?

— D'éteindre chez le commandant cette



passion insensée qui l'éloigne de cette pauvre Fanny, qui l'aime tant, elle.

— Soit; toutefois recevez ici, Ferdinand, le serment que je fais d'être fidèle au souvenir de notre amour. Je suis veuve, à cette heure, je resterai veuve, je vous le jure !

— Merci, Caroline ! merci ! vous avez su deviner la plus grande joie que puisse emporter un mourant, la joie de savoir qu'il laisse une place qui ne sera remplie par aucun autre; merci !..

Ferdinand était épuisé, la jeune femme sentit la nécessité de mettre fin à ce dialogue, dont les émotions n'étaient que trop dangereuses; elle ramena son voile sur son visage et se leva :

— Adieu, fit-elle avec un désespoir qu'elle voulut réprimer, ou plutôt à bientôt, car je reviendrai.

—Alors ne soyez pas trop long-temps sans revenir, répondit le blessé en souriant faiblement.

Elle sortit en sanglotant.

Un homme qui franchissait l'escalier au moment où elle le descendait, la heurta rudement par le coude; il ne l'avait point aperçue, il se retourna aussitôt pour lui adresser quelques excuses; la baronne, ébranlée par cette secousse imprévue, en avait fait machinalement autant en s'appuyant sur la rampe. Leurs yeux se rencontrèrent : Madame d'Arteny frissonna et disparut presque au même instant, comme si elle se fût trouvée dans le voisinage d'un serpent. Celui-ci la regarda fuir avec une agitation inexprimable, puis lorsqu'il l'eût perdue des yeux, il se dirigea brusquement vers l'antichambre, où il demanda à être introduit auprès du malade.

Cet homme, c'était Beaufort : aussitôt qu'il lui avait été possible de s'éloigner du lit de sa femme, il s'était empressé de voler chez sa victime.

— Elle était ici quand je suis entré, murmura-t-il d'une voix étranglée en s'approchant lentement du lit de Ferdinand.

— Elle venait me faire ses adieux.

Amaury passa ses mains sur son front.

— Ses adieux!... elle vous aime bien, n'est-ce pas?... Par conséquent, elle doit bien me haïr...

Une larme sillonna rapidement la joue du commandant.

— Eh bien ! moi aussi, je la hais, je l'exècre ! s'écria-t-il tout-à-coup en frappant du pied par un transport de fureur. N'est-ce pas elle qui a fait tout le mal ? sans elle, aurais-je provoqué mon meilleur ami ? c'est elle qui

nous a mis les armes à la main ! c'est elle qui te tue et non pas moi, Ferdinand ! Oh ! je la hais pour la fatale passion qu'elle m'a inspirée, pour l'abîme qu'elle a creusé sous mes pas, pour l'affreux malheur dont elle est cause ! Cette femme a été notre mauvais génie ; je la hais ! je la hais !

— N'accusez et ne maudissez que la fatalité, commandant ; elle seule a tout fait.

— Vous me pardonnez donc votre mort ? demanda-t-il d'un accent entrecoupé.

— Ne fallait-il pas que l'un de nous succombât, vous ou moi ? Le sort m'a choisi, voilà tout. Et en cela il a fait preuve de discernement, car moi, je ne tiens à rien ; ma mort ne nuit à personne, je ne suis nécessaire à qui que ce soit. Il n'en est pas de même de vous, Amaury ; vous êtes époux, vous êtes père ; vous avez une tâche grave à

remplir, une tâche dont vous ne pouvez vous dispenser sans crime : le bonheur d'une pauvre femme et d'un faible enfant est entre vos mains, et, parce que d'ici longtemps peut-être le calme ne rentrera pas pleinement dans votre âme, vous ne voudrez pas qu'eux aussi aient à souffrir.... N'est-ce pas, Beaufort, que vous serez courageux? l'approche de la tombe m'a ôté toute ma légèreté, et j'ai acquis le droit de réclamer de vous un sacrifice, un seul : eh bien ! mon ami, me promettez-vous d'étouffer cette passion impossible, qui ferait bien des victimes ; répondez, me le promettez-vous?

— Ferdinand, Ferdinand, quand je vous ai dit que je haïssais cette femme ! murmura le commandant d'un air sombre.

— Eh non ! mon ami, vous l'aimez encore ;

mais avec de l'énergie, vous viendrez à bout du vertige qui vous égare..... Me jurez-vous?....

— Je vous jure, interrompit-il d'une voix farouche, de me brûler la cervelle, si je ne puis dompter cet amour odieux!

On vint dire au commandant que sa présence à l'heure même chez lui était de toute urgence. La secousse terrible du bois avait bouleversé la chétive organisation de Fanny et avancé le terme de sa grossesse. Les douleurs de l'enfantement l'avaient saisie, et elle était au plus mal, lorsqu'on courut chercher Amaury chez Ferdinand. M. de Beaufort n'avait plus la tête à lui, il se laissa entraîner par son domestique jusqu'à sa voiture, qui le ramena rapidement à son hôtel.

Quand il arriva dans la chambre de sa femme, tout était accompli : elle avait mis au monde un enfant mort, que le coup dont elle avait été frappée et ses terribles craintes avaient tué dans son sein.

Malgré tant de motifs déjà d'agitation et de douleurs, Amaury ressentit cette perte aussi vivement que s'il n'eût eu que ce malheur à déplorer. Dans ses rêves, il avait réussi à se convaincre que c'était un fils que le ciel lui donnerait, et ce fils-là, du moins, pourrait porter son nom ; il ne lui faudrait pas l'aimer en cachette, il l'appellerait son enfant, comme lui l'appellerait son père ! Adrien était bien à lui, et certes il le chérissait de tout son cœur ; mais ses sentiments paternels étaient froissés à chaque instant par ce petit être, qui se souvenait d'avoir dormi

dans les bras d'un autre auquel il donnait aussi le nom de père, et qui, malgré les soins de Fanny, ne lui témoignait qu'une affection de commande. Les enfants dès l'âge le plus tendre sont instinctivement hostiles à ces intrus qui viennent prendre auprès de leur mère une place jadis occupée par un autre qu'ils avaient appris à aimer en apprenant à vivre. Cette espèce d'aversion existait chez Adrien, qui ne pouvait se douter qu'une faute l'unît par le sang à Beaufort. C'était là un premier châtiment, une première expiation dont il entrevoyait le terme dans la naissance d'un autre fils qui le vengerait par son amour de cette froideur cruelle. Mais lui-même avait fait crouler cet espoir, cette illusion si douce, car c'était bien lui qui avait brisé cette frêle créature dans le sein de cette pau-



vre femme mourante peut-être , elle aussi, gisait par sa faute.

Les sentiments violents ne peuvent se faire à l'immobilité ; aux agitations de l'âme, il faut pour contrepois l'agitation du corps, elles se neutralisent alors l'une par l'autre : Amaury n'avait pu, malgré ses efforts, demeurer au chevet de Fanny. Il se retira dans sa chambre; et, tant que la nuit dura, il parcourut le parquet de long en large , poussant des gémissements déchirants , se frappant la poitrine avec une fureur presque insensée, sans pouvoir se livrer au sommeil. Enfin, vers le matin, il tomba de lassitude et d'épuisement sur son lit.

Il était allé, durant la nuit, à plusieurs reprises, s'assurer par lui-même de l'état de sa femme qui était des plus alarmants; il sortait

de sa chambre vers les six heures et se disposait, avec un désespoir profond, à prendre le chemin de la rue Lepelletier, lorsqu'un domestique au service de Ferdinand se présenta à l'hôtel.

A sa vue le commandant pâlit; il comprit ce que cela voulait dire :

— Tout est fini, n'est-ce pas? fit-il en l'interrogeant d'un regard bouleversé.

— Tout est fini, répondit tristement le valet, qui se retira aussitôt.

— Deux morts dans une nuit! deux morts causées par moi!... et Fanny peut-être qui va succomber et qui, comme les autres, sera ma victime! Oh! je suis un monstre! s'écria-t-il d'une voix gutturale, en lançant, comme l'empereur Julien, un regard de haine et de rage vers le ciel qui s'était si ouvertement acharné contre lui.

Vraiment l'amour paraîtrait une bien affreuse chose, si on l'envisageait dans quelques-uns de ses résultats ! Mais de pareils exemples ne seront jamais une leçon, car il faudrait être calme pour en profiter, et les passions ont un courant qui vous entraînent sans vous laisser le temps d'éviter le gouffre ouvert sous vos pas, et vers lequel vous vous précipitez tête baissée pour n'y point voir.

The first thing I noticed when I stepped  
 out of the car was a warm blanket of  
 sunlight. The air smelled like fresh  
 bread and the ground beneath my feet  
 was soft and yielding. I took a deep  
 breath, savoring the simple pleasures  
 of a quiet morning. The world around  
 me seemed to be holding its breath,  
 waiting for me to take the first  
 step. I smiled, feeling a sense of  
 peace and possibility.

VI.

Deux mois ont passé sur les scènes lugubres que nous venons de décrire, deux mois d'une tristesse morne et désespérante. Les crises qui faillirent emporter Fanny ont fait place à une maladie de langueur non moins

alarmante, car la tombe semble devoir s'entr'ouvrir au bout. Amaury, lui, toujours sombre et taciturne, fuit le lit de sa femme dont les souffrances sont pour lui un remords; il fuit son intérieur, ses amis, ses connaissances, il voudrait se fuir lui-même; si le néant était derrière le suicide, il aurait demandé l'oubli de tout au tube d'un pistolet. Cent fois il avait songé à en finir par la mort violente, mais il avait jusqu'alors repoussé cette lâcheté avec le reste de cette énergie de bronze dans laquelle avait été trempé son caractère; cependant on sait la fascination d'une idée qui revient sans cesse : peut-être eût-il succombé à cette tentation, si le hasard ne lui fût venu en aide en offrant à son âme brisée par l'inertie une activité susceptible d'en secouer la léthargie.

On se trouvait à la fin de mai 1830 : nous ne rappellerons ni la querelle qui survint entre le gouvernement français et Hussein dey, ni les griefs qui occasionnèrent l'expédition d'Alger; les détails que nous pourrions donner à cet égard sont connus de tous, et d'ailleurs ils n'entrent point dans le cadre de notre sujet. Si nous signalons cette campagne, c'est uniquement parce que M. de Beaufort reçut l'ordre de se joindre à l'état-major qui devait accompagner le maréchal de Bourmont en Afrique. Amaury, que ses chagrins domestiques avaient distrait de toute préoccupation politique, accueillit cette injonction avec une surprise mêlée d'une joie secrète. Tout ce qui l'entourait lui était devenu odieux; il crut que l'éloignement l'amènerait à l'oubli, et, en tout cas, il ne pouvait

être ailleurs plus misérable. Et puis, qui sait? cette mort, qu'il ne voulait point se donner, peut-être viendrait-elle à lui et l'arracherait-elle à l'enfer de sa vie?

Mais auparavant il avait à vaincre les prières et les larmes de Fanny, qui le supplia de ne pas l'abandonner et de ne point joindre à ses souffrances les inquiétudes cruelles que ferait naître à chaque minute en elle la conscience des dangers qu'il aurait à courir. Partir, c'était la tuer, car elle était trop faible pour supporter les angoisses perpétuelles de l'incertitude où elle serait sur son existence : la pauvre femme usa de toutes les éloquences, de l'éloquence des pleurs, de l'éloquence des yeux, de l'éloquence de l'âme. Mais elle avait affaire à un homme qui avait trop souffert et qui souffrait trop pour n'être pas égoïste et pour voir autre chose que sa



propre douleur : Amaury fut inexorable, Madame de Beaufort eut beau l'exhorter à donner sa démission pour se livrer en paix aux jouissances d'une fortune brillante, le commandant répondit obstinément qu'en temps de paix il eût pu la solliciter, mais qu'à la veille d'une guerre ç'aurait par trop l'air d'une lâcheté, et qu'il ne fallait pas songer à lui faire changer de résolution.

On hâtait à Toulon les préparatifs de l'expédition assez activement pour se mettre en campagne dans les premiers jours de juin et débarquer, selon les probabilités calculées, vers le milieu du mois dans la baie de Sidi-Ferruch, ce qui dans le fait se réalisa. Au plus tard dans huit jours, le commandant devait rejoindre l'état-major du maréchal auquel il était attaché.

La malheureuse Fanny voyait avec un d

sespoir navrant approcher le moment fatal où son mari lui serait enlevé, tandis que lui remerciait le ciel de lui offrir ce moyen d'échapper au passé, en fuyant les lieux qui lui rappelaient de si noirs souvenirs.

Un matin Beaufort, en rentrant d'une course au ministère de la guerre passa dans la chambre de sa femme. Une jeune femme était assise au chevet du lit, le dos tourné du côté de la porte. Au bruit de ses pas, celle-ci retourna vivement la tête et se leva du fauteuil où elle se trouvait. A sa vue, le commandant resta cloué au parquet sans pouvoir faire un mouvement et lui adresser la parole: il avait devant les yeux la baronne d'Arteny. Madame de Beaufort, qui remarqua l'agitation de son mari sans y donner

une cause, en parut frappée elle-même et chercha à y mettre fin :

— Mon ami, lui-dit-elle, madame d'Arteny a appris le triste résultat qu'ont eu mes couches, et elle a été assez bonne pour me donner une marque touchante d'un intérêt qu'elle me porte à cause de vous.

Àmaury jeta un regard rapide sur elle et fut surpris du changement qui s'était opéré dans la baronne depuis leur dernière rencontre.

Ce n'était plus cette jeune femme, vive, enjouée, railleuse, vaine de sa beauté et de ses grâces; la douleur l'avait métamorphosée, elle aussi, et en avait fait une femme d'une gravité triste et mélancolique. Sa toilette, jadis si éclatante, était en harmonie avec la disposition de son esprit : elle portait une robe de couleur sombre et un cha-

peau de velours noir d'une simplicité toute puritaine ; on voyait que , si sa mise n'excluait pas l'élégance, c'était à son insu , et parce que l'élégance était inhérente à sa nature. Caroline , qui jusqu'à ce jour n'avait point éprouvé la plus légère contrariété, apprenait enfin que nul n'est exempt de souffrir. Quoique gâtée par le monde, elle avait un cœur capable d'attachement , et Ferdinand avait su lui inspirer une affection profonde ; une affreuse catastrophe le lui avait enlevé au moment où leur union allait s'accomplir ; tous ses rêves de bonheur s'envolaient avec l'existence de cet infortuné. Certes, elle était en droit de maudire la cause unique de tant de maux, et son premier sentiment fut presque de l'horreur pour le commandant ; mais la passion frénétique d'Amaury ne méritait-elle point quelque pi-

tié? Le fou n'est point responsable des actes qu'il commet, et vraiment il y avait de la démence dans la passion de Beaufort pour elle. Un pareil amour dans ses plus grands excès porte en lui quelque excuse ; il avait fallu qu'il l'aimât bien souverainement pour ne pas hésiter à lui sacrifier son meilleur ami et, sans le savoir, dans sa vanité inexpliquée, elle cessait d'être inexorable pour cet amour qui la rendait pourtant si malheureuse. D'ailleurs, elle avait promis à Ferdinand de réparer tout le mal que sa beauté avait fait, et rendre à cette pauvre Fanny cet époux, qui lui avait échappé sans qu'elle s'en doutât encore.

Elle avait eu connaissance en même temps, et des couches malheureuse de madame de Beaufort, et du prochain départ de son mari pour l'Afrique. L'isolement dans lequel cette femme souffrante et faible allait demeurer

lui avait paru affreux, et elle conçut aussitôt le projet de l'arracher à l'horreur d'une pareille situation en l'emmenant avec elle dans un château qu'elle avait aux environs de Paris. Il n'est rien comme une grande douleur pour vous rendre compatissant aux chagrins des autres : elle éprouvait par avance pour madame de Beaufort une amitié dévouée puisant son aliment dans les torts qu'elle se sentait avoir eus envers elle, la seule fois qu'elles s'étaient vues. Mais peut-être, sans le départ prochain du commandant, ne se fût-elle jamais décidée à se retrouver en présence de cet homme, dont la vue pour elle la reportait vers de si tristes événements.

— Monsieur, fit-elle en s'adressant à Amaury, j'ai été instruite de l'absence qui vous éloignera pour longtemps peut-être de

madame de Beaufort ; j'ai compris tout ce qu'a d'accablant l'isolement dans lequel vous êtes forcé de la laisser, et je viens l'enlever à cette mortelle solitude. Je veux que madame soit mon amie, et elle ne pourra manquer de le devenir; je n'épargnerai rien pour cela... Je commence d'abord par l'emmener avec moi à la campagne: l'air pur des champs la ranimera, et du moins ainsi elle aura auprès d'elle quelqu'un qui vous remplacera dans les soins qui lui sont nécessaires... Je n'ai pas pensé un instant qu'il pût exister l'ombre d'un prétexte de refus. Dans huit jours, j'enlève madame de Beaufort, c'est une chose arrêtée.

Fanny regarda son mari avec étonnement; elle ne savait quoi répondre à cette invitation qui n'admettait point d'excuses et qui disposait d'elle sans la consulter. Le chef d'es-

cadron lui-même, se souvenant de l'antipathie haineuse que la baronne avait témoignée à sa femme, ne savait trop quoi en penser. D'ailleurs le trouble dans lequel le mettait la présence imprévue de Caroline lui donnait peu le loisir de pénétrer l'intention secrète de madame d'Arteny.

— N'est-ce pas que vous acceptez ? reprit celle-ci en remarquant l'embarras de Fanny.

— Madame, agréez toute ma reconnaissance.... mais je ne puis... je suis si souffrante...

— Raison de plus; sans cela vous n'auriez pas besoin de moi.

— Ma société est bien triste...

— Et c'est pourquoi je la recherche, madame... répondit Caroline en jetant un regard au commandant; oh ! je suis bien chan-



gée de ce que j'étais, il y a de cela trois mois !... J'ai souffert aussi, moi, madame, et ma blessure saignera longtemps encore, je vous le jure !... ne craignez donc pas d'être triste devant moi ; la joie seule me serait à charge.

Entre les âmes éprouvées par le malheur, il s'établit des rapports sympathiques, de ces intimités étroites et chaleureuses d'une inexplicable soudaineté : Fanny n'ignorait pas quels projets son mari était venu rompre si cruellement en se battant avec Ferdinand, elle se sentit attirée vers cette femme désolée et sembla disposée à s'abandonner au caprice bienveillant de la baronne.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? continua Caroline.

— Mon ami , quelle réponse dois-je faire aux séduisantes propositions de madame

d'Arteny ? demanda Fanny en s'adressant à son mari, qui s'était dirigé vers une fenêtre pour dérober à sa femme sa violente émotion. Dois-je accepter ?

— C'est à vous de voir, ma chère amie, balbutia-t-il d'une voix manifestement altérée, si vous vous sentez de force...

— Oh ! ne craignez rien, interrompit la baronne; j'ai une voiture d'une douceur incomparable, et la route est unie comme une glace. C'est donc bien convenu : dans huit jours je reviens prendre madame de Beaufort.

Elle se leva aussitôt, embrassa cordialement Fanny et fit un geste presque affectueux au commandant : l'aspect bouleversé de celui-ci et les soucis dont son front portait les marques profondes l'avaient émue

de pitié pour cet homme qui n'avait eu d'autre crime, après tout, que de la trop aimer.

La vue de Caroline avait remué toutes les cendres d'une passion toujours fumante ; Beaufort jugea son départ plus que jamais nécessaire et attendit ce moment avec une impatience fiévreuse. Une semaine s'écoula rapidement : l'heure des adieux arriva, et Amaury s'arracha des bras de sa femme avec une joie sombre, tandis qu'elle, anéantie, retombait sans connaissance sur l'oreiller de son lit.

Le lendemain de bonne heure la voiture de voyage de la baronne entra dans la rue de Varennes. Caroline trouva madame de Beaufort plongée dans le plus complet abattement ; on eût dit, tant elle paraissait épuisée, qu'elle n'avait plus de force même pour souffrir. Madame d'Arteny profita de

cette incurie qui se laissait faire , pour l'enlever elle et le petit Adrien dans sa calèche, sans que celle-ci opposât la moindre objection.

Le trajet fut court. L'habitation de la baronne était assise sur le riant coteau qui domine Nogent aux lisières du bois de Vincennes. Un parc immense, dont la grille s'ouvre sur la route et qui semble être une ancienne dépendance de la forêt , donne à la maison un air d'isolement qui la détache complètement du village. La vue la plus étendue se déroule à l'horizon, et offre des masses de verdure et des avenues de peupliers que la Marne sillonne avec coquetterie de son ruban d'argent. Cette situation est ravissante; mais que sont les charmes du site, les séductions de la nature, quand tout cela est en désaccord avec le cœur ! Madame de Beaufort dut faible-

ment apprécier cette position enchantresse qui ne pouvait rien sur la tristesse et l'état de son âme.

La baronne malgré son incessante sollicitude, était impuissante à rappeler le calme chez cette pauvre femme que les inquiétudes de l'esprit lacéraient autant que les affaissements d'une organisation épuisée. Les jours de Fanny s'écoulaient dans une langueur désespérante, qui ne la quittait un instant chaque matin qu'à l'apparition du courrier. Elle revêtait alors une énergie fébrile, et ses yeux parcouraient avec une affreuse anxiété les nouvelles qui nous venaient d'Afrique. On ne saurait se figurer ses angoisses lorsque, le frisson dans tous les membres, elle dévorait la liste des morts et des blessés. Et puis, cette lecture faite, elle retombait dans une léthargie que Caroline réussis-

sait rarement à secouer. Mais ses craintes n'eurent plus de bornes à partir du jour où le bulletin comprit dans ses cadres le jeune Bourmont, victime de son ardeur guerrière et de sa bravoure toute française. Elle connaissait le courage bouillant de son mari; cet exemple prouvait que la mort n'épargnait personne; elle s'attendait à voir chaque matin dans le *Moniteur* l'affreuse nouvelle. Toutes ses transes, du reste, devaient avoir une durée assez brève; l'expédition ne traîna point, le maréchal sut la mener assez vigoureusement pour hâter la reddition d'Alger, qui capitula le 5 juillet.

Mais cette conquête qui, dans les prévisions de tous, eût dû raffermir le trône chancelant de la branche aînée, ne put rien contre la destinée qui voulait la frapper,

comme les Stuarts, par un second exil. L'orage s'amassait depuis longtemps, les ordonnances le firent éclater et changèrent tout de face en trois jours. La royauté de la restauration fit place à celle du 9 août et entraîna dans sa chute bien des fortunes particulières. Amaury, attaché de cœur à l'ancien ordre de choses, devait envisager sévèrement cette réaction, dont l'éloignaient d'ailleurs ses instincts aristocratiques; il n'hésita pas un seul instant dans le parti qu'il avait à prendre, il donna sur le champ sa démission et revint en France au moment où Bourmont remettait sa conquête dans les mains du maréchal Clauzel, chargé de le remplacer.

Par les dernières lettres de Fanny, Beaufort savait qu'elle était toujours chez la baronne à Nogent. La perspective seule de se

trouver avec elle, face à face, d'habiter le reste de la saison peut-être, sous le même toit, lui faisait perdre la tête. Il n'avait que trop éprouvé la puissance magique que cette femme exerçait sur lui, puissance qu'il était allé éviter en Afrique, et sous laquelle sa destinée semblait le ramener! Un instinct secret, une vague intuition lui prédisaient les plus affreuses catastrophes, s'il reparaisait jamais devant la baronne. Mais pouvait-il, sans prétexte désormais, laisser dans l'isolement et l'abandon une femme malade et presque mourante. ? Cela était bien impossible. Il est de ces nécessités morales qui s'imposent avec la même tyrannie que les faits les plus matériels. Amaury ne pouvait se dispenser de venir auprès de Madame de Beaufort, et conséquemment de revoir Caroline.

A peine débarqué à Toulon, il prit une



chaise de poste, résolu de s'abandonner en aveugle à une destinée plus forte que lui. Il était huit heures du soir quand la voiture franchit la grille du parc de Nogent. La journée avait été d'une chaleur étouffante; un vent léger commençait alors à jeter quelque fraîcheur dans cette atmosphère de plomb. Madame d'Arteny, qui était restée enfermée tout le jour dans la chambre de Fanny, s'était décidée à prendre l'air et se promenait insoucieusement dans les allées du bois, livrée à cette somnolence de la pensée qui, dans les temps de chaleur, semble se marier aux engourdissements du corps. Elle ne s'attendait pas en ce moment à voir paraître le commandant ; aussi fut-elle toute saisie en l'apercevant. Celui-ci, dont le trouble n'était pas moindre, descendit de sa calèche et aborda la jeune femme avec le ton d'une po-

litesse cérémonieuse, le moyen le plus sûr peut-être de cacher ses sentiments secrets.

— Venez donc, monsieur, venez donc, lui dit Caroline pour brusquer une reconnaissance, il y a ici quelqu'un que votre absence faisait tant souffrir, et que votre retour rendra bien heureux.

Lorsque Beaufort entra dans la chambre de sa femme, celle-ci, dont l'espérance de le revoir avait ranimé les forces, se distrait à faire lire le petit adrien, qui se tenait debout à la tête de son lit. A sa vue, la leçon fut bientôt mise de côté : la pauvre Fanny faillit mourir de joie, tant il y avait de bonheur pour elle dans le retour de son mari, qu'elle s'était persuadée, dans ses folles terreurs, lui être enlevé pour toujours. Amaury répondit de son mieux à cette torrentueuse ivresse : puisqu'il ne se sentait pas le courage de re-

porter sur elle un amour sans espoir, il lui devait au moins de l'abuser jusqu'à la fin sur l'état de son âme. Il prit Adrien dans ses bras et le pressa tendrement contre son cœur ; mais le cruel enfant fut peu sensible à ces caresses : le commandant dut se convaincre de l'amère certitude de n'être jamais aimé de son fils, le seul être pourtant qui eût pu le consoler de ses chagrins.

Si Beaufort envisageait d'un œil d'effroi le séjour qu'il allait faire à Nogent, madame d'Arteny de son côté, n'y songeait pas sans une mortelle inquiétude. L'amour frénétique d'Amaury l'épouvantait : cet homme, qui avait sacrifié son ami à sa passion, n'était-il pas capable de tout ? Naguère encore, la coquetterie de Caroline se fût presque félicitée des tourments que manifestait sa puis-

sance séductrice; mais le malheur en avait fait une femme grave et sérieuse, et les difficultés de sa position l'accablèrent. La pensée de se lier avec Fanny ne lui était venue qu'en se retraçant l'isolement affreux dans lequel madame de Beaufort tomberait par le départ imminent de son mari; il lui eût été possible de deviner le peu de durée de l'expédition et la nécessité conséquemment de recevoir à son retour le commandant, que, malgré sa sympathie réelle pour tant de chagrins, elle ne l'eût pas emmenée à sa campagne où maintenant elle se voyait exposée aux mille audaces que permettait de redouter la passion effrénée d'Amaury.

Un coup d'œil avait suffi à Caroline pour s'assurer que l'absence n'avait en aucune façon affaibli l'amour du chef d'escadron. Cela étant, la jeune femme comprenait les

dangers qui allaient l'entourer. Le voisinage de Beaufort l'effrayait pour la nuit surtout. La disposition des pièces du château eût favorisé des tentatives qu'elle se croyait en droit de redouter : la chambre que Fanny occupait était accolée à une terrasse couronnée d'une serre-chaude, renfermant les plantes les plus rares et les arbustes les plus curieux. Pour arriver chez elle il fallait traverser une vaste anti-chambre, et vis-à-vis de sa porte, se trouvait l'appartement de la baronne. Immédiatement après, venaient une chambre à coucher et une espèce de boudoir, que Caroline allait se voir forcée de céder au commandant. Selon une pareille disposition, Beaufort et madame d'Arteny seraient porte à porte, et elle ne se jugeait pas en sûreté, tant s'en faut, même avec le secours de serrures et de verroux. C'était pousser loin la défiance, mais tout était à craindre d'une

passion comme la sienne. Cette prudence, exagérée peut-être, finit par lui suggérer un moyen d'échapper à de telles transes. Un joli petit pavillon s'élevait dans le parc, au milieu d'un massif d'arbres, à la distance de trois cents pas du château. M. d'Aunay, père de Caroline, sorte de sauvage ou de philosophe, si l'on aime mieux, l'avait fait construire pour y établir une bibliothèque et un cabinet de physique, où il passait ses journées, et près de ces deux pièces, se trouvait une petite chambre, dans laquelle il avait fait dresser un lit de repos. Madame d'Arteny, elle, avait métamorphosé cet observatoire, meublé avec un goût par trop sévère, en un séjour enchanteur ; la pensée lui vint d'exiler le commandant dans ce charmant pavillon et d'assurer ainsi la placidité de ses nuits.

— Monsieur de Beaufort, lui dit-elle, lors-

qu'il fut l'heure de se retirer, je viens de faire disposer à votre intention le pavillon du parc ; vous aurez là une bibliothèque sous votre main et vous serez aussi plus complètement libre que partout ailleurs. J'ai supposé que cela vous conviendrait mieux. Francis va vous conduire chez vous.

Amaury devina l'intention de la baronne et un sourire amer effleura ses lèvres. Toutefois il remercia madame d'Arteny et prit congé d'elle aussitôt.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, quand le valet qui l'introduisit dans le pavillon l'eut laissé à lui-même, vous êtes impitoyable ! vous me rapprochez de cette femme qu'il me faudrait fuir !... La tentation sera au-dessus de mes forces. Oh ! je ne veux pas songer à la fin que cela peut avoir !

Madame d'Arteny s'était fait un plan de

conduite dont elle ne se départissait point. Depuis quinze jours que le commandant était au château, il ne s'était pas trouvé un seul instant seul avec elle; elle avait réussi à se mettre à l'abri de toute tentative de tête à tête. Elle ne quittait Fanny que pour se renfermer chez elle, et les repas avaient lieu dans la chambre de madame de Beaufort, près de son lit. La baronne s'était interdit le parc et ses promenades au clair de lune, qu'elle aimait tant, pour éviter toute rencontre avec Amaury. Celui-ci ne pouvait point ne pas remarquer l'intention par trop manifeste de le fuir, et cette conviction produisit sur lui l'effet de la compression sur les corps élastiques; elle élargit encore la force de cette passion, contre laquelle il cherchait en vain à se débattre. Du reste, la lassitude l'avait pris, il ne se sentait plus de courage



pour la lutte ; il en vint à se dire ( funeste sophisme qui pouvait le conduire à tout ) qu'il lui serait plus facile de vaincre cette femme que de se vaincre lui-même. Dès lors le sentiment du devoir fut étouffé : s'il devenait coupable, il rejetait toute la responsabilité de sa faute sur la fatalité, excuse ordinaire des gens qui ne veulent plus combattre et qui trouvent plus commode d'accuser la Providence, comme si elle ne leur donnait pas toujours l'aviron pour louvoyer et arriver au port.

Caroline le fuyait, cela était évident ; elle le redoutait donc ? La crainte annonce toujours le doute de soi-même, l'indifférence eût été plus placide et moins timorée surtout ; elle l'aimait ou commençait à l'aimer ! Pourquoi pas ? il avait assez fait pour cela,

lui ! il lui avait assez sacrifié pour la toucher et l'attendrir ! Un peu d'audace, de la constance, et peut-être n'était-il pas aussi loin du succès qu'il l'avait cru jusqu'alors. Une réaction s'opéra en lui : l'espérance avait succédé au découragement. Les grandes passions offrent fréquemment ces phases d'abattement et d'exaltation ; l'âme, comme la mer, dont elle a toutes les rumeurs et tous les orages, a des heures où elle se replie sur elle-même, d'autres où elle débordè, ses marées montantes et descendantes, si l'on nous passe ce terme. Beaufort, sans regarder désormais en arrière, lâcha la bride à tous ses instincts passionnés. Son parti fut bientôt pris : tout favorisait ses desseins ; il n'avait plus, dans sa pensée, qu'à obtenir de la

baronne quelques entretiens où sa froideur finirait par se fondre devant la flamme contagieuse d'un amour comme le sien.



## VII.

Lasse de la claustration qu'elle s'était elle-même imposée, Caroline avait trouvé un expédient d'en revenir à ses promenades chéries, auxquelles elle avait renoncé pour dépister les poursuites du comman-

dant : c'était de traîner avec elle, toutes les fois qu'elle sortait, le petit Adrien dont elle s'était fait la bonne amie en ne lui refusant la réalisation d'aucun de ses caprices ; et, grâce à cet innocent protecteur, elle défiait l'ennemi audacieusement. Amaury, de son côté, résolut de profiter de cette sécurité pour faire naître une occasion de l'entretenir seul à seul.

Un matin, après le déjeuner, la baronne, séduite par la suavité du ciel, prit son compagnon habituel et se disposa à explorer le parc avec lui ; Fanny était apesantie, elle avait manifesté le désir de reposer et elle avait elle-même engagé Caroline et son mari à faire de concert une excursion à travers champs. Celui-ci n'eut garde de refuser et accueillit cette idée de façon à ôter à madame d'Arteny toute possibilité d'opposer un

refus. La jeune femme sut renfermer en elle sa contrariété, d'ailleurs, après tout, que pouvait le commandant, tant que son fils serait en tiers dans la conversation? ils quittèrent donc la chambre de la malade et se dirigèrent assez taciturnement vers le bois.

Amaury comprit que c'était le moment, ou jamais, de parler et se demanda de quelle manière il s'y prendrait pour éloigner l'importun enfant qui le contraignait à se taire. Il se tourna enfin vers Adrien et lui dit assez naturellement :

— Adrien, vous êtes tête nue, le soleil est dans toute sa vigueur, cela pourrait vous faire du mal; allez chercher votre casquette, et vous reviendrez nous rejoindre ensuite.

— Je ne veux pas, répondit l'enfant d'un ton boudeur, avec ce sentiment de rébellion

qu'il se sentait pour chaque ordre du commandant.

— Comment ! vous ne voulez pas ! qu'est-ce à dire ?

— Je veux rester avec bonne amie, ajouta-t-il résolument en se serrant contre la baronne.

— Obéissez, ou vous serez puni, Monsieur.

— N'est-ce pas, bonne amie, que tu l'empêcheras bien qu'il me punisse ? riposta-t-il en s'adressant à la jeune femme.

— Vous êtes un malhonnête et un indocile, dit le commandant, et, pour votre peine, vous allez nous quitter sur-le-champ et retourner au château ; allons, vite, dépêchez !

Amaury le prit par le bras et lui fit rebrousser chemin.

— Monsieur, de grâce, interrompit Caro-



line que la peur saisit, pardonnez à cet enfant, c'est un mouvement d'humeur.

— Non, sa mère cède à tous ses caprices, il deviendrait volontaire; il se souviendra de se mieux conduire une autre fois. Obéissez, Monsieur, et promptement encore, si vous ne voulez pas voir grossir votre châtiment.

Adrien, auquel cette fermeté imposa, se dirigea en pleurant vers le château et disparut bientôt à l'encoignure d'une allée.

Le commandant avait atteint son but : il s'était débarrassé de l'enfant, maintenant il s'agissait de profiter de cette occasion qui, une fois perdue, pourrait fort bien ne pas se représenter.

Caroline ne fut pas sans deviner parfaitement l'intention d'Amaury, et fut effrayée par avance de tout ce qui favorisait les pro-

jets de celui-ci. Ils étaient parvenus au fourré le plus épais du bois, et, certes, la sollicitude paternelle de Beaufort aurait pu sommeiller en toute sécurité : il avait alors peu à redouter un coup de soleil pour son fils. La position de la baronne était d'autant plus difficile que, tout en prévoyant le danger, elle n'eût pas eu d'excuse à l'éviter. Planter là Beaufort et revenir brusquement au château eût été le plus sûr, mais ce parti n'était point praticable, rien n'eût légitimé un pareil acte. Il lui fallait donc attendre de pied ferme l'assaut ; et ce qu'il y avait de mieux pour sa défense, était de conserver un sang-froid imposant. Toujours en conséquence de ce raisonnement qu'elle se fit mentalement, elle refoula ses craintes en elle-même et dit au mari de Fanny avec une apparence de calme :

— Vous êtes sévère pour votre fils, monsieur, trop peut-être pour l'amener à vous aimer comme il le devrait.

Caroline prononça ces mots comme si Amaury l'eût mise dans la confiance de ses amours avec Fanny, lorsqu'elle était encore Madame de Veaucelles; elle n'osait songer que Ferdinand, en lui apprenant l'histoire de cette inclination coupable, lui avait dévoilé un secret connu de lui seul. Le commandant, à son accent plus encore qu'à ses paroles, devina qu'elle était instruite des véritables liens qui unissaient Adrien à lui. Cette découverte sembla produire sur lui une violente impression.

— Quoi! vous savez!...

Caroline, qui sentit alors sa maladresse, devint rouge jusque dans le blanc des yeux.

— Ah! vous le savez!... continua-t-il en

lui enlevant l'embarras de répondre; il n'y a que lui qui ait pu vous apprendre... Eh bien! soit, je l'aime mieux ainsi! cela évitera de longs et gênants préambules... Vous n'ignorez donc pas tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore et combien je suis malheureux! Nous sommes seuls, cela arrive si rarement que je ne perdrai pas cette occasion de décharger ce cœur gros de désespoirs... Oui, madame, oui Caroline, mon brusque départ, mon mariage aussi brusque avec Madame de Veaucelles durent vous paraître inouis, incompréhensibles, extravagants. Je vous aimais à l'adoration; nous nous étions l'un et l'autre presque engagés, et je vous quittais tout-à-coup pour me marier, pour me marier à une autre que vous!... Oh! il fallait une fatalité bien implacable pour m'amener à un pareil sacrifice!...

— Et en l'accomplissant, se hâta de dire

Madame d'Arteny qui désirait grandement couper court à ce dialogue; vous vous êtes conduit en galant homme... et vous avez trouvé la récompense de ce sacrifice, qui n'en est plus un, dans votre conscience et surtout dans l'affection de cette angélique créature à laquelle votre sort est lié...

— La récompense, dites-vous? c'est l'enfer qu'il faut dire!!

— Oh! Monsieur!

— Imprudent ami, qui me donna le conseil de céder à ce mouvement de dévouement! Imprudent! bien plus imprudent moi-même, qui savais trop bien que je ne pourrais chasser votre image, qu'elle serait toujours là entre Fanny et moi, que dans ses bras enfin, au sein même de ses caresses, je ne penserais qu'à vous, je ne verrais que vous! Que de maux cette fausse générosité a causés, sans compter mon malheur à moi! J'ai per-

du mon meilleur ami ! j'ai perdu un fils qui m'eût aimé pour lui et pour cet autre qui me hait ! j'ai perdu la femme que j'adorais, sans rendre l'autre plus heureuse ! ou plutôt, non, non, n'est-ce pas ? je ne l'ai pas perdue cette femme ? elle aura pitié de l'infortuné dont elle est l'idole, de l'infortuné dont elle a brisé, torturé la vie ?... Elle a un beau rôle à jouer, pour peu qu'elle soit compatissante et bonne, et elle l'est ! Elle a un beau rôle : celui de relever cette âme attérée et sans éclairs, de ranimer le feu étouffé sous les cendres et de refaire l'existence de cet homme qui sans elle la fuira, oui, la fuira par tous les moyens, par le suicide, s'il n'en est pas d'autres !...

— M. de Beaufort ! murmura Madamed'Arteny, bouleversée par cette avalanche de paroles saccadées et presque folles.

— Oui, oui, poursuivit Amaury avec la même véhémence, votre tâche est belle ! Je

vous aimerai tant d'ailleurs, que vous finirez par sentir tout le prix d'un amour assez fort, assez infini pour ne reculer devant rien, fût-ce un crime ; assez soumis, assez dévoué pour s'agenouiller et ramper à vos pieds, capable de tout, hormis d'avoir un terme!... Oh ! que pour vous Fanny ne soit pas un obstacle ! la pauvre femme ne se doutera de rien, nous lui cacherons bien notre bonheur ; elle croira que je l'aime : que lui faut-il de plus ? Tant qu'elle l'ignorera, serons-nous coupables de nous aimer ? Non, non, l'instant seul où notre affection deviendrait criminelle serait celui où Fanny cesserait d'être heureuse, et elle le sera toujours. Je l'envirollerai de prévenances, je la bercerai dans la chimère qui la fait vivre, et nous pourrons être l'un à l'autre sans remords. Oh ! dites que cela n'est pas impossible, et que vous applaudissez à ces plans d'avenir !... Nous saurons bien cacher

au reste de la terre, ainsi qu'à Fanny, notre tendresse : cela sera facile, ne craignez rien ; si vous redoutez le monde, je vous jure, moi, qu'il ne pénétrera jamais le mystère de notre amour !

L'exaltation du commandant était à son comble. Le lieu solitaire de cette scène livrait en quelque sorte Caroline à Beaufort qui l'enveloppait d'un regard suppliant et passionné jusqu'au délire.

Interrompre cet entretien était la seule ressource qui lui restât d'échapper à ces terribles aveux : elle chercha à brusquer le tête-à-tête.

— Monsieur ! monsieur ! lui dit-elle vivement ; taisez-vous ! Vos paroles sont autant d'injures ! Que me proposez-vous donc ? Qu'osez-vous me demander ?...

— Ce que je vous demande ?... C'est mon bonheur, c'est ma vie qui sont en vos mains ! Ce que je vous demande ? Rien autre chose



que ce que vous étiez disposée à me donner autrefois, si de funestes circonstances n'étaient pas venues à l'encontre de nos projets!... Ce que je vous demande? Votre tendresse, votre amour!... Vous savez maintenant que je n'ai jamais cessé de vous aimer; une passion comme la mienne mérite du retour : je vous demande de m'aimer comme je vous aime!... Je ne vous demande què de me rendre en affection ce que je vous apporte en affection... Mais mon Dieu!... tout cela n'est que juste! tout cela n'est que raisonnable! et il est grand temps que vous acquittiez cette dette!

— M. de Beaufort, je veux bien être calme pour vous et pour moi, et me montrer indulgente envers un instant d'oubli qui vous fait m'outrager à ce point... Je consens à n'avoir pas de mémoire et à jeter sur tout cela un

voile épais ; mais pas un mot de plus : je ne pourrais vous entendre davantage.

— Mais c'est donc un marbre et non un cœur que vous avez dans la poitrine ! Quoi ! mon désespoir ne vous touche pas ! Quoi ! mes prières ne vous émeuvent pas ! Et quand je vous parle un langage devant lequel votre âme devrait se fondre, vous vous renfermez dans une dignité froide et sèche !... Mais ce n'est pas de la vertu ce ton glacial à n'y pas croire : c'est de l'insensibilité, c'est de l'égoïsme, le plus hideux encore ! Non, non, vous n'avez pas de cœur !

— Si fait, monsieur, pour mon malheur, j'en ai un que vous avez atrocement brisé ! Vous avez eu tort de me le rappeler, car je ne puis songer au passé sans accuser et maudire celui qui d'un coup a renversé pour moi tout espoir de félicité en ce monde, sans vous

accuser et vous mandire, vous, monsieur ! Je voulais oublier, et vous voulez que je me souvienne ; soit donc ! Mon premier mariage fut ce que sont tous les mariages , une affaire de convenance et non de sympathie. J'étais bien décidée à ne contracter une seconde union qu'à la condition cette fois d'aimer et d'être aimée, et j'avais trouvé l'homme qui avait tout pour me rendre la vie attrayante et radieuse, quand vous vîntes, vous, sans droits aucuns, mettre votre veto et faire le serment que ces projets auxquels nous sourions tous les deux n'auraient point d'accomplissement ! Vous donnâtes à choisir à un jeune homme noble et brave le renoncement à ses projets ou un duel, un duel à mort ! Et vous l'avez tué ! tué sans pitié ! Rien n'a pu vous fléchir : ni son âge, ni ses qualités brillantes, ni l'amitié que vous aviez eue pour lui ! Vous fûtes im-

placable : ce duel atroce eut lieu , et vous fûtes le plus fort ! Ferdinand ne devait jamais être mon mari : on le rapporta chez lui blessé, blessé mortellement !...

— Cruelle , bien cruelle femme ! s'écria Beaufort avec l'accent le plus déchirant , de me rappeler ce drame horrible où le plus à plaindre n'a pas été celui qui est resté sur le terrain !... Mais tout le monde est en droit de m'accabler , excepté vous !... C'est vous , entendez-vous , qui avez conduit mon bras ! sans vous , qui serait venu rompre cette intimité si étroite et si chaleureuse ! C'est vous qui avez semé dans nos deux âmes le germe de cette passion corrosive qui nous changea en ennemis ! Et vous venez encore me reprocher sa mort !... Mais accusez donc plutôt les attraits funestes de votre personne , l'irrésistible séduction qui réside en vous !

Maudissez votre beauté, votre jeunesse, votre esprit, vos grâces enchanteresses, tout ce qui est en vous enfin !... J'ai été le pauvre oiseau éperdu, vous le serpent qui fascine... Répondez, de nous deux, lequel est le plus coupable ?

Caroline se prit à sourire amèrement à cette étrange récrimination ; Amaury poursuivit :

— Oh ! ce que je vous dis là, Ferdinand l'a bien senti : aussi il m'a pardonné, lui ; il a compris, parce qu'il l'éprouvait lui-même, cette fascination que vous exercez ; le torrent avait été plus fort que mes tentatives pour y résister, je ne trouvais pas plus le courage de vous céder à lui, que lui ne se sentait celui de renoncer à vous...

— Me céder à lui ! s'écria madame d'Ar-

teny avec une indignation profonde. Mais vous appartenais-je ? étais-je votre bien, votre esclave ? On a vu des débauchés au sein de l'orgie jouer leur maîtresse à pile ou face, l'entendez-vous ainsi ? Il y a de ces créatures qu'on peut troquer comme de viles marchandises, pensiez-vous qu'il pût en être de même de moi, et que mon amour revînt de droit au plus habile, au plus heureux joueur ?

— Je ne songeais qu'à une chose, à empêcher que vous fussiez à un autre, que tout ce que j'aimais et j'adorais, fût le bien d'un autre, cet autre fût-il mon ami !

— Et à quels titres ?..

— Mes titres ?... Oh ! les miens étaient plus anciens et plus grands que ceux de Ferdinand... Je vous connaissais, je vous idolâ-

trais , qu'il ignorait même jusqu'à votre nom.

— Espérez-vous donc , monsieur , que votre mariage avec Madame de Veaucelles pût cesser d'être un obstacle éternel ?

— J'espérais tout d'un amour sans bornes... d'un amour qui n'eût reculé devant aucuns sacrifices pour se faire écouter... tolérer seulement.

— Monsieur, répondit la baronne avec dignité, je n'eusse pas aimé Ferdinand ; je vous eusse aimé, vous, supposons-le, qu'il ne vous resterait maintenant aucun espoir. Jugez donc ce que doivent être près de moi des efforts tentés par un homme pour lequel le cœur ne parle pas , pour un homme qui l'a si irrémédiablement déchiré.

— Bien ! bien ! madame, continuez, pour-

suivez votre tâche ; voyez déjà ce que vous avez réussi à faire de moi , contemplez votre ouvrage ! vous avez de quoi être fière, ou vous seriez exigeante ! J'ai trente-neuf ans à cette heure, et je suis presque vieux ; dans l'intervalle de six mois à peine, mes cheveux de noirs sont devenus gris ; mes joues et mon front se sont sillonnés de rides profondes, j'ai l'aspect d'un vieillard ! Je n'ai de force et d'énergie ni dans le corps ni dans l'âme, je ferais pitié à un enfant ; tenez, je crois que je pleure comme une femme, c'est pourtant vrai ! Et tout cela est votre œuvre ! Et cependant vous contemplez tant de ruines d'un œil sec et vaniteux , peut-être. Qui sait si votre orgueil ne trouve point son compte à me terrasser ainsi ? Cela est possible , cela est



sans doute ! Mais vous devriez maintenant me juger assez abattu pour songer à me relever... Le lierre, après avoir ébranlé la muraille, se plait ensuite à la protéger et à la soutenir. Est-ce qu'enfin vous n'imiterez pas le lierre, cet ennemi généreux, qui se fait l'ami d'un ennemi vaincu?... Vous êtes femme ; se peut-il que vous me voyiez là pleurant, sanglottant, implorant, plié à vos genoux, sans qu'un seul sentiment de compassion ne vous vienne?... Mon Dieu ! mon Dieu ! vous eussiez été clément, si vous aviez permis qu'au lieu d'être la victime, Ferdinand m'eût tué!!! s'écria Beaufort, le front incliné vers la terre, avec l'expression du plus cuisant désespoir.

Il y avait quelque chose de saignant à voir cette organisation de fer rompue, anéantie,

dévorée comme le front des pins des montagnes, sur lesquels la foudre a passé. Caroline n'aurait pas eu de fibres dans l'âme, si elle n'eût pas fini par se laisser émouvoir par tant de passion et de souffrances. Elle s'était sentie d'abord révoltée de l'égoïsme étrange de cet amour, qui avait prétendu s'imposer par l'exclusion violente de toute affection étrangère, mais il y avait trop de tortures et de désespoir soulevés dans les dernières phrases d'Amaury, pour ne pas faire tomber cette irritabilité et la changer en un sentiment d'indulgence et de compassion. Tant de chagrins écrits en caractères ineffaçables sur ces traits jeunes encore expiaient bien quelque peu la frénésie de cet amour ; aussi la baronne donna-t-elle à sa physionomie et à ses

paroles un mélange visible de pitié et de douceur.

— M. de Beaufort, lui dit-elle, revenez à vous ; si l'on vous voyait dans cet état, que penserait-on de vous, que penserait-on de moi ! Relevez-vous, je vous en conjure, votre amour est impossible, et il est insensé..... cherchez à le vaincre, vous finirez par y réussir. Promettez-le moi ; et moi, malgré tous les chagrins que vous m'avez causés, je vous offrirai mon amitié, oui, mon amitié : je vous aimerais, que je ne pourrais vous accorder autre chose.

— Et si un jour.....? murmura-t-il d'une voix altérée.

— Rentrons, commandant, et donnez-moi votre bras, dit la baronne sans paraître avoir entendu cette phrase assise sur une es-

pérance coupable , madame de Beaufort a dû se réveiller depuis longtemps et trouver notre promenade bien longue ; venez et calmez-vous ; je ne me souviens plus d'un seul mot de ce qui s'est dit entre nous.

Amaury obéit avec la soumission d'un enfant, il présenta son bras à madame d'Arteny, et tous deux reprirent en silence le chemin du château.

Un dialogue aussi échevelé n'avait pu avoir lieu sans laisser de traces de son passage sur le visage de la baronne et sur celui de Beaufort : Fanny, dans l'esprit de laquelle il ne germa aucun soupçon, remarqua néanmoins leur air d'émotion et de contrainte, assez pour concevoir l'intention vague de les observer l'un et l'autre. Le dîner fut silencieux et triste : Amaury se retira aussitôt

après et se renferma dans son pavillon, dont il ne sortit pas le reste de l'après-midi.

La journée avait été d'une chaleur accablante : vers les six heures un violent orage creva sur Nogent et inonda en quelques minutes cette terre si sèche et si altérée. La pluie abondante, qui n'eut qu'une durée fort courte, rendit à l'atmosphère une fraîcheur bienfaisante; les arbres et les plantes semblèrent se redresser sous les trésors liquides dont les feuilles étaient émaillées, les oiseaux reprirent leurs ramages au premier rayon qui leur sourit, et le sol eut bientôt aspiré et bu l'eau dont il avait tant besoin. Le chef d'escadron eut sa part de ce bien-être sous lequel la nature paraissait s'épanouir; la fièvre morale à laquelle il était en proie tomba insensiblement, son cerveau sentit diminuer le fardeau qui l'écrasait, un calme notable si-

non complet succéda à l'agitation de ses nerfs et au bouleversement de ses idées. Il ouvrit la fenêtre de la bibliothèque et se mit à promener machinalement ses yeux de côté et d'autre avec une espèce de jouissance mélancolique.

Cette absorption morale , qui n'était pas sans charmes , fut tout à coup interrompue par l'arrivée d'un valet qui l'arracha à sa rêverie.

— Monsieur, M. Marcellus est au château.

— C'est bien, je vais le rejoindre.

C'était le médecin de Fanny : il venait régulièrement tous les deux jours visiter sa malade et suivre scrupuleusement les péri-péties d'un mal sur lequel il ne pouvait que bien peu de chose.

Amaury se hâta de regagner l'appartement de sa femme.

Quand il entra, le docteur était assis auprès du lit. Bien que les fenêtres fussent ouvertes, une odeur étourdissante lui monta à la tête : cette atmosphère lourde et éner-vante était causée par d'énormes bouquets de fleurs qui emplissaient des corbeilles rustiques et des jardinières garnies de mousse. Madame de Beaufort, habituée au séjour de la campagne et privée de toute distraction, s'était prise d'un bel amour pour les plantes et passait ses journées à les cultiver. Caroline, qui lui savait cette manie et qui espérait qu'elle ne tarderait point autant à se rétablir, lui avait à cause de cela donné l'appartement accolé à la serre chaude. Mais la pauvre femme, ne pouvant quitter sa

couche, avait dû renoncer à cette jouissance, et n'avait trouvé de compensation à ce passe-temps dont elle était sevrée, qu'en faisant transporter chez elle deux ou trois caisses d'orangers qui parfumaient agréablement l'air de sa chambre. M. Marcellus n'avait qu'à regret acquiescé à ce caprice d'autant plus dangereux à l'état de faiblesse de madame de Beaufort, que celle-ci s'obstinait à les garder même la nuit. Toutefois leur arôme avait plus de suavité que de force pernicieuse, et Fanny avait réussi à obtenir de conserver ses orangers chéris.

Adrien, dans l'après-midi, avait conçu par désœuvrement l'idée de faire une moisson complète de tout ce qu'il rencontrerait sur son passage; en effet, il revint chargé d'une ample provision de branches d'acacia, de



jasmin, de roses, de thym, d'œillet, de séringa, de tout ce qui avait un parfum pour sa narine d'enfant, et n'eut rien de plus pressé que d'en accabler les larges corbeilles qui étaient dans la chambre de sa mère et les vases de Sèvres de la cheminée. Fanny l'avait laissé faire sans y prendre garde. L'odeur vive de ces plantes la flatta de prime-à-bord, et comme les fenêtres étaient ouvertes, elle s'y habitua facilement. Au reste, lorsque le médecin entra, elle se plaignait d'un léger mal de tête qui n'avait sans doute d'autre origine que la présence de ces fleurs.

M. Marcellus trouva un changement notable dans la santé de madame de Beaufort, qui, depuis le retour de son mari, semblait se rattacher à l'existence. La visite fut cour-

te, Amaury le reconduisit jusqu'à l'escalier.

— A propos, dit le docteur, j'espère bien qu'on ne laissera pas ces corbeilles cette nuit dans la chambre de madame de Beaufort; leur parfum est d'une force qui m'a moi-même saisi; les fenêtres une fois fermées, ce serait à n'y plus tenir, il y aurait de quoi l'asphyxier, elle ne pourrait en supporter l'ivresse accablante. Ne manquez pas, monsieur, à les faire enlever, je vous le recommande.

Le docteur disparut à ces mots.

En ce moment, la baronne, passa rapidement près d'Amaury et entra chez sa femme. Cette apparition, qui glissa devant ses yeux, jeta une espèce de vertige sur son cerveau; une affreuse, une épouvantable, une atroce idée lui vint à l'es-

prit ! Il murmura presque fou en descendant l'escalier :

— Alors plus d'obstacles ! plus rien qui me séparât d'elle !

Il s'élança à travers le parc, le parcourut avec une incroyable rapidité, rentra dans son pavillon, franchit sans s'arrêter la bibliothèque et le cabinet de physique, et gagna sa chambre dans laquelle il s'enferma. Cette pièce était élevée au-dessus du sol à la hauteur de quinze pieds environ ; Amaury ouvrit sa fenêtre et jeta sa clef dans un fourré d'arbres où elle se perdit. Après cet acte de folie, il repoussa la croisée dont il fit jouer l'espagnolette, et s'élança sur son lit. Mais il n'y resta pas longtemps et se mit à arpenter le parquet de long en large avec une agitation toujours croissante.

— Ce Marcellus extravague ! s'écria-t-il avec

une singulière expression d'égarement, de simples fleurs, des fleurs qui sentent si bon, dont le parfum est si suave, donner la mort ! Allons-donc ! il plaisantait, le docteur ! Si demain?... Et puis, ces fleurs, qui les a apportées ? ce n'est pas moi ! on ne pourrait m'accuser... Un oubli, cela arrive, on les aurait oubliées... Mais tout cela est horrible ! Qu'est-ce que je dis ? Qu'est-ce qui se passe donc?... Mais je suis donc fou, moi, que je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais ! Oh ! je ne suis plus maître de mes idées, je les sens tourbillonner dans ma tête ; vraiment, je suis devenu fou !!

Il se laissa tomber d'épuisement sur une causeuse et serra, par un geste douloureux, son front dans ses deux mains, comme s'il eût cherché de toute ses forces à retenir sa raison prête à s'envoler. La nuit était venue,

le ciel était marbré de gros nuages, au milieu desquels la lune se débattait, comme il se débattait, lui, au sein du tumulte de ses pensées. Qui causait donc le terrible égarement sous lequel tout son être était palpitant? Oh! vraiment, c'était aussi quelque chose de bien horrible, que l'idée qui lui était venue, une bien affreuse, une bien épouvantable, une bien atroce idée! En entendant le médecin lui recommander de faire enlever ces fleurs qui pouvaient asphyxier la pauvre Fanny, Beaufort (et cela fut rapide comme l'éclair) pensa qu'elle était le seul obstacle à son bonheur, que Caroline aurait bien pu être sa femme et ne serait jamais sa maîtresse; que ces fleurs, ce n'était pas lui qui les avait placées là, il pensa qu'il avait assez souffert comme cela, que puisque la fatalité semblait avoir condamné

sa femme , il fallait laisser faire la fatalité ; enfin , une espérance sinistre brilla à ses yeux , et le malheureux n'eut pas la force de la repousser et de se dire : que ne pas empêcher un meurtre lorsque cela est possible , c'est le commettre soi-même ; qu'il y avait dans le crime qu'il allait accomplir , une lâcheté infâme , car il n'en acceptait que les tristes avantages et non la responsabilité ; que c'était enfin jeter un affreux remords dans l'avenir de son fils , qui avait apporté ces plantes , et qui s'accuserait un jour d'avoir été , quoique bien innocemment , la cause de la mort de sa mère ! comme une passion avilit et dégrade , plus elle prend d'accroissement et d'empire ! Amaury , pour briser les obstacles qui s'opposent à son amour , a commencé par le tube d'un pistolet et il va finir par le poison : d'a-

bord c'a été un duel, maintenant ce sera un empoisonnement, car c'est cela ni plus ni moins !

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME

BY  
NATHANIEL BENTLEY

VOLUME I

FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO 1630

BOSTON  
PUBLISHED BY  
J. B. BENTLEY  
1880



## VIII.

Dans son égarement, le malheureux n'était pas sans comprendre par éclairs toute l'étendue du crime qu'il allait laisser s'achever ; cent fois un retour louable vers la raison lui

démontra toute l'atrocité de son action ; et puis la personnalité la plus odieuse lui faisait envisager avec une dangereuse séduction tout ce qu'il y avait à gagner pour lui dans la mort de sa femme. Cependant il réussit à apaiser un peu l'affreux désordre de ses pensées ; ses espérances lui parurent si monstrueuses, si lâchement criminelles , qu'il eut honte et peur de lui. Il était encore temps sans doute de prévenir un malheur ; il prit une résolution subite , de crainte de revenir sur ce bon mouvement, il ouvrit brusquement la fenêtre, et sans calculer l'intervalle qui le séparait du sol, il s'élança rapidement et parvint à terre sans accident.

Il se dirigea aussitôt vers le château, de toute la vitesse de ses jambes. La

nuit alors était avancée, la lune avait fini par avoir le dessous dans cette lutte que lui livraient de gros nuages noirs, et par disparaître totalement. Amaury n'y voyait point pour se conduire et, à chaque instant, grâce aussi à l'excès de son trouble, se heurtait aux arbres du bois, ce qui ne l'empêcha pas, toutefois, de poursuivre sa marche; et il arriva ainsi au pied de l'habitation de madame d'Arteny.

Le calme le plus morne, la solitude la plus complète semblaient envelopper le château d'un manteau sombre et presque sépulcral; peut-être cet aspect sinistre était-il en harmonie avec ce qui se passait dans une des chambres du château. Si Fanny en ce moment...? Cette réflexion fit frissonner Amaury des pieds à la tête; il n'y avait pas un instant à

perdre, s'il n'était pas trop tard déjà; il fallait sur-le-champ voler au secours de madame de Beaufort, et la délivrer du voisinage dangereux de ces plantes maudites. Mais tout était fermé, barricadé à cette heure; les persiennes avaient été retirées sur les fenêtres; pas moyen de parvenir jusqu'à Fanny.

La chambre de la baronne donnait précisément sur la porte d'entrée. Amaury frappa rudement, espérant que peut-être Caroline l'entendrait. Mais il eut beau redoubler ses coups, soit que le bruit n'arrivât point jusqu'à elle, soit qu'elle ne jugeât point prudent d'y répondre, personne ne sembla remuer dans l'intérieur de la maison, et ce fut en vain qu'il tenta de nouveaux efforts pour se faire ouvrir. Il est vrai aussi que les gens de madame d'Arteny occupaient le derrière du château et étaient par là même assez éloi-

gnés pour ne rien saisir de tout ce tapage.

Amaury, haletant , éperdu , désespéré , s'assit avec un découragement profond sur les marches du perron, en murmurant d'une voix sourde :

— Oh! je savais bien qu'on ne peut rien contre la fatalité! J'ai fait ce que j'ai pu pour la sauver, le sort se refuse à me seconder dans cette dernière tentative ; ce sera donc le sort qui la frappera , et non pas moi !

Peut-être serait-ce calomnier Amaury que de dire qu'il se sentit presque heureux des obstacles qui semblaient conspirer de concert contre la vie de la triste Fanny : il éprouvait un véritable désespoir devant cette impuissance de la sauver et la perspective du malheur qui ne pouvait manquer de s'accomplir ; et cependant , au sein des angoisses terribles

de son épouvantable agitation , une odieuse espérance brillait par intervalles et surnageait , comme le cormoran à la cime des vagues amoncelées et mugissantes ; il la repoussait aussitôt avec effroi , mais elle l'obsédait constamment . Le silence et l'obscurité de la nuit augmentèrent le trouble où il se trouvait . Le désordre de ses idées se changea en délire, en un affreux cauchemar : des fantômes chatoyèrent à ses yeux en le menaçant dans leurs linceuls ; Fanny lui apparut escortée de toutes ces ombres avec la pâleur livide d'une morte , et lui sourit en agitant dans ses mains blanches et froides des branches de séringa et d'acacia . Toutes les infernales visions de la fièvre tourbillonnèrent , dansèrent , papillonnèrent devant lui ; un frisson d'horreur crispa tous ses membres, il ferma les yeux sans pouvoir

échapper à cette atroce fantasmagorie; alors ses dents claquèrent , ses cheveux se dressèrent, et il parcourut comme un insensé les mille allées du parc , livrant sa tête brûlante et dégouttante de sueur à l'âpre brise qui soufflait à travers les rameaux des arbres. L'épuisement résultant de cette course folle et effrénée, dissipa peu à peu son égarement. il se trouvait par hasard à quelques pas du pavillon , il y entra brusquement et s'élança sur un divan qui occupait l'un des coins de la bibliothèque ; un affaissement complet succéda à toute cette tempête morale. Cette léthargie s'était bientôt changée en un sommeil pesant et accablé qui se prolongea fort avant dans le matin.

Tout-à-coup il se sent éveiller; il ouvre les yeux et aperçoit Francis. Le souvenir de la nuit lui revint aussitôt : tout alors devait être

consommé ! Un tremblement universel le prit, et il regarda d'un œil hagard cet homme qui ne se doutait guère des émotions qu'il faisait naître.

— Que me veux-tu ? demanda enfin le commandant qui s'attendait à se voir annoncer l'affreuse nouvelle.

— Mais, monsieur, le déjeuner est servi, et....

— Le déjeuner !... le déjeuner !... est-ce bien vrai ? ne te trompes-tu pas ?... Le déjeuner ! mais alors... oh ! j'avais raison de dire que le docteur avait perdu l'esprit avec ses craintes ridicules !... Que me chantait-il avec ses fleurs ?...

Le valet qui ne comprenait rien à cette exaltation et à cet étrange monologue, crut que M. de Beaufort était fou, ce qui était vrai en partie



— Et madame de Beaufort, reprit-il d'un ton qui annonçait qu'il n'osait trop encore répudier ses terribles appréhensions.

— Elle a passé une nuit fort calme.

— Dis-tu vrai ?

— Mais quel motif aurais-je à tromper monsieur, répondit Francis étonné.

— Parbleu, tu as raison, je n'ai pas le sens commun avec mes questions, s'écria-t-il en s'élançant vivement hors du pavillon et se dirigeant vers le château.

Quand il entra dans la chambre de sa femme, le couvert était servi près de son lit. Amaury serra les mains de Fanny avec un sentiment de bonheur, que celle-ci prit pour une marque d'amour. Il promena les yeux autour de lui, mais il n'aperçut point les corbeilles chargées de fleurs, cause des terribles combats que s'étaient livrés en lui

les deux principes du bien et du mal. Cette circonstance le frappa, mais il se sentait trop coupable pour hasarder la phrase la plus courte à ce sujet. Bientôt la baronne parut, et, après le premier moment consacré à cette joie de se voir délivré d'un affreux remords, il n'eut plus de regards et de pensées que pour Caroline qui lui parut d'autant plus séduisante, qu'il se trouvait séparé d'elle par un abîme qu'il avait failli franchir par la plus abominable lâcheté.

Pour Fanny, jamais elle n'avait été mieux portante ; ses joues pâles avaient reconquis une légère nuance rosée aux pommettes, ses yeux avaient quelque éclat, et ses lèvres ne se refusaient pas parfois au sourire. C'était une flamme qui, après avoir longtemps combattu le souffle ennemi, semblait devoir rester victorieuse dans cette lutte lente et acharnée.

Après le déjeuner, madame d'Arteny, par désœuvrement, s'était emparée d'un roman nouveau dont elle feuilletait machinalement les pages. Beaufort, pour la contempler à son aise et sans crainte d'être remarqué par sa femme, s'était écarté du lit de Fanny et se livrait en toute sécurité à cette admiration passionnée. Par malheur, un meuble indiscret auquel il ne songeait pas l'isolait moins qu'il ne le pensait, et rendait, au contraire, avec un religieux scrupule ses plus petits gestes: les glaces sont quelquefois des objets bien perfides! et une psyché occupant l'intervalle des deux fenêtres, commença à mettre la malheureuse femme sur la voie d'une fatale découverte. Les regards que son mari dirigeait vers la baronne avaient une expression assez significative pour faire naître au moins un doute dans cette âme si saintement

confiante jusqu'alors. Aussitôt, tout ce qu'elle avait de vie se reporta dans son œil qui ne quitta plus la psyché, un triste besoin d'acquiescer une certitude, cette certitude dût-elle la tuer la domina impérieusement ; rien ne pouvait d'ailleurs surpasser en torture l'anxiété qui lui tenaillait la poitrine. Cette situation douloureuse n'eut que quelques minutes de durée ; madame d'Arteny ferma brusquement son livre, le déposa sur un guéridon et sortit aussitôt. Comme elle franchissait la porte, elle laissa tomber son mouchoir de batiste brodé sans s'en apercevoir. Amaury, dont les prunelles la dévoraient, à la vue de cette étoffe fine et légère que Caroline avait dû porter bien des fois à son visage, ne put résister à l'envie de se l'approprier ; il était bien éloigné de se savoir l'objet d'une investigation des plus minutieuses. Il s'a-

vança sur la pointe des pieds, se croyant protégé par le rideau qui le cachait à sa femme, et ramassa vivement le mouchoir de la baronne. Son premier mouvement fut d'y approcher les lèvres et de le couvrir de baisers brûlants ; puis il le cacha soigneusement dans son gilet et disparut avec l'apparence d'une ardente ivresse.

Ce geste apprit tout à la malheureuse femme. Elle n'était pas aimée de son mari ! il en aimait une autre ! Caroline et Anaury étaient d'accord pour la tromper !.. Quelle découverte horrible pour elle qui avait placé toute sa vie dans l'affection de Beaufort !

Ce coup devait la tuer.

— O mon Dieu ! murmura-t-elle en passant ses mains sur ses tempes, et vous ne m'avez pas rappelée à vous, avant que je ne pénétrasse cette trahison infâme !... Les cruels !

comme ils se sont joués de moi ! comme ils m'abusaient !... Et cette femme qui, sous le voile d'une sympathie à laquelle j'ai eu la naïveté de croire, me rendait leur complice à tous deux !... Oh ! tout cela est vrai pourtant ! Ce n'est pas un rêve, ce n'est pas une hallucination ! tout cela je l'ai vu ! je ne puis plus en douter ! Oh ! c'est épouvantable ! — Mais je ne resterai pas un instant de plus ici ! Quand ils devraient me rapporter morte chez moi, je veux fuir, je veux échapper à l'odieuse rivalité de cette femme ! Que de noirceur et de perfidie ! Qui eût pu deviner sous les soins les plus affectueux... les prévenances les plus tendres !... C'est un démon que cette femme ! Oui, c'est un démon ! je me rappelle maintenant son impitoyable méchanceté, lors de notre première rencontre ; elle voulait m'humilier devant Amaury, elle voulait

qu'il rougît de moi ! C'était un moyen de l'amener à elle, et elle a réussi, l'infâme ! elle me l'a enlevé ! il est maintenant son amant ! oui, et elle est sa maîtresse !... Oh ! je veux partir ! je veux partir à l'heure même ! Nous verrons bien s'ils sauront me retenir ici malgré moi !

Après ce premier élan de désespoir et ce flot de paroles sans suite, Fanny, sous l'impression d'une terrible jalousie, sonna à démonter la sonnette et redoubla ses coups avec l'impatience fébrile qu'on rencontre toujours dans ces grandes crises de l'âme.

Madame d'Arteny qui s'était renfermée dans sa chambre, dont la porte, comme on le sait, était vis-à-vis celle de Fanny, pensa, à la façon dont la sonnette était ébranlée, que madame de Beaufort se trouvait mal, et

sortit précipitamment pour voler à son secours.

— Qu'avez-vous donc, ma chère amie? lui demanda-t-elle en entrant. Vous m'avez effrayée; j'ai eu peur que vous ne fussiez plus souffrante.

— Ce que j'ai? s'écria violemment madame de Beaufort, j'ai que je veux m'en aller, retourner chez moi! et cela à l'instant, entendez-vous? M. de Beaufort a sa voiture, on attelera sur-le-champ, et je partirai. Oh! pourquoi, juste ciel! ai-je donc mis les pieds dans cette maison!...

— Mais revenez à vous, Fanny; qui peut causer à ce point le trouble où vous êtes? Vraiment je ne conçois rien à vos paroles.

Madame de Beaufort lui lança un regard capable de pénétrer jusqu'aux plus petits



recoins de son âme , tant il fut profond et acéré. Caroline le soutint avec un calme qui sembla à cette femme abusée la plus incroyable effronterie.

— Ah ! vous ne concevez rien à mes paroles !... Pourquoi pas ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez une assez médiocre idée de mon intelligence !... Mais qu'importe que vous me compreniez ou non ? je vous dis , moi, que je veux m'en aller, que je veux qu'on m'arrache d'ici. C'est clair cela , du moins.

Caroline ne mentait pas en avouant qu'elle ne comprenait rien à l'agitation de Fanny : nous savons qu'elle n'était point coupable d'accueillir l'amour de M. de Beaufort , et que , loin de lui être favorable , elle le repoussait de toutes ses forces. Aussi ne devina-t-elle pas le véritable motif de cette espèce d'éga-

rement dont les phrases de cette femme infortunée étaient empreintes.

En ce moment, M. de Beaufort qui cherchait tous les moyens de se rapprocher de Caroline, parut au seuil de la porte.

— Accourez, monsieur, lui dit Caroline; vraiment je ne sais ce qu'a madame de Beaufort.

— En effet, vous paraissez souffrir, Fanny, interrompit Amaury qui s'avança tout près du lit et fit un mouvement pour s'emparer de sa main.

— Vous trouvez? articula madame de Beaufort en la retirant aussitôt; mais non, je vais à merveille, au contraire, si bien que vous ferez atteler votre voiture et que l'on me rapportera chez moi. Que voulez-vous? c'est une fantaisie de malade; mais

il faut me passer ce caprice. Dites qu'on mette les chevaux à la voiture, monsieur, je vous répète que je veux partir !

— Fanny, vous délirez ; que parlez-vous de partir ?

— Ah ! vous êtes comme madame, qui ne devine rien ! vous ne comprenez pas ou vous feignez de ne pas comprendre. Eh bien, j'essaierai d'être lucide, si cela se peut... D'abord, monsieur, dit-elle en s'adressant à son mari, rendez à madame son mouchoir de batiste qu'elle a laissé tomber par mégarde, j'en suis convaincue, et qu'elle cherche apparemment.... Vous rougissez, monsieur, à quoi bon ? vous l'avez ramassé dans l'intention seule de le remettre à madame, et cela est fort innocent. Vraiment, monsieur, encore une fois, pourquoi rougir ? cela est bien naturel, je vous le répète ; vo-

tre trouble est un enfantillage dont je m'étonne. Voyons, ce mouchoir est dans votre gilet : bon, de ce côté ; si vous avez oublié ce que vous en avez fait , approchez , je sais où vous l'avez mis, moi ; et je le retrouverai bien ; je ne me trompe pas, tenez, un des coins brodés dépasse votre gilet... Je suis persuadée que vous vouliez jouer un bon tour à la baronne et la faire longtemps courir après ? mais les femmes se soutiennent , monsieur ; j'ai découvert le complot et je le dévoile. Baronne , demandez donc votre mouchoir à M. de Beaufort.

Amaury de pourpre devint pâle : sa femme savait tout. Il sentit quel coup cette découverte portait à cette malheureuse, si faible déjà qu'un souffle pouvait l'éteindre. Il rencontra en même temps le regard de la ba-

ronne , foudroyant d'indignation , de haine et de mépris.

— Si monsieur a mon mouchoir , s'écria-t-elle avec emportement , c'est qu'il me l'a volé !

Madame de Beaufort se mit à sourire d'un air d'incrédulité sanglant.

— Entendez-moi , madame , continua vivement la baronne en s'adressant à Fanny. Je ne puis me laisser accuser d'un crime dont tout m'eût éloigné , lors même que le devoir n'eût pas été là. Vous croyez que j'aime votre mari?... mais , madame , je le hais , je l'abhore votre mari ! vous eussiez haï Ferdinand , s'il l'eût tué , lui ? Eh bien , moi je le hais parce qu'il a tué Ferdinand ! Mais cela peut-il faire l'objet d'un doute , mon Dieu ! moi , l'aimer ! Tenez , j'aurais pu finir par oublier le mal qu'il m'a fait , s'il vous eût rendue heureuse , vous , pauvre femme qui l'ai-

miez tant et qui ne viviez que pour lui , et encore c'eût été un grand effort ; et vous voulez que j'aie conspiré contre vous , que j'aie cherché à vous l'enlever!.... Madame , vous ne pouvez croire cela , ce serait par trop insensé !...

— Oh ! je sais que vous êtes bien habile ! Vous avez réussi à me tromper assez longtemps comme cela ; mais , Dieu soit loué , j'y vois clair maintenant ! Oui , vous auriez dû le haïr , si vous aviez eu du cœur , lui qui a tué ce Ferdinand qui vous aimait tant. Mais il est des gens qui n'ont pas la religion des souvenirs , qui ne savent point être fidèles à une tombe et pour lesquels les morts ne sont que des morts qu'on cesse vite de regretter ! Et M. de Beaufort s'est trouvé là pour vous consoler ; il vous enlevait votre amant , il était bien juste qu'il le remplaçât!...

— Oh! madame!

— Ne cherchez pas à me persuader, vous n'y pourriez réussir. Vous ne l'aimez pas, dites-vous? Mais tout vous accuse. A quoi attribuer donc cette grande sympathie qui vous prit un beau jour subitement pour moi? Dans quel but m'attirer à votre campagne, moi que vous connaissiez à peine, moi que vous persifflâtes presque la première fois qu'on nous mit en présence?... Hier (cette idée ne m'était point encore venue) pourquoi, sous je ne sais quel prétexte, avoir dans votre promenade chassé ce pauvre enfant, qui eût gêné sans doute les épanchements de vos doux tête-à-têtes? ... Pourquoi, durant le dîner, ce trouble que vous sembleriez partager l'un et l'autre?... Ah! vous me croyiez idiot donc pour me mentir aussi grossièrement? ... Je vous dis que vous êtes deux infâmes et deux meurtriers, car vous

me tuez, vous, madame, et vous aussi, monsieur ! Vous auriez pu attendre quelque temps encore, je n'en avais pas pour longtemps à vivre ; mais vous étiez trop pressés, et je ne finissais pas assez vite ! O mon Dieu ! que vous ai-je donc fait pour tant souffrir !..

Caroline, exaspérée par ces accusations, s'élança vers Beaufort, et le secouant par le bras avec une violence fébrile :

— Mais, monsieur, puisqu'elle ne me croit pas, dites-lui donc ce qui en est ! Vous savez bien, vous, que j'ai toujours repoussé votre lâche et criminel amour ! vous savez bien, vous, que je n'ai point exilé votre victime de mon cœur ! vous savez bien, vous, que je vous hais ! Oh ! que je vous hais au-dessus de tout ! Mais parlez donc, monsieur ! dites-lui la vérité, je l'exige, je le veux ! dites-lui : Oui, je lui ai parlé d'amour, mais elle ne m'a



pas écouté ! oui, je me suis roulé à ses genoux, mais elle n'a eu que du mépris pour cet égarement sans dignité ! Vous avez donc toutes les lâchetés, monsieur, que vous n'osez pas prendre la responsabilité d'une faute commise par vous seul et déclarer mon innocence.... ? Mais, au nom de votre honneur, parlez ! parlez donc !

La situation d'Amaury entre ces deux femmes était horrible ; accusé par toutes deux, accablé par la conscience des malheurs dont il allait être cause, bourrelé de remords, il sentit sa force l'abandonner, son courage le quitter ; il se laissa tomber sur ses genoux et, joignant les mains avec une expression poignante de désespoir :

— Je suis seul coupable, murmura-t-il sourdement ; soyez tranquille, cette femme

n'a jamais été ma complice, elle vous l'a dit à satiété : elle m'exècre, et cela est vrai !

— Il l'avoue donc ! s'écria Fanny avec un affreux déchirement, comme si cet aveu ajoutait à la certitude qu'elle avait acquise de sa trahison.

— Oh ! il faut que vous écoutiez ma confession tout entière, continua Beaufort, et après cela peut-être, au lieu de me maudire, me plaindrez-vous ! Fanny, en réclamant de moi l'accomplissement de serments faits sept années auparavant, vous veniez rompre des projets que je m'étais plu à former... J'allais épouser madame d'Arteny, quand je dus y renoncer pour ne vous rapporter qu'un cœur qui ne pouvait plus disposer de lui...

— Mon Dieu ! mon Dieu !.. Oh ! c'est horrible ! et pourquoi alors m'a-t-il épousée !

— Pourquoi ?.., parce que je sentais que

vos droits sur moi étaient sacrés ; parce que j'espérais trouver la force de bannir mon amour pour madame d'Arteny.... parce que c'eût été renverser bien cruellement vos espérances de bonheur que de venir vous dire : Ne comptez pas sur moi ; lorsque j'entrais pour une indispensable moitié dans vos plans d'avenir !

— Et il m'a épousée par compassion ! par pitié !! soupira madame de Beaufort, qui tomba après cette crise violente anéantie sur son oreiller.

Cette secousse avait été terrible pour Fanny ; elle avait dépensé tout ce qu'elle avait de force et de vie dans ces quelques minutes, qui résumaient pour elle des siècles de tortures. Caroline fut effrayée de l'anéantissement mortel qui avait passé subitement sur toute cette fièvre ; elle appela, fit partir pour

Paris un de ses gens, qui devait ramener avec lui M. Marcellus, et revint au chevet de madame de Beaufort. Amaury, lui, était cloué au pied du lit, dans une immobilité douloureuse. Le petit Adrien, auquel on ne songeait pas, s'était glissé vers la fin de cette scène dans la chambre et avait été, sans trop y rien comprendre, témoin du désespoir et des plaintes de sa mère; il ne vit qu'une chose : c'est qu'elle pleurait et que c'était Beaufort qui était cause de ces larmes, de ces sanglots; il s'élança au cou de la malheureuse au moment où elle succombait sous le poids de la terrible émotion qui la foudroyait, et l'on eut peine à l'arracher du corps inanimé de madame de Beaufort.

M. Marcellus s'était hâté d'accourir et ne tarda pas à paraître dans l'appartement de

Fanny. A peine l'eut-il vue, qu'une expression de découragement se dessina sur ses traits et annonça le peu d'espérance qu'il concevait lui-même.

— Eh bien ? lui demanda à demi voix Caroline.

— Les ressorts de cette organisation sont brisés, répondit-il lentement ; que voulez-vous ? plus de principes de vie... Je ne sais ce qui a donné lieu à la crise qu'elle vient d'éprouver, mais cette crise l'a tuée, il n'y a plus d'espoir.

— Plus d'espoir ! murmura d'un air sombre Amaury, entendant les derniers mots du médecin.

Lorsque Fanny sortit de cet anéantissement universel peu différent de la mort qui allait la frapper, la nuit était venue ; elle envoya quérir un prêtre aussitôt, et se pré-

para à finir en chrétienne car elle ne s'abusa pas sur son état : elle savait qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre, et ce n'était pas trop pour se disposer au grand voyage. Après s'être confessée, avoir reçu les derniers sacrements, elle fit demander son mari et son enfant, et désira également voir la baronne. On plaça sur son lit le petit Adrien qui éclatait en sanglots et sur le front duquel elle posait des baisers pleins de tendresse maternelle. Beaufort se tenait d'un air désespéré à quelque distance, la tête dans ses deux mains ; Caroline, elle, arrêtait un regard triste et compatissant sur cette femme infortunée qui avait tant souffert avant d'arriver au repos de la tombe.

— M. de Beaufort, approchez, murmura Fanny d'une voix faible. Notre séparation est proche, et nous ne pouvons nous quitter

sans nous être pardonnés l'un et l'autre. J'ai faussé votre vie en me jetant dans votre existence, j'ai eu tort, je le sens maintenant, pardonnez-le moi... et moi, je vous pardonne... tout ce que vous pouvez vous reprocher.... oui, tout !..

Amaury se précipita sur sa main froide, en poussant des gémissements déchirants.

— Et vous, madame, me pardonneriez-vous mes soupçons injustes?... J'avais perdu la tête, je vous ai outragée, mais je souffrais tant ! dites-moi que vous me pardonnez !...

— Vous pardonner?... à vous, la victime!... Oh ! madame, vous êtes un ange que le ciel réclame... vous méritiez...

— Plus d'amour, n'est-ce pas?... Mais Dieu ne l'a pas voulu ; il avait ses desseins.. Mes amis, ma mort sera pour le mieux, car elle applanira les obstacles qui vous sépa-

raient ; vous aimiez madame d'Arteny, Amaury, avant de m'épouser, eh bien ! du moins, que vous soyez heureux, vous, en amour ! Vous l'épouserez, je vous le permets, je l'exige, Amaury... Que la récompense de mes sacrifices soit d'emporter en mourant l'assurance de votre bonheur à venir !...

— Grâce !... grâce !... Fanny ! vous m'ac-  
blez ! s'écria le commandant avec déchire-  
ment.

— Et vous, Caroline, poursuivit madame de Beaufort de plus en plus faiblement, vous ne serez pas sourde aux prières d'une mourante... N'est-ce pas que vous me promettez de me remplacer dans l'amour que j'avais pour lui?... Venez, que je place vos deux mains l'une dans l'autre !

— Madame, répondit Caroline avec un accent solennel, une perte comme la vôtre



est irréparable... M. de Beaufort n'aura pas trop du reste de sa vie pour vous pleurer !..

Les émotions que cette dernière entrevue souleva hâtèrent la fin de madame de Beaufort ; ses yeux devinrent troubles, sa langue lourde, ses paroles presque insaisissables ; l'agonie commençait. Elle demanda une fois encore son fils auquel elle donna un dernier baiser, adressa une phrase d'indulgence à son mari, qu'elle cherchait vainement de ses paupières voilées. Par un geste lent, elle porta un crucifix à ses lèvres ; ce fût son dernier signe de vie, elle poussa un grand soupir et murmura faiblement :

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Elle avait cessé de vivre.

Adrien se jeta sur sa mère avec frénésie ; Amaury se sauva comme un insensé, et Caroline s'avança vers le lit de Fanny dont elle

ferma pieusement les yeux en laissant glisser sur ce visage glacé deux larmes pleines d'un regret sincère et d'une douleur sentie.

IX.

Jetons entre le drame funèbre qu'on vient de lire et l'instant présent l'intervalle d'une année que Beaufort a employé à parcourir l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, sans jamais réussir à chasser deux démons qui faisaient

un enfer de sa vie : le remords et l'amour.

Durant ces voyages, le malheureux essaya de tout pour se guérir : il essaya de la science, mais elle lui parut amère et fastidieuse ; il essaya des plaisirs, mais c'était pour lui un fruit semblable à la pomme vermeille de Milton, remplie de cendres au dedans ; il essaya de l'amour, mais ce n'était qu'une volupté de sens et non une volupté d'âme. La plaie était incurable, une seule chose était capable de le guérir, c'était l'amour de Caroline ; mais voudrait-elle le guérir ?

Rien ne s'opposait plus à ce qu'elle couronnât tant de sacrifices et de passion. Ils étaient libres tous les deux, et, à son lit de mort, Fanny les avait fiancés en quelque sorte l'un à l'autre ; Amaury, après avoir passé son deuil dans cette vie pérégrinante et vagabonde, revenait toujours aussi aimant, aussi

passionné, poursuivant toujours le mirage qu'il allait voir enfin se changer en un lac véritable, en un frais et délicieux oasis.

Le commandant ne perdit pas un instant; de retour à Paris, son premier soin fut d'écrire à madame d'Arteny une lettre, que nous croyons devoir reproduire ici :

« Madame,

« Depuis le funeste événement qui nous a  
« séparés, j'ai mené une étrange existence;  
« j'ai été si malheureux que j'ai voulu tuer  
« l'âme par le corps, et je n'ai pas réussi.  
« L'âme est immortelle; elle souffre, mais  
« elle ne meurt pas. Penser, pour moi, c'était  
« penser à vous. Votre image ne m'a pas  
« quitté un seul instant. Dans mes veilles,

« dans mon sommeil, vous étiez toujours là !  
« J'ai voulu vous fuir, et l'effort a été au-  
« dessus de moi. Oh ! il y a de quoi être vaine  
« d'un pareil amour ! Il n'est pas une femme  
« sur terre qui soit aimée ainsi !... Madame,  
« je me suis tû malgré mes violentes aspi-  
« rations vers vous ; j'ai obéi à un impérieux  
« devoir de convenances ; vous n'avez pas  
« entendu parler de moi ; mais maintenant  
« il m'est bien permis de rompre le silence  
« et de vous dire : Caroline, après avoir  
« été le démon de mon existence, consentez  
« à en devenir l'ange ! Le devoir ne pose plus  
« comme jadis de barrières entre nous, et  
« si vous tenez pour sacré la prière d'une  
« mourante, vous vous rappellerez les sou-  
« haits de cette pauvre Fanny, en nous  
« saluant de son dernier adieu ! Ne m'objec-

« tez pas qu'une union entre nous deux  
« serait une union sacrilège; elle serait sanc-  
« tionnée par les suprêmes volontés d'une  
« sainte du ciel qui appellerait sur nous la  
« bénédiction de Dieu. O Caroline! Caro-  
« line! la vie d'un homme est quelque cho-  
« se, et jusqu'à ce moment vous avez fait de  
« la mienne un hochet, un misérable jouet...  
« Je ressemble à ces lampes prêtes à s'étein-  
« dre qu'une goutte d'huile raviverait. Je  
« suis un cadavre aujourd'hui; mais que je  
« sois aimé demain comme j'aime, et vous  
« verrez que de sève encore dans ce tronc  
« que la foudre a frappé! Une réponse! De  
« grâce, Caroline, une réponse! Voulez-vous  
« mon nom? Voulez-vous ma main?... Oh!  
« ne dites pas non, comme toujours! Cette  
« fois, Caroline, vous n'avez pas conscience,  
« non, vous ne pouvez avoir l'idée des

« terribles conséquences d'un refus que vous  
« ne ferez pas, du reste, que vous ne vou-  
« drez pas faire, n'est-ce pas?... Ah! promp-  
« tement, promptement, une réponse; son-  
« gez que je vis un siècle par minute !

AMAURY DE BEAUFORT. »

Il envoya aussitôt cette lettre à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, où madame d'Arteny demeurait. Le lendemain, il reçut ces quelques lignes pour toute réponse :

« Monsieur,

« Je ne me marierai jamais, ni à vous ni à  
« personne ; j'en ai fait le serment à Ferdi-  
« nand, et vous me dites, je crois, dans vo-  
« tre lettre, que les promesses faites à un  
« mourant sont sacrées. Renoncez donc, avec



« toute espérance, à toute tentative autre; elle  
« serait inutile, mon parti est pris. Bien plus,  
« monsieur, toute correspondance entre nous  
« doit en rester là; vos lettres désormais  
« seraient sans réponse, je vous prie de ne  
« plus m'en adresser... Imitez-moi, mon-  
« sieur : je pleure le passé, et vous avez au-  
« tant de motifs que moi d'être inconsola-  
« ble.

» CAROLINE D'ARTENY.»

Cette lettre cruellement froide faillit rendre fou Amaury, mais on n'abandonne pas ainsi sans combattre sa dernière, son unique planche de salut; il écrivit une seconde lettre qui n'eut point de réponse, il en écrivit une troisième, et elle eut le même sort. On ne prenait sans doute point la peine de décacheter ses missives; il dut renoncer

à en écrire davantage. Allait-il, de découragement, en rester là, s'envelopper dans son manteau et attendre avec résignation que le chagrin l'emportât? Oh! non, le mouton qu'on immole se contente de pousser quelques gémissements, mais le sanglier ne meurt pas sans une lutte sanglante et acharnée. Si Beaufort devait succomber devant l'insensibilité de glace de la baronne, du moins ce serait après avoir tout tenté. D'ailleurs il était trop aigri pour souffrir passivement.

— Puisqu'elle refuse de m'écrire; se dit-il d'un ton sombre, j'irai la voir; il faudra bien alors qu'elle me parle!

Ce projet une fois conçu, il n'était pas homme à en ajourner l'exécution. Dès le jour même il se rendit chez la baronne, mais elle ne recevait point; le lendemain, elle n'était pas plus visible que la veille; le

jour d'après, même déconvenue : il avait le sort de ses lettres ; madame d'Arteny , à n'en pas douter , avait donné l'ordre à ses gens de ne pas le laisser pénétrer jusqu'à elle.

Devant une telle persistance à le désespérer, une sourde irritation gronda dans cette âme profondément ulcérée et la poussa à se raidir contre l'obstacle. Amaury, par un de ces pressentiments qui ne trompent point, sentait qu'il en était venu aux dernières péripéties du drame de sa vie ; sa destinée n'était pas loin de se fixer d'une manière irrévocable, et tout en lui le sollicitait d'en hâter l'instant.

— Elle me refuse aussi sa porte ; je saurai pourtant bien la contraindre à me recevoir et à m'entendre ! Oh ! elle ne sait pas tout ce qu'il y a de volonté en moi ; elle me croit lâche parce que je me suis roulé à ses pieds,

mais maintenant je me releverai de toute ma hauteur, et nous verrons lequel sera le plus fort, d'une faible femme ou d'un homme qu'on pousse à bout et qui veut être heureux enfin !

L'exaspération fébrile du commandant puisait un aliment dans son isolement complet, grâce auquel rien ne venait détourner sa pensée de la tendance violente qu'elle prenait, chaque instant davantage. Amaury avait été forcé de confier à des mains étrangères le jeune Adrien qui, depuis la mort de sa mère, lui témoignait plus que de la froideur, une aversion par trop pénible pour son cœur de père. Il l'avait mis en pension et vivait dans une solitude dangereuse avec la disposition d'esprit où il se trouvait.

Le jour suivant, il prit encore le chemin

de la rue Saint-Dominique, bien résolu cette fois à ne pas rentrer chez lui sans avoir eu une explication avec la baronne. Son plan était déjà fait; dans le cas où la porte lui serait refusée, il forcerait la consigne et pénétrerait par violence jusqu'aux appartements de la jeune femme. On le voit, le commandant en était arrivé au point de ne plus se contenter des termes moyens et de tout employer pour hâter une conclusion quelconque. Le suisse lui dit que madame d'Arteny était partie dans la matinée pour Nogent, où elle comptait rester quelques jours. Amaury pensa que c'était une défaite et se disposait à passer outre, mais il se ravisa. Dans le cas où Caroline serait à son château, il perdait, par trop de précipitation, cette chance plus favorable de l'aborder; il se retira donc sans rien objecter et monta aussitôt

dans un fiacre qui se dirigea sur-le-champ sur la route de Vincennes.

Parvenu à la porte de *Beauté*, le commandant laissa sa voiture et traversa le village à pied. La grille du parc de madame d'Arteny était ouverte, il se glissa dans le bois à travers les allées les plus sombres et les plus étroites, avec toute l'appréhension et l'hésitation d'un coupeur de bourse, et arriva ainsi à quelques pas de l'habitation. Il s'arrêta alors et se demanda s'il poursuivrait ou retournerait en arrière. Mais cette incertitude fut brève : reculer, c'eût été accepter sa vie d'angoisses et de tortures ; il voulait en finir, il marcha résolument vers le château.

Il ne rencontra personne sur le perron ; il traversa librement le corridor, monta l'escalier avec la même facilité et entra dans

l'antichambre qui menait à l'appartement de la baronne , sans avoir heurté aucun obstacle. Rien ne l'empêchait de franchir la porte de la chambre de Caroline, il le fit avec un tremblement intérieur qu'on essaierait vainement de décrire.

Mais la chambre était déserte comme le reste de la maison. Amaury allait se retirer, désespérant d'arriver jusqu'à elle , lorsqu'il jeta les yeux vers la porte du boudoir, qui suivait immédiatement la chambre et qui était entr'ouverte. Il s'avança de ce côté sur la pointe des pieds et passa la tête dans l'entrebaillement : il resta comme pétrifié au tableau qui s'offrit à sa vue.

La baronne était mollement étendue sur un lit de repos, dans cette pose voluptueuse et céleste que le sommeil donne à certaines

femmes. Un oreiller d'étoffe perse supportait sa jolie tête, dont l'ovale délicieux était merveilleusement encadré par d'abondantes anglaises. Sa robe légèrement relevée accusait le plus charmant petit pied ; l'une de ses mains retombait négligemment sur elle, tandis que l'autre s'arrondissait autour de sa tête.

Beaufort, à la vue de cette créature si accomplie, se sentit raffermir encore dans la résolution de l'obtenir par tous les moyens qui s'offriraient à lui.

Après ce premier moment d'extatique admiration, Amaury, qui savait le prix du temps, se dirigea vers la fenêtre ouverte qu'il ferma doucement, poussa la porte avec le même soin et reprit, malgré lui, sa première contemplation. Presque au même instant, Caroline fit un léger mouvement, porta languissamment sa jolie main vers ses yeux



lourds encore de sommeil et se redressa à moitié sur son lit de repos. Le premier objet qu'elle rencontra fut le commandant. Elle passa de nouveau, par un geste rapide, sa main sur ses paupières et poussa aussitôt un cri de terreur et de saisissement :

— M. de Beaufort !

— Oui, madame, lui-même, qui, ne pouvant obtenir de vous ni de réponses par écrit, ni d'entrevues, s'est décidé à vous approcher par tous les expédients imaginables.

Caroline le regarda avec effroi :

— Et que me voulez-vous?...

— Ce que je vous veux !

— Oui... Ne vous ai-je pas marqué, dans la seule lettre que je vous ai adressée, que vos espérances étaient chimériques, que je ne me marierais jamais?... Qu'espérez-vous donc?

— Madame...

— Que je me sacrifie, n'est-ce pas? que je vous épouse sans vous aimer, comme vous avez épousé madame de Veaucelles sans amour?... Cet exemple n'est-il donc point un enseignement pour vous?...

— A ce compte, madame, répondit amèrement le commandant, c'est moi qui serais victime et non pas vous.... et, comme il m'est impossible de souffrir dans l'avenir, plus que dans mon isolement présent, quand je n'aurais pas l'espérance de faire partager enfin tant d'amour, j'appellerais encore de tous mes vœux une union qui, du moins, nous enchaînerait par des liens éternels...

— Vous pouvez penser ainsi, monsieur; mais moi, je n'aurais pas irrévocablement renoncé au mariage, que je ne prendrais jamais

qu'un mari pour lequel j'éprouverais de l'affection.

— Quoi! pas même de l'affection! vous ne ressentez pas même de l'affection pour moi?

— Vous êtes venu tout exprès chercher une explication; eh bien! elle sera assez franche de ma part, monsieur, pour que ce soit la dernière que nous ayons ensemble. Non, monsieur, il n'y a en moi aucune sympathie pour vous; cela est dur, mais je veux être vraie. Vous m'accuserez de cruauté, mais si vous souffrez, d'autres ont souffert: si vous êtes malheureux, d'autres l'ont été autant et plus que vous, et ceux-là n'étaient pourtant pas les auteurs de leur infortune!

— Madame, madame, ne me parlez pas ainsi! vous me rendriez fou-furieux! au nom du ciel ne me parlez pas ainsi! si ce n'est pas

pour moi que ce soit pour vous ; j'ai peur à l'idée de ce dont je suis capable ! murmura Beaufort avec un accent étranglé et métallique.

La baronne fut effrayée de l'impression sinistre de ses traits, elle quitta le lit de repos où elle se tenait assise, et lui dit en s'efforçant de vaincre l'émotion de terreur dont elle était saisie :

— Monsieur, vous êtes chez moi ; vous vous y êtes introduit je ne sais comment, mais comme un homme du monde rougirait de le faire. J'ai droit d'être révoltée d'une si forte inconvenance , je me bornerai néanmoins à vous prier de vous retirer : je désire, je veux être seule, monsieur.

Elle fit en même temps un geste significatif de la main en se tournant vers la porte.

— C'est bien, vous me chassez ! murmura

Beaufort, dont les sourcils se rapprochèrent et se contractèrent par un froncement des plus caractérisés.

— Je ne vous chasse pas, monsieur, mais je vous le répète, je sommeillais quand vous êtes venu, j'ai besoin de repos. Vraiment, monsieur, votre insistance est inexplicable, il me semble qu'il me suffit de manifester ce désir pour que vous vous y conformiez.

— Eh bien ! non, madame, je ne sortirai pas avant que vous n'ayez prononcé sur notre sort à tous deux !

— Eh ! monsieur, interrompit la jeune femme avec une impatience fébrile, ne l'ai-je pas fait?... ; qu'attendez-vous donc de plus ?

— J'espère encore que vous reviendrez

sur cette sentence, qui est une sentence de mort !...

— Oh ! jamais !

— N'articulez pas ce mot cruel, Caroline, et laissez-moi une fois encore vous dérouler le tableau de ma misère. Se peut-il que vous soyez, comme vous le dites, insensible à tant de douleurs?... Oh ! non, je ne puis le croire, ce serait par trop monstrueux ! Mais représentez-vous donc ma vie, ma vie de luttes, de combats, d'angoisses, de tortures muettes, ma vie de damné ! Mais cela est un titre, un titre sacré à votre amour ! cela exige de vous en revanche un dévouement que ma tendresse saura bien récompenser, je vous jure ! vous verrez que vous me remercerez un jour de vous avoir forcée...

— Vous comptez donc !..

— Je veux vous forcer à être heureuse !  
Avec les enfants, on use de violence dans leur intérêt qu'ils méconnaissent, et vous êtes un enfant qui ne savez pas le prix de ce que vous vous obstinez à repousser !

Cette phrase parut tellement insensée à madame d'Arteny, qu'elle crut avoir mal entendu.

— Rapportez-vous-en à moi , poursuivit Amaury en s'approchant d'elle, vous m'aimez un jour...

— Mais je vous hais, monsieur ! il faut donc vous le répéter !

— Oh ! je ferai tant que je saurai bien changer cette aversion en amour !

— Mais mon mépris ?...

— Vous ne pouvez me mépriser , s'écria Amaury qui se redressa à cette dure parole; je n'ai rien fait pour cela.

— Et la mort de votre ami donc ! objecta la baronne avec violence.

— Je ne l'ai pas assassiné , madame ; un duel est un combat : j'ai été assez à plaindre pour rester victorieux, mais je me suis conduit en homme d'honneur. Où voyez-vous là-dedans une action qui mérite votre mépris, madame ?

— Oh ! je sais que selon vos idées, un duel n'est point un acte infâme , que l'on peut tuer impunément son meilleur ami et passer pour un galant homme, pour un homme irréprochable ! sans doute. Au reste j'ai d'autres motifs, moi, de vous mépriser ; et je vais vous les dire si vous ne sortez pas d'ici à l'instant,



si vous ne me débarrassez pas du tourment de votre présence. Mais je vous en conjure, sortez, laissez-moi ; si vous me forcez de parler , vous verserez après des larmes de sang sur votre fatale insistance ! Encore une fois, le conseille , je vous en supplie, laissez-moi, je vous laisse-moi et ne me faites pas vous expliquer pourquoi non seulement je vous hais, mais pourquoi encore je vous méprise !...

La baronne avait mis à s'exprimer un accent acéré plein d'un dédain profond. Amaury, blessé au cœur, sentit le rouge de la colère lui monter au visage. L'outrage sanglant que cette femme lui jetait à la face fit taire un instant son amour ; il lui prit la main qu'il serra fortement, et lui dit, en la secouant avec violence :

— Parlez, madame, parlez ! sur de telles matières on ne peut s'arrêter en chemin ! J'ai le droit d'exiger que vous vous expliquiez ; parlez donc, madame ! Je veux que vous parliez, entendez-vous !

— Vous le voulez?... rappelez-vous que c'est vous qui l'avez voulu... Vous souvenez-vous, monsieur, d'une visite de M. Marcellus, la veille précisément de la mort de votre femme ? Vous allâtes reconduire jusqu'à l'escalier le docteur qui vous fit une recommandation bien importante, car de son observance dépendait la vie de madame de Beaufort. Adrien, sans se douter du péril dont il entourait sa mère, avait chargé de fleurs les jardinières et les vases de Sèvres de l'appartement de Fanny. Leur parfum était étourdissant, pernicieux ; le médecin vous dit

qu'il y avait là de quoi asphyxier cette pauvre femme qui ne pourrait en supporter l'arôme, et vous répéta à plusieurs reprises qu'il fallait faire enlever ces fleurs dangereuses...

Amaury, qui croyait que sa conscience était le seul juge qui pût l'accuser, regarda la baronne d'un œil épouvanté, atterré; celle-ci poursuivit avec le même ton d'inflexible aversion :

— Cette phrase s'adressait à vous seul; donc, si vous n'obéissiez point aux formelles injonctions du docteur, Fanny mourait asphyxiée, n'est-ce point vrai? N'est-ce point aussi ce à quoi vous songeâtes, en laissant ces fleurs maudites dans l'appartement de votre femme et en ne reparaisant pas de toute la

soirée, de peur qu'un sentiment de pitié ne prît le dessus sur la criminelle résolution qui vous était venue?... Osez nier qu'une espérance infâme ne s'était pas fait jour en vous ! Osez nier que vous n'étiez pas décidé à ne point empêcher ce terrible malheur ! Osez nier que l'horreur de ce crime fut moins forte chez vous que la perspective d'être délivré de cette pauvre malade qui eût donné pour vous son reste de vie, quand vous souriez avec une atroce barbarie aux circonstances qui favorisaient vos desseins inqualifiables!... Vous deviez le lendemain, retrouver votre femme morte ! Et vous vous y attendiez bien, vous aviez fait tout pour cela ! aussi ce dut être pour vous un étrange mécompte de la retrouver saine et sauve, et mieux portante que la veille ! Vous dûtes maudire

ces fleurs qui ne s'étaient point faites vos complices!... Vous aviez tort cependant : Fanny eût été victime de leur force accablante, si quelqu'un qui, par un singulier hasard, avait entendu les paroles que le docteur vous avait adressées, n'était venu au secours de cette malheureuse et n'eût entravé, en les enlevant de la chambre de madame de Beaufort, le crime abominable que vous projetiez ! Voici, monsieur, ce que je sais et ce qui fait que je vous méprise autant que je vous hais ! Dites maintenant si c'est justice ?

Après ce peu de mots, lancés à la tête du commandant avec une incroyable vélocité, Caroline se tut et sembla, par son regard, défier Beaufort d'opposer une justification à ces terribles accusations. Amaury, que de si

cruelles émotions bouleversaient, resta quelques minutes sans pouvoir répondre. Un linceul de pâleur était répandu sur son visage ; il se sentait deshonoré, avili, dégradé aux yeux de la femme qu'il aimait. Il chercha cependant à diminuer l'atrocité du crime dont on l'accusait et reprit d'une voix altérée et saccadée :

— Eh bien ! oui, madame, ce que vous dites là est vrai en partie ! oui, une affreuse idée, une criminelle espérance me sont venues ! Les eussé-je jamais eues sans vous ?... Oui, un inconcevable délire s'empara de moi, oui, le vertige me prit : je pensai à la liberté que je pouvais reconquérir, à la possibilité de vous obtenir par sa mort à elle !... Mais, je vous le répète, c'était du délire, j'étais fou, je ne savais ce que je faisais ! Etais-je maître, moi, de chasser ce nuage qui passa sur ma

raison et qui faillit me l'enlever à jamais ?... Mais aussitôt que cet égarement s'apaisa, ne croyez pas que ces espérances surnagèrent ; je ne vis que le malheur affreux qui pouvait arriver : j'en fus épouvanté ! j'aurais donné mon existence pour l'empêcher ; je volai aussitôt au château , je frappai, je redoublai mes coups, j'appelai, mais inutilement ; personne ne répondit à mes cris, et je retombai anéanti sur les marches du perron !... Voilà la vérité, madame ; on ne méprise pas un homme qui a eu le délire, eût-il commis un crime dans son délire, et je suis dans la position de cet homme...

— Le soin que vous prenez de vous laver d'une accusation semblable prouve combien elle vous paraît énorme à vous-même ; je souhaite, Monsieur, que vos paroles soient sincères.. Dieu vous tiendra compte des re-

mords qui succèdent chez vous à votre abominable projet ; mais moi...

— Mais vous ? fit le chef d'escadron hâletant.

— Je ne suis pas aussi miséricordieuse ; à mes yeux, vous serez toujours un assassin ! Si je n'avais pas , moi qui vous parle , fait transporter ces plantes hors de la chambre de votre femme, madame de Beaufort serait morte asphyxiée ! il est vrai qu'elle n'a gagné qu'un jour à ma sollicitude ; le lendemain vous l'avez tuée par le chagrin, et ce poison-là valait l'autre et était plus sûr aussi, car je n'y pouvais rien !

— Vous êtes impitoyable ! s'écria Beaufort ; depuis que je vous connais , vous ne m'avez pas adressé une parole qui ne fût un coup de poignard ! vous avez déversé sur moi autant d'aversion que je vous appor-



tais d'amour ! j'ai assez longtemps enduré tant d'outrages et d'avanies ; j'ai assez souffert pour me redresser et frapper à mon tour ! Vous me haïssez ! eh bien ! haine pour haine ! je vous hais, je vous exécère aussi, moi ! mais ne pensez pas que mon amour aura fait place à la haine sans qu'il y ait vengeance ! Je serais un idiot de ne pas me venger d'une femme qui m'a écrasé si constamment la tête, et cela avec une aussi infatigable barbarie !... Ecoutez-moi bien ! continua-t-il en tirant de sa poche deux petits pistolets damasquinés, il me faut une vengeance, quelle qu'elle soit, il m'en faut une ! ou vous serez à moi, vous m'appartiendrez, vous serez ma femme, ma maîtresse, à votre choix, comme il vous conviendra ; ou je vous tue et je me tue après !... Vous voyez bien

ces deux pistolets ? l'un sera pour vous, l'autre pour moi ! et rien ne pourra vous sauver, je vous jure : au premier cri que vous poussez, nous sommes condamnés tous les deux !

— Un assassinat !... vous voudriez m'assassiner, Monsieur ?... Mais c'est épouvantable !... Mais vous ne pouvez avoir cette idée ! Vous voulez m'effrayer !...

— J'ai bien tué Ferdinand, j'ai bien pu avoir l'idée d'asphyxier ma femme, m'avez-vous dit ; je suis un homme infâme, voyez-vous ! Je vous tuerai sans pitié ! continuait-il avec un sourire insensé.

Caroline lut son arrêt sur le visage de Beaufort. L'épouvante la fixait à sa place, il lui fallut s'appuyer contre la muraille,

elle sentait ses jambes plier sous elle.

— Voulez-vous être ma femme ! lui dit Amaury d'une voix effrayante.

— Jamais ! jamais ! plutôt la mort ! murmura la jeune femme dont les genoux fléchirent et qui glissa sur le parquet.

— Oh ! vous préférez mourir ! articula celui-ci d'une façon indéfinissable en grinçant les dents.

Madame d'Arteny vit le commandant diriger de son côté le canon du pistolet. Il letint braqué sur elle, semblant attendre qu'elle changeât de résolution : cette minute fut horrible. Qu'on se mette à la place de cette femme, jeune, pleine de vie et d'avenir, sentant la mort prête à la frapper ; une mort affreuse qui ne laissera d'elle qu'un cadavre mutilé atrocement ; tout son courage l'aban-

donna, elle croisa ses mains par un geste implorant et murmura d'une voix à peine saisissable :

— Grâce !... grâce ! ..

Beaufort la regarda longtemps avec un sourire lugubre :

— Vous tenez donc bien à la vie ?... lui dit-il enfin.

Caroline, fascinée par son regard et par ce pistolet qui à chaque instant pouvait la frapper, ferma les yeux pour n'y point voir, et cacha sa tête dans ses deux mains.

Amaury contemplait son épouvante avec une exprimable jouissance.

— Allons, reprit-il enfin, vivez, puisque vous tenez tant à l'existence ; mais moi qui n'ai pas les mêmes motifs d'y tenir, je me hâte de la quitter ; le spectacle de ma mort sera ma seule vengeance ! Dieu vous pardonne le

mal que vous m'avez fait ; moi, je vous maudis !!!

A ces mots, Caroline releva la tête et tourna les yeux vers lui ; au même instant on entendit une affreuse détonation.

Beaufort s'était fait sauter la cervelle.

Madame d'Arteny, à ce spectacle, poussa un cri d'horreur et tomba sans connaissance sur le parquet.

Arromanches, 9 décembre 1840.

FIN.















